Nos envoyés spéciaux à Budapest, Varsovie, Vienne, Tel-Aviv, Gaza, Londres, Washington, New-York et nos photographes font le récit complet des événements 36 pages 100 fr.

L'EXPRESS

9 NOVEMBRE 1956. — N° 281 100 FR. ALGERIE, TUNISIE MAROC : 100 FR.

HUIT JOURS QUI BOULEVERSENT LE MONDE

MENDÈS FRANCE François MAURIAC Jean-Paul SARTRE vous parlent

UNE PETITE RÉFUGIÉE HONGROISE.
Même les plus ignorants d'entre eux pensent aussi que, dans ce matin de brume, ils sont l'Histoire.
(André Malraux, « *L'Espoir* ».)

CETTE SEMAINE :

LES AFFAIRES POLITIQUES. — Gâchis et terreur. En huit jours qui bouleversent le monde, quelques grandes espérances et quelques mythes se sont effondrés. Mais pas le colonel ricanant, à cheval sur son canal d'où l'Angleterre envoie maintenant des ultimatum à Israël tandis que la Hongrie agonise, que la Pologne tremble, que l'Afrique du Nord se crispe.

Le Panarabisme a montré son vrai visage, divisé mais exploité, le stalinisme ressuscité a fait reculer d'horreur ceux des communistes français sincèrement attachés à la construction du socialisme. J.-F. Rolland, militant communiste, le dit ici. Jean-Paul Sartre récuse avec violence les méthodes soviétiques.

Dans le vent de passion et de désarroi qui souffle, un économiste français essaye d'analyser les raisons fondamentales qui créent les situations de guerre. Les militants socialistes sincères refusent le rideau de fumée que tendent des chefs défaillants plus prompts à torpiller « Le Monde » qu'à déboulonner Nasser. Maurice Duverger les stigmatise. Jean Rous cherche pour son parti une nouvelle voie.

PARIS EN PARLE. — Le film dont on parlera cette semaine, « Till l'Espiègle », de Gérard Philipe, conte l'histoire d'une insurrection contre un oppresseur. Et l'essentiel du livre à paraître que l'« Express » vous donne est le récit des archéologues qui, dans les sables du Sinaï, ont découvert que la Bible dit vrai.

Les enfants, eux, font Le Petit Concours grâce auquel ils pourront passer dix jours de vacances à la montagne, loin des grandes personnes et de leurs jeux barbares.

(En page 3, le détail de notre sommaire.)

Au téléphone, le « PAS LIBRE » est pratiquement vaincu !

La ligne d'un de vos correspondants habituels est encombrée ; chaque fois vous obtenez la sonnerie « PAS LIBRE » ; il faut recomposer le numéro : temps perdu, énervement, et même, communication remise à plus tard qui risque d'être oubliée. Avec le Mémophone, votre appel sera refait semi-automatiquement, sans que vous ayez à interrompre le travail ou la conversation en cours ; la constance de répétition et la rapidité d'exécution vous donnent une priorité effective. De plus, le Mémophone fait tout seul les numéros de vos correspondants habituels, et ne fait jamais de faux appels.

Demandez la documentation X.7 à : S.A.N.E.M., 82, rue Saint-Lazare, Paris-9e - TRI. 61-12.

8, avenue Wagram

EMPIRE - FOURRURES

vous offre

UN VISON SAUVAGE

aux meilleures conditions

Place de l'Etoile CAR. 22-82

* *

« L'EXPRESS »

91, Champs-Elysées, Paris (8e)
Téléphone : ELYsées 88-61

DIRECTION :
Françoise GIROUD
J.-J. SERVAN-SCHREIBER (rappelé)

REDACT. EN CHEF ET AFF. POLITIQUES : Pierre VIANSSON-PONTÉ, Jean DANIEL

ACTUALITES : Sylvain ZEGEL

PARIS EN PARLE : Jean-Pierre VIVET

LETTRES : François ERVAL

PAGES AU FEMININ : Christiane COBLENCE

SEC. DE REDACTION : Robert NAMIA

REDACTION :

Michel BOSQUET, K.-S. KAROL, J.-F. CHABRUN, Djenane CHAPPAT, Madeleine CHAPSAL, André DIEBOLD, André GOBERT, Léone GEORGES-PICOT, Claude KRIEF, Serge LAFAURIE, Thomas LENOIR, Michèle MANCEAUX, Liliane MARQUAND, Evelyne REYRE, Anne-Marie de VILAINE.

COLLABORATEURS :

Robert BARRAT, Jean BLOCH-MICHEL, J.-L. BORY, Jean-Claude BRISVILLE, Michel DESBRUERE, Jean DUVIGNAUD, Antoine GOLEA, Alfred GROSSER, Dorel HANDMAN, René HERICOTTE, Robert KANTERS, René LEIBOWITZ, Georges LESER, Clara MALRAUX, Raymond THEVENIN, Gabriel VENAISSIN.

DIRECTEUR DE LA REDACTION :
Philippe GRUMBACH

Principe valable pourtant

Je joins ma voix à celle d'autres Français pour proclamer ici mon attachement à la charte des Nations Unies et également au droit des peuples à disposer d'eux-mêmes, ce principe étant valable aussi bien pour l'Europe orientale que pour l'Afrique du Nord.

J. Hassenforder.
(Antony.)

Un risque terrible

Mendès France s'est honoré en n'adhérant pas à une politique qui vaut à la France et à l'Angleterre la haine ou le mépris de la presque totalité des nations, sabote et paralyse l'action de l'O.N.U., et contient en germe un risque terrible.

Il eût même été plus logique en refusant plus nettement la confiance, il eût rejoint sur ce point communistes et poujadistes — pourquoi pas ? — mais aussi les travaillistes, qui doivent avoir une haute opinion de leurs « frères » français.

Souhaitons que Daniel Mayer, Edouard Depreux, Alain Savary et ceux qui ne restent que par discipline, aient le courage de se désolidariser, s'ils ne peuvent l'infléchir, de cette politique.

D. M.
(Tinchebray.)

L'avenir dira...

J'étais d'accord jusqu'à présent sur l'ensemble de vos prises de position. Mais aujourd'hui je n'approuve pas du tout votre article qui, je crois, engage gravement votre orientation future.

Vous souhaitez certes le succès de M. Guy Mollet, mais vous vous réservez de critiquer vivement le bien-fondé de son intervention quoi qu'il arrive. Vous êtes bien violents en parlant de « crime contre la vérité » et de « crime contre la nation » (...).

L'opération ne doit pas nous donner un alibi pour retarder la solution de la crise algérienne. De sérieuses réformes sont nécessaires ; là, je vous approuve entièrement. La situation faite aux Arabes étant souvent inadmissible.

L'avenir dira si vous avez eu raison de jouer les Cassandre. J'espère que vous serez assez beaux joueurs pour reconnaître votre erreur si les événements vous donnent tort.

Michel Le Beau,
Toulouse.

[*Hélas !*]

Les Français écœurés

Faut-il que les Français soient écœurés de l'enlisement de leur pays pour admirer sans réserve l'intervention de la France au Moyen-Orient et pour ne pas comprendre les dangers que cela représente ! C'est pourquoi je remercie *L'Express* de dessiller, comme il n'a cessé de le faire jusqu'à maintenant, les yeux de tous les Français de bonne foi.

G. P.
(Paris.)

Qu'attend P.M.F. ?

Maintenu de la classe 1954-2-C, ex-sursitaire de surcroît, je viens de passer une brève permission en France. Je repars profondément, désespérément écœuré.

Je crois me faire l'interprète d'une grande partie de la jeunesse, qui cherche désespérément une planche de salut. Qu'attend P.M.F., le seul homme politique lucide et courageux de notre pays, pour sortir violemment de son silence avant qu'il soit irrémédiablement trop tard ?

D. B.
(Marseille.)

Un rêve

J'ai fait un rêve : Mendès France était chef du gouvernement et se conduisait très exactement comme vient de le faire l'actuel président du Conseil. Toute la presse française bien-pensante et unanime flétrissait la folie du parieur qui sabotait l'Alliance Atlantique, qui faisait passer les intérêts de ses frères de race avant ceux de la France, qui préparait ainsi la liquidation de l'Afrique du Nord, et qui, inconscient petit dictateur, précipitait tout le monde dans la haine et dans la guerre, par goût du spectaculaire.

Je me suis réveillé : la presse française bien-pensante et unanime félicitait le chef du gouvernement. Seules quelques voix isolées, de droite ou de gauche, mais appartenant à des hommes conscients politiquement, osaient s'élever, noyées dans le vacarme des éditoriaux fracassants.

Michel Dreyfus.
(Paris.)

Une lettre de Jules Roy

Au printemps 1954, au Caire, j'ai entendu, au milieu des bagarres avec la police et des coups de feu, les haut-parleurs d'une manifestation d'étudiants hurler : « A bas Nasser !... » La jeunesse intellectuelle fut peut-être la seule à comprendre d'emblée où la menait le chef du Conseil de la révolution. A l'époque, en Egypte, personne ne savait où l'on allait. C'est la phrase que me répétaient les membres pourchassés du Wafd, les professeurs de l'université et jusqu'au grand-maître des Frères musulmans, Hassan El Hobéidi, à qui il fallut la corde pour le convaincre des bontés du colonel.

En vérité, ce colosse aux cheveux ondulés, à peine grisonnants aux tempes, ne manquait pas de séduction quand il souriait et s'épanouissait. Il avait la poignée de main large et chaleureuse et il savait faire annoncer son arrivée au petit palais de l'île de Guiseh par les hurlements de la garde. De près, cependant, ce visage où jouaient la ruse et la cruauté s'illuminait d'une effrayante flamme noire. Avec lui, l'Egypte pouvait se griser du mirage qu'elle était devenue une grande puissance. Sans posséder l'ombre d'une industrie, Néguib avait déjà promis de lever une armée de deux millions d'hommes. Nasser allait troquer le coton pour des chars et des avions et, sous les yeux d'un des peuples les plus misérables du monde, faisait flotter l'autre mirage des vallées d'Israël.

Il n'était pas nécessaire d'être grand clerc pour ne pas se tromper sur les intentions de cet apprenti-sorcier, soutenu, flatté et conseillé par l'ambassadeur américain. On a vu dans quelles illusions. Deux ans plus tard, après le coup de Suez, il s'agit, en attendant que l'O.N.U. soit capable d'exercer une police internationale, de garantir des conventions vitales pour nous, et des libertés bafouées. Qu'on essaie de présenter le colonel Nasser comme la victime d'une agression ne change rien aux faits. On peut même, pour un temps, nous clouer sur un banc d'infamie.

Vous parlez du courage. En quoi consiste-t-il exactement pour un président du Conseil ? Uniquement à mettre fin, sous l'accablement d'un désastre, à une guerre stupide et à donner l'indépendance à des protectorats ? Nous y avons applaudi. Ou à sembler vouloir maintenant, à tout prix, la paix en Algérie quand l'injustice est passée aussi dans le camp musulman ? A cela, malgré la douleur que j'en éprouve, je dis non. Certes, j'appelle de tous mes vœux la paix et une fédération française des peuples libres du Maghreb ; mais plier devant le héros du fanatisme arabe n'eût rien changé. Au contraire. Le massacre des communautés françaises eût été décidé par lui, à l'heure qu'il aurait choisie, sans que nous ayons besoin d'enlever au sultan des invités rebelles.

Il y a plus de courage pour une démocratie à décider qu'un dictateur doit tomber et à se tenir à cette résolution, sans fléchir, trois mois durant, devant les mises en garde de nos alliés et les adjurations de nos amis. Contre le monde entier s'il le faut. Folie que cela ? Alors c'est une folie que j'admire. Une victoire se mesure à ses risques et se remporte moins par les armes que par la détermination de vaincre. Nous en avons fait la cruelle expérience. Tant mieux si nos malheurs ont porté leurs fruits.

On comprend que la crainte des réactions soviétiques ait pu faire lever chez nous comme ailleurs la terreur, sinon d'une guerre atomique, à peu près impraticable pour l'instant, du moins d'une guerre générale. Mais vient un moment où, si dur que soit le choix, il n'est plus possible de balancer entre le risque de guerre et la honte. Ce n'est pas la honte qui paie, mais, tôt ou tard, le courage.

Si j'ai plaint mes camarades, il y a plus d'un an, quand la situation était confuse et que la servitude militaire leur imposait une mission peu conforme à l'idée que je me fais des armes, je dois à présent les envier.

La vocation de la France n'est pas dans l'humiliation. De cela nous avons notre saoul pour longtemps. Cela suffit.

Jules ROY.

[*Jules Roy s'est souvent exprimé dans « L'Express ». Nous avons du respect et de l'estime pour son courage : c'est pourquoi nous jugeons de notre devoir de publier aujourd'hui sa lettre, bien qu'elle contienne une contre-vérité très grave.*

A aucun moment, en aucune circonstance, nous n'avons recommandé ici la paix en Algérie « à tout prix », pas plus que nous n'avons souhaité que l'on courbât la tête devant un dictateur égyptien.

Quelques jours après la nationalisation du canal, dans un éditorial qui rejoignait la position de notre journal, Pierre Mendès France écrivait :

« Le dernier geste du colonel Nasser a eu, on le sait, un grand retentissement en Algérie. La réaction (ou l'absence de réaction) des gouvernements réunis à Londres en aura un plus profond encore. C'est pourquoi il leur faut arrêter, sans nouveaux atermoiements, la réplique (...) qui donnera à l'action égyptienne les suites appropriées et efficaces. Cette réplique est possible. »

Le 15 juin, nous écrivions à propos de l'Algérie :

« La nation connaît aujourd'hui la sensation douloureuse d'être saisie entre les deux pinces d'une tenaille : la guerre ou l'abandon. Il y a une ouverture, il y a une voie vers le salut. »

Le 31 août, Jean Daniel écrivait : « S'ils échouent (à propos du statut) la France meurtrie et lasse lâchera dans le dégoût ce qu'elle a entrepris dans le désordre. Ce sera l'histoire du Maroc. Une histoire qui ne saurait se réitérer, surtout en Algérie, sans une catastrophe nationale. »

Et P. M. F. déclarait il y a quelques jours, le 25 octobre : « S'agirait-il d'entamer des négociations directes avec ceux qui nous combattent ou avec ceux que nous venons de capturer ? Je crois, pour ma part, que ces négociations seraient inopportunes. »

Pour le reste, puissent les événements nous donner tort.]

Mots croisés n° 56

	I	II	III	IV	V	VI	VII	VIII
1								
2				■				
3								
4					■			
5						■		
6			■					
7		■						
8							■	
9					■			
10				■				

HORIZONTALEMENT. — 1. Demande un bon découpage. — 2. Entre Drac et Durance. Ni le pré, ni le ciel, mais entre les deux. — 3. Fut seulement déploré. — 4. Bon souvenir pour Marcellus, mais amer pour Hannibal. Sans accident. — 5. Bien qu'il ait le bras long, ne peut pas vous pistonner. Accorde la main de Gretchen. — 6. Pour une seconde édition. Il en est parti bien des âmes. — 7. Cinq papes, vingt cardinaux ou un conspirateur. — 8. On lui donne la forme d'un arbre. — 9. Sur la route de Cosne à Orléans. C'est, en principe, une heure de détente au lycée. — 10. L'une fut très froide. Utilise un fléau.

VERTICALEMENT. — I. Expliqua, à sa façon, un silence persistant. — II. L'office ne lui suffit pas. Désinence de noms d'arbre. — III. Décomposé en ses éléments. Cannibale porté sur le tendre. — IV. Vit débarquer les G.I. — V. Va peut-être à la casserole, mais pas à l'alambic. Pour suspendre. — VI. Ce que désire être l'auteur. Mis parfois devant la ville. — VII. Comment peut-on l'être ? dirait-on aujourd'hui. Sombre, dans la légende. — VIII. Engouement tardif, provoqué par de prétendues traductions.

	I	II	III	IV	V	VI	VII	VIII
1	R	O	D	R	I	G	U	E
2	E	T	O	I	L	E	■	P
3	S	A	U	V	E	T	T	E
4	T	■	M	E	T	E	I	L
5	A	V	A	N	T	■	N	E
6	U	O	■	T	E	S	T	E
7	R	I	A	■	S	A	O	■
8	A	L	L	O	■	R	U	T
9	N	E	U	S	T	R	I	E
10	T	E	N	E	M	E	N	T

Solution du n° 55

Composition de TYPO-ELYSEES
91, avenue des Champs-Elysées - PARIS

Tirage des I.P.R.
(R. Séguin)
10, r. du Faub.-Montmartre,
PARIS

Jean Été

ORFÈVRE
BIJOUTIER
HORLOGER

de Père en fils
depuis 1852

100 modèles de ménagères en stock

83 Av. du Gal Leclerc. PARIS-14

OFFRES D'EMPLOIS (Cadres)

PILOTES AUTOMATIQUES
LEAR
recherche INGENIEURS qualifiés
Ecrire avec C. V. : INTERTECHNIQUE
81, rue Escudier - BOULOGNE-BILLANCOURT

Recherche : **S. F. R.**
INGENIEUR
TELECOMM. ou E.S.E. pour DEVELOPPEMENT HYPERFREQUENCE
Adresser curr. vitae à Mme DUBOIS
55, rue Greffulhe - LEVALLOIS

Direction industrielle Importante Société rech.
ADJOINT - ADMINISTRATIF
Formation grandes Ecoles techniques - Sciences Po - Admissibilité E.N.A. ou expér. équival. Age 25-30 ans. Ecrire à N° 30.414 CONTESSE Publicité, 20, avenue de l'Opéra, Paris (1er) qui transmettra

PROPRIÉTÉS

Recherchons
pour achat propriétés agrément ou rapport
Agence LAGRANGE, 34, rue Pasquier, PARIS

ÉTABLISSEMENTS
G. ECREPONT
Textiles bruts et manufacturés
Toiles à drap - Linge de Maison
16, av. de la République
PARIS - XIe

Pour votre ORGANISATION COMPTABLE
consultez
Kalamazoo
Une de nos solutions :
Gagner 70 % sur le temps consacré hier à l'établissement de la paye.
Votre résolution : Connaître
Kalamazoo
et adopter la solution
KALAMULTY
Sans engagement prenez dès aujourd'hui un rendez-vous :
AVRon 26-81 - Postes 46 ou 47
51, rue Emile-Zola
MONTREUIL (Seine)

Vous trouverez dans ce numéro :

Les affaires françaises

- Les deux nuits blanches du gouvernement français .... pp. 3 et 4
- « Coup bas », par *Maurice Duverger* .... p. 4
- **REPRENDRE L'INITIATIVE, par *MENDES FRANCE*** .. .. p. 5
- Algérie, Afrique du Nord .. .. *p. 6*
- « La seule révolution », par *Jean Rous*. .... p. 6

Les affaires étrangères

- Israël .... p. 7
- Moyen-Orient, Angleterre .. .. p. 8
- Etats-Unis, Hongrie... p. 9
- Le reportage de notre envoyé spécial à Varsovie, *K.S. Karol* .... p. 10
- Italie .... p. 11

Actualités

- Presse, Jeunesse ......p. 12
- Sciences, Vieillesse ....p. 23

La marche des idées

- **APRES BUDAPEST, *SARTRE* PARLE . . . . . p. 13, 14, 15, 16**
- Le dilemme russe : Décolonisation ou guerre, par *** .. .. p. 17
- Till l'espiègle lutte contre la tyrannie pp.18-19
- Un militant communiste rompt le silence....pp. 20-21
- UN LIVRE EN TROIS PAGES : LA BIBLE A DIT VRAI, pp. 22, 23, 24

Paris en parle

- LE CINEMA ET SON DOUBLE, par *Jean Duvignaud* .... p. 26
- Théâtre, musique .... p. 27
- Jazz, Disques ...... p. 28

Lettres

- On vous en parlera, Surréalisme, La Foire du C.N.E. .... p. 29
- Mémoires, Propagande, Traductions .... p. 30
- LOINTAIN, LOINTAIN GOBINEAU, par *Madeleine Chapsal* ......p. 31

Une page au féminin

- DIX JOURS AUX SPORTS D'HIVER POUR VOS ENFANTS, GRACE AU PETIT CONCOURS .... p. 32
- Enfants, Travail ......p. 33
- Couture, Essais, Mode, Recette ....pp. 34-35

Et

- **LE BLOC-NOTES de *François MAURIAC* .... p. 36**

LES AFFAIRES FRANÇAISES

LA VRAIE FIDÉLITÉ

TANDIS que la Hongrie agonise, l'immense clameur qui monte du charnier où gît la liberté une fois encore assassinée obscurcit le cœur et l'esprit.

Réfléchir, on voudrait réfléchir, ne pas obéir au plus humain et au plus animal des réflexes : la haine. Mais en même temps garder ouverte aux yeux de tous les hommes cette plaie à la face du monde, pour leur interdire d'oublier, pour que de toutes leurs forces, de toute leur lucidité péniblement préservée, ils combattent l'oppression d'où qu'elle vienne, le crime partout où il se commet.

Le cynisme des uns exploite l'émotion des autres. Certains parlent aujourd'hui, qui devraient avoir au moins la décence de se souvenir de leurs propres paroles, de leur propre joie lorsqu'ils virent, exultants, égorger l'Espagne républicaine.

Des jeunes gens qui croient venger les morts de Budapest en incendiant le siège du parti communiste préparent les morts de demain.

La vraie fidélité à l'égard des morts n'est pas de les venger à l'heure de la colère, mais de ne pas permettre que renaissent les mensonges stupides sous lesquels ils ont succombé.

Voilà que l'ombre de la guerre totale peut ensevelir le timide espoir que le dégel avait fait éclore.

Voilà qu'Israël, la nation du courage, risque d'être demain anéanti par les bombes soviétiques, à moins que ce ne soit par les bombes anglaises.

Voilà qu'à la France on a osé donner l'espérance d'une victoire puis l'en frustrer, la condamnant ainsi aux pires des réactions que suscite l'orgueil humilié.

A tous ceux qui savent que la paix n'est pas un mouvement du cœur mais une incessante, une patiente construction des hommes lucides, nous osons dire aujourd'hui : « Essayons ensemble de comprendre, refusons la passion comme l'oubli, reprenons un à un les fils rompus. Nous avons tout à faire. »

L'EXPRESS.

LA SEMAINE

L'ANNIVERSAIRE de la Révolution soviétique d'Octobre, de ces dix jours qui, il y a trente-neuf ans, ébranlèrent le monde, a eu cette semaine pour toile de fond la sombre lueur des incendies allumés par l'armée rouge à Budapest.

Les conséquences de ce crime épouvantable commencent à peine d'apparaître. Il faut remonter dix-sept ans en arrière, à la conclusion, en 1939, du pacte germano-soviétique pour trouver un événement porteur de bouleversements aussi profonds, étendus et durables.

Mais en 1939 le choix déchirant, pour les communistes français et leurs compagnons de route, s'exerçait, sous la pression de la menace fasciste et de la guerre, entre la défense de la nation en péril et une aveugle solidarité avec la « patrie des travailleurs ». Aujourd'hui, ils doivent choisir entre cette *« obéissance inconditionnelle à l'Union Soviétique »*, promise par M. Maurice Thorez, et le socialisme.

● Beaucoup n'hésitent plus. Rompant le silence, Jean-Paul Sartre se prononce aujourd'hui dans *L'Express*, sans équivoque. Déjà, il avait contresigné avec un certain nombre d'intellectuels et d'écrivains d'extrême gauche, dont Simone de Beauvoir et Jacques Prévert, une condamnation catégorique de l'intervention soviétique en Hongrie. Le même texte était signé également par quatre écrivains communistes : Claude Morgan, Claude Roy, Roger Vailland, J.-F. Rolland, et par des artistes et des techniciens membres du P.C. comme le mathématicien Laurent Schwartz, l'acteur Gérard Philipe, l'architecte Wogensky, le sculpteur Auricoste, les peintres Paul Rebeyrolles et Promidès, etc.

Chez les progressistes, deux députés (MM. Emmanuel d'Astier de La Vigerie et Dreyfus-Schmidt) et la plupart des dirigeants, désavouaient explicitement l'attitude de l'U.R.S.S. dans un texte auquel s'associait le leader de la tendance réformiste au sein de la C.G.T., secrétaire de la grande centrale syndicale, M. Pierre Le Brun.

Rituellement, toutes ces protestations venues de l'extrême gauche stigmatisent en même temps l'action de guerre entreprise par les franco-britanniques contre l'Egypte. Car — et c'est là le vrai drame — le socialisme officiel, en France, ne peut aujourd'hui offrir à ceux qui se détournent, horrifiés, des fusilleurs de Budapest et s'éloignent de leurs complices, aucun motif d'enthousiasme. Englué dans le malaise algérien, il se dégage à grand-peine de cette brillante campagne d'Egypte dont les dirigeants de la S.F.I.O., ont été, à la tête du gouvernement, les organisateurs.

DE JEUNES MANIFESTANTS DEVANT L'IMMEUBLE DU P.C.
D'autres tâches sont plus rudes.

● Dans cette épouvantable confusion, des communistes, angoissés, s'en vont non pas malgré leur foi marxiste, mais en son nom même. Une minorité socialiste, courageuse, cherche pour son parti une nouvelle voie. Elle a choisi, elle d'agir à l'intérieur de la S.F.I.O.; de même, il reste au sein du P.C. une masse énorme de militants honnêtes désorientés et incertains.

L'heure des minorités — celle du P.C., qui recouvre en fait une écrasante majorité numérique, celle de la S.F.I.O., celle de la C.G.T. — va-t-elle sonner ? Dans la gauche chrétienne, au parti radical, dont le Bureau réclamait mercredi dans une motion pressante une immédiate « Conférence de la Paix », à la Nouvelle Gauche, des hommes sont prêts : tous ceux-là ont le droit de juger, au nom du socialisme, le crime inexpiable de Budapest.

M. Tixier-Vignancour, M. Poujade et leurs amis, qui tentent de se faire un tremplin avec les cadavres des insurgés, n'ont, eux, que le droit de se taire : au nom de quoi pourraient-ils, ces partisans de la force et de la dictature, élever la voix ?

Pour la gauche française, le devoir est au contraire de se prononcer et d'agir, selon la formule de Péguy, « *comme si les affaires du socialisme ne cessaient jamas d'être les affaires de l'humanité* ».

GOUVERNEMENT

Deux nuits blanches

LES drames du gouvernement français ont eu lieu la nuit. Deux nuits blanches dont les ministres de M. Guy Mollet se souviendront longtemps et qui ont immédiatement succédé aux jours d'euphorie. Jusqu'à la nuit du 5 au 6 novembre, tout allait bien. Presque trop bien. Mille fois mieux qu'on ne l'avait prévu. Surtout du côté israélien.

Dans les milieux officiels, comme dans l'opinion publique d'ailleurs, on était un peu pantois : l'armée égyptienne était en débandade, Gaza et la péninsule du Sinaï étaient occupés, 18.000 Egyptiens dont deux généraux importants avaient été faits prisonniers. Les Israéliens annonçaient déjà avec calme : « Nos objectifs sont atteints ». Les Etats arabes n'étaient pas entrés en guerre : le mythe Nasser, soudain, s'effondrait aussi vite que l'aviation égyptienne — sur cent cinquante avions prêts au combat, cent cinq détruits au sol par les forces franco-anglaises. Le lundi matin, des journalistes un peu

→

ATTENTION...
AUX DÉJEUNERS D'AFFAIRES

L'après-midi vous trouvez-elle sans ardeur au travail ? Alors, suivez cette recette : buvez à table deux grands verres d'eau d'EVIAN Source CACHAT qui est légère à l'estomac et rince les reins.

Evian conserve la forme !

EVIAN

Si pure ! Si légère !

STERLÉ
Joaillier
PARIS
huit-huit
le parfum le plus précieux du monde

COUP BAS

par Maurice DUVERGER

Maurice Duverger, professeur à la Faculté de Droit de Paris, publie souvent dans « L'Express » son analyse de la situation politique. Cette semaine, il a choisi d'exprimer ici le sentiment que lui inspire le « coup bas » porté à notre confrère « Le Monde ». Ce faisant, il ne change pas tellement de sujet.

Comme toute la presse libre (pour combien de temps ?) l'équipe de « L'Express » se solidarise sans réserve avec « Le Monde ». Hubert Beuve-Méry, son directeur, écrivait mercredi qu'il poursuivra sa tâche « si fortes que soient les tentations de la fatigue et du dégoût ». Il le faut. Plus que jamais le sang-froid, l'honnêteté, la passion de la vérité dont il offre dans notre métier le plus haut exemple, sont nécessaires.

MAURICE DUVERGER.

CE que n'avaient pu faire les 800 millions dépensés par des puissances d'argent en soixante-dix jours, ce que n'avait pas réussi le grand complot politico-financier de 1951, M. le président du Conseil, secrétaire général du parti socialiste, espère l'obtenir : la disparition du « Monde ».

La technique est simple, et il suffisait d'y penser. L'élévation des frais généraux avait obligé un journal qui vit uniquement de la vente, des abonnements et de la publicité à augmenter son prix de deux francs par numéro, à partir du 1er novembre. Deux jours plus tard, le gouvernement le faisait poursuivre pour hausse illicite. Des saisies fictives ont été opérées rue des Italiens (portant sur 4 à 5 millions par jour, en moyenne). On a même dressé des procès-verbaux aux revendeurs dans les kiosques. « Le Monde » a donc été obligé de revenir à son prix initial, à ce prix qui ne couvre pas les dépenses d'exploitation, et qui force le journal à disparaître au bout d'un certain temps, ou à se vendre. M. le Président du Conseil, secrétaire général du parti socialiste, est suffisamment informé pour savoir que cette technique est la même qui a permis au colonel Péron, pendant sa dictature, de se débarrasser du grand journal libre d'Argentine, « La Prensa ».

L'attitude prise à l'égard du « Monde » est totalement différente de celle adoptée jusqu'ici à l'égard d'autres quotidiens qui ont, avant lui, transgressé les décrets de blocage de prix : contre l'un d'eux notamment, le ministère des Finances avait engagé une procédure vite interrompue sur ordre de la présidence du Conseil. Ici, l'ordre de poursuivre est venu de l'Hôtel Matignon, M. Ramadier paraissant avoir quelque peu résisté avant de s'incliner. M. le Président du Conseil, secrétaire général du parti socialiste, porte l'entière responsabilité de la manœuvre. Comme un illustre prédécesseur, il l'accepte d'ailleurs d'un cœur léger. Jaurès et Léon Blum, sans doute, n'eussent point admis une telle discrimination. Ils n'auraient point accepté non plus qu'un journal soit traité comme une marchandise ordinaire, comme les chaussettes ou la brosse à dents. Mais Jaurès et Léon Blum sont morts.

Puisque M. le Président du Conseil, secrétaire général du parti socialiste, manifeste un tel respect du formalisme juridique, pourquoi ne fait-il pas appliquer l'article 18 de l'ordonnance du 26 août 1944, décidant que le compte d'exploitation et le bilan de chaque journal doivent être publiés annuellement dans ses colonnes ? Seul dans toute la presse française, « Le Monde » se plie à cette obligation légale : n'est-ce pas plus important qu'augmenter de deux francs un prix de vente ? Pourquoi M. le Président du Conseil, secrétaire général du parti socialiste, ne prend-il pas les décrets d'application prévus par ce même article 18 pour une autre de ses dispositions : celle qui établit une vérification permanente de la comptabilité de chaque journal ? Jaurès et Léon Blum considéraient une telle mesure comme indispensable pour garantir la liberté de la presse. Mais Jaurès et Léon Blum sont morts.

Il est vrai qu'on a tort de faire tant d'histoires. Si « Le Monde » a besoin d'argent, il peut facilement en trouver : les millions attendent par centaines au pied de l'escalier miteux de la rue des Italiens, depuis des années. Il suffira de leur ouvrir la porte. Du même coup, on sera débarrassé du gêneur qui maintient cette porte obstinément close, depuis des années. Mais les directeurs de journaux ne manquent pas sur le marché : il y en a précisément d'excellents en chômage, et qui ont meilleur caractère. Des gens qui savent le respect qu'on doit aux puissances de ce monde, à Sa Majesté l'Argent, et bien entendu à M. le Président du Conseil, secrétaire général du parti socialiste.

Un journal libre, qui ne dépend de personne, mais seulement de la conscience de ceux qui l'écrivent et le dirigent, cela n'est pas tolérable évidemment. Un journal qui n'est lié à aucun parti, à aucune Eglise, à aucun clan, à aucun groupe de pression, cela n'est pas tolérable évidemment. Un journal qui ne touche à aucun guichet, ni privé ni gouvernemental, et pas même à celui des syndicats américains, cela n'est pas tolérable, évidemment. La liberté est contagieuse, comme la peste : il faut prendre des mesures de prophylaxie. Comme ailleurs, mais moins brutalement, plus proprement. En démocratie parlementaire, on est des gens bien, polis, convenables. L'arsenal des lois dispense de se salir les mains.

L'opération ne se fera pas sans heurts, Il y a encore des gens en France qui veulent une presse libre. En 1951, quand « Le Monde » a failli succomber une première fois devant une coalition formidable, on a vu cette chose étrange : ses rédacteurs et ses lecteurs se soulever. Les premiers n'acceptaient pas d'être achetés avec les meubles. Les seconds affirmaient leur droit à intervenir. Cette double révolte a fait beaucoup pour sauver le journal. M. le Président du Conseil, secrétaire général du parti socialiste, a tort peut-être d'oublier ce précédent. La police et les huissiers ne peuvent pas tout. Les forces de l'opinion publique les tiennent en échec, souvent.

M. le Président du Conseil, secrétaire général du parti socialiste, est un homme très occupé. Il n'a guère le temps de réfléchir sans doute, et moins encore le temps de se souvenir. Ce jeune homme pauvre, qui se heurtait chaque jour à l'injustice dans la grisaille triste du Nord, ce jeune homme venu au socialisme par une passion qui emportait toute son âme, M. le Président du Conseil, secrétaire général du parti socialiste, n'a guère le temps d'évoquer son image. Qu'il se méfie cependant : ni les honneurs, ni les palais nationaux, ni les soldats qui présentent les armes, ni les « Marseillaise » ne pourront effacer complètement cette image-là. M. le Président du Conseil, secrétaire général du parti socialiste, se prépare une drôle de vieillesse.

M. D.

→

hâtifs avaient annoncé un débarquement à Ismaïlia, la reddition de Port-Saïd : c'est tout juste si l'on ne faisait pas état de ce qui était partout chuchoté : le colonel Nasser se rendant sans conditions aux forces franco-anglaises.

Euphorie

Le président Guy Mollet commençait à croire, comme son ami Robert Lacoste, que l'entêtement paye. L'émission du Caire « La Voix des Arabes », cette émission haineuse et vulgaire qui irritait jusqu'aux musulmans eux-mêmes, s'était tue : le poste avait été bombardé par des chasseurs de la R. A. F. La Tunisie et le Maroc ne bougeaient pas. Robert Lacoste exultait. Au Parlement, le succès tournait au triomphe et, dans le pays, il était assez visible que l'intervention était populaire.

Toute une partie de l'opinion française réagissait en humiliée. Après avoir exilé un sultan, on l'avait rétabli sur son trône en lui donnant comme indemnité l'indépendance du Maroc. Il avait fallu, après cela, accorder l'indépendance à la Tunisie. En Algérie, malgré un demi-million d'hommes, la pacification échouait. Et puis, tout d'un coup, une suite d'événements révélaient la volonté française de vivre, de combattre, de réagir. Il y eut l'interception d'un navire pirate porteur d'armes égyptiennes à destination des fellagha d'Algérie ; la capture de l'avion qui transportait les chefs rebelles vers Tunis. Enfin, la décision historique d'occuper les positions-clés du canal de Suez — décision à peine camouflée pour les besoins de la cause internationale, sous le prétexte de séparer les Israéliens des Egyptiens.

Masochisme ?

De vendredi dernier à lundi, le gouvernement de M. Guy Mollet vécut ses quatre plus beaux jours. La « bonne » presse « suivait » avec la chauvine éloquence des grandes victoires. La France était ressuscitée. Dans cette joie presque générale, les sceptiques, les inquiets, les méfiants, prenaient l'allure de traitres. On les accusait de masochisme : pourquoi boudaient-ils devant une réussite française ? Pourquoi ne se réjouissaient-ils pas en même temps que MM. Bourgès-Maunoury, Max Lejeune et quelqu'un d'autre qui est au centre de bien des événements, M. Abel Thomas, éminence grise du Ministère de la Défense nationale depuis des années ? Enfin, le colonel Nasser était bien un dictateur, son comportement avait bien été provocant, la France avait de son côté le Droit, et la Justice : alors comment expliquer la réserve de certains, sinon par une passion partisane contre M. Guy Mollet, ou par un besoin morbide de voir la France malheureuse ? Et puis, il y avait un phénomène que les Français ne comprenaient pas, c'était la division des Anglais. Décidément, cette Angleterre était encore plus abâtardie que la France : la presse anglaise se déchaînait contre Sir Anthony Eden.

On en était là en gros, cette nuit du 5 au 6 novembre, lorsque arriva le message du maréchal Boulganine à M. Guy Mollet. Le texte était violent :

« Dans quelle situation se trouverait la France si elle était l'objet d'une agression de la part d'autres Etats, disposant des terribles moyens de destruction moderne ?... Il est impossible de ne pas voir que la guerre en Egypte peut se transformer en une troisième guerre mondiale... Le gouvernement soviétique est pleinement résolu à employer la force pour écraser les agresseurs... ».

Le président Guy Mollet fut stupéfait. Comment l'U. R. S. S. « osait-elle » ? Comment, occupée à réprimer, dans l'hécatombe, l'héroïque et admirable révolution hongroise, la Russie avait-elle le front d'entreprendre une pareille tentative d'intimidation ?

Mais était-ce seulement de l'intimidation ? Le président du Conseil réunit un Conseil de cabinet extraordinaire à l'Hôtel Matignon. Les ministres déchiffraient un à un les lambeaux des dépêches de l'A. F. P. qu'on leur apportait au fur et à mesure de l'impression. Une note complémentaire de la Russie soviétique précisait que la France et l'Angleterre pourraient être attaquées « non par mer, ni par air, mais par engins téléguidés »...

Première nuit

Le Conseil de cabinet devait durer jusqu'à 5 heures du matin. Chaque discussion, en effet, était interrompue par un coup de téléphone de MM. Guy Mollet et Pineau avec Londres et Washington. M. Anthony Eden, que le message de Boulganine avait trouvé dans son lit, était hésitant. M. Dillon, ambassadeur des U. S. A. en France, avait lui aussi interrompu le Conseil de cabinet en venant informer M. Guy Mollet de la réception par le président Eisenhower d'un autre message du président Boulganine demandant aux Etats-Unis de se joindre à l'U. R. S. S. pour exiger le retrait des forces franco-anglo-israéliennes d'Egypte.

Lorsque M. Dillon arriva, le cabinet, réuni par M. Guy Mollet, était dans les affres du doute. Le président du Conseil tenait bon. Mais certains de ceux qui avaient été les initiateurs de l'expédition d'Egypte s'alarmaient. M. Bourgès-Maunoury eut ce mot révélateur :

« Même si nous le voulions, nous ne pourrions rien arrêter dans l'état actuel des choses. »

« Même si nous le voulions » : cela avait donc été envisagé.

Ceux des ministres qui avaient désapprouvé l'expédition d'Egypte avaient déclaré, impatients : « Ce n'est pas le moment de faiblir. Maintenant que nous avons commencé, allons jusqu'au bout ! ».

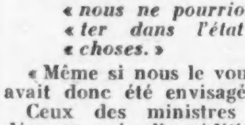
M. Dillon arriva en sauveur : le président Eisenhower, ému comme toute la nation américaine et le monde entier, par les atroces événements de Hongrie, avait décidé de mettre un terme à un flirt sur lequel on ne jasait que trop, avec les Soviétiques. Son intention était de répondre sèchement à la note russe. Les Etats-Unis, la veille encore, extrêmement sévères à l'égard de l'intervention franco-anglaise au Moyen-Orient, apportaient ainsi une sorte de caution, sans doute officieuse et provisoire, mais qui rétablissait soudain les liens de l'alliance Atlantique. A 5 heures du matin, les ministres français, un peu soulagés, se séparaient.

Mais ils n'étaient que peu soulagés. Les Etats-Unis venaient bien de tout sauver ; mais, de ce fait, ils avaient désormais tous pouvoirs. Déjà, les « pressions » commençaient. M. Dillon avait fait entendre que la France et l'Angleterre devaient aboutir à un cessez-le-feu quasi immé-

tout le nettoyage
pour tous locaux commerciaux et privés
Travaux de Peintures
Dépoussiérage
Mise en état - Entretien
Vitres - Tapis - Parquets
RABOTAGE - ENCAUSTIQUAGE
Vernissage parquets
MAR. 47-60 et 61
"L'IMPECCABLE"
101, RUE DES MOINES - PARIS 17

GANTS TETINES
OLLA
CHEZ VOTRE PHARMACIEN

PALETTE-JUNIOR
1000 kg
plus vite
moins de fatigue
gain de place



Palettisez vos Manutentions
NOTICE DÉTAILLÉE SUR DEMANDE
FENWICK - 15, RUE FÉNELON PARIS (X) LAM. 91-60

diat. Obstiné, le président Guy Mollet était décidé à n'en pas tenir compte. Mais voilà, il y avait le « partenaire britannique ». M. Eden, se dit le président du Conseil français, allait encore hésiter. Depuis le début, c'était ainsi. L'Angleterre avait ses buts de guerre et elle n'en voulait pas démordre : faire de l'Irak une nouvelle Egypte pro-britannique, et de Noury Saïd le Nasser du Croissant fertile soumis au Commonwealth. M. Eden ne voulait avoir aucun rapport avec les Israéliens : les échanges entre l'Angleterre et Israël sont passés par la France. C'est un paradoxe anglais : les travaillistes, qui sont pro-Israéliens, ont été hostiles à l'intervention anglaise en Egypte, et les conservateurs de la tendance Eden, qui sont anti-Israéliens, ont fait comme s'ils voulaient se porter au secours d'Israël. Et depuis le début, le président Guy Mollet avait bien vu qu'Israël gênait Eden.

Fausses nouvelles

Le mardi matin, les ministres français, conscients de ce que, comme on l'a écrit, « la menace soviétique, les pressions américaines et les hésitations britanniques » les conduiraient à lâcher prise, entreprirent alors une course contre la montre pour que le maximum de positions puissent être occupées le long du canal de Suez, avant l'intervention du cessez-le-feu. Les Conseils interministériels succédèrent aux Conseils de cabinet, et c'est à ce moment-là qu'un certain nombre de nouvelles réconfortantes se révélèrent fausses : Ismaïlia n'avait pas encore été investie. Port-Saïd ne s'était pas rendu, et l'aérodrome de Gamal, près de Port-Saïd, occupé par des parachutistes français, attendait des renforts qui mettaient trop de temps à venir : pendant ce temps-là, ce qui restait de l'aviation égyptienne, galvanisé par un Nasser lui-même regonflé par Boulganine, pilonnait l'aérodrome.

« Il y a une certaine impré- « paration tragique dans toute « cette opération », déclara un grand chef militaire français.

« C'est que nous ne nous « attendions pas à une victoire « israélienne si rapide », répondit un haut-fonctionnaire de la Défense nationale.

Seconde nuit

Le cessez-le-feu fut fixé enfin pour la nuit du 6 au 7 novembre. Ce devait être la seconde nuit blanche du gouvernement Guy Mollet. L'ordre avait été donné de précipiter par tous les moyens les opérations militaires. Port-Saïd, Port-Fouad et El Kantara étaient occupés. Trois mille soldats égyptiens étaient faits prisonniers. On approchait d'Ismaïlia, siège de l'ancienne Compagnie universelle du Canal de Suez. Le black-out complet sur les opérations était ordonné.

Dans la journée, le président Guy Mollet avait reçu le baron Guillaume, ambassadeur de Belgique, qui lui avait fait part des dernières impressions de M. Spaak, ministre belge des Affaires étrangères, rentré lundi de Moscou. Le chancelier Adenauer avait dit à M. Guy Mollet ses craintes de voir s'étendre le conflit. Quant à M. Eden, il « lâchait » tout simplement. A chaque coup de téléphone de M. Guy Mollet l'exhortant à « tenir », il répondait, effondré : « Impossible !... ».

Dans la soirée, le président du Conseil français devait enfin recevoir un message du président Eisenhower. Coup sur coup, deux Conseils de cabinet se réunirent dans la nuit. Au cours du premier de ces deux Conseils, M. Bourgès-Maunoury, voyant M. Guy Mollet faiblir devant la pression américaine, se réveilla

(*Suite page* 6.)

REPRENDRE L'INITIATIVE

par Pierre MENDÈS FRANCE

UN « cessez-le-feu » a été ordonné en Egypte, alors que les troupes franco-britanniques n'occupaient guère que le quart du canal de Suez, et sans que l'on puisse penser que le « mythe Nasser », pour le moment ébranlé, ne soit pas prêt à resurgir avec une force nouvelle et accrue (car si l'Egypte a subi de graves revers militaires elle pourra se targuer du soutien de 62 pays à l'O.N.U. ainsi que d'une brutale prise de position des Soviets en sa faveur).

La décision franco-britannique d'arrêter les opérations a été prise moins de vingt-quatre heures après ce qu'on a appelé « l'ultimatum » du maréchal Boulganine. Tout s'est passé comme si les gouvernements français et anglais avaient cédé à la menace de Moscou, et cela à l'heure même où, dans tout l'Occident, s'élevait une vague de protestation douloureuse et indignée contre l'action des Soviets en Hongrie.

Aux yeux de ce monde musulman que l'on se plaît à représenter comme sensible à la force et aux succès, comment le prestige des Russes et de leur protégé égyptien ne serait-il pas immédiatement accru par les événements, où ils voient un recul de l'Occident ?

Les faits montrent cruellement tout ce qu'avait d'irréfléchi et d'imprévoyant l'intervention que les gouvernements français et anglais avaient mis trois mois à préparer.

MAIS, si le résultat en est celui que nous constatons, c'est parce qu'une série d'erreurs majeures vouait l'entreprise d'avance à l'échec.

Depuis des mois, nous connaissions l'existence, pour le mois de novembre, d'une échéance, celle d'une confrontation avec l'O.N.U.

Nous savions que l'assemblée générale serait saisie des affaires d'Algérie et de Suez et qu'elle se prononcerait contre nous dans ces deux affaires. Il importait donc de devancer le rendez-vous.

Deux voies s'offraient.

En premier lieu, nous pouvions faire en sorte que tourne à notre avantage la participation, pour la première fois, du Maroc et de la Tunisie à l'activité des Nations Unies.

Ces deux pays, dans l'affaire d'Algérie comme dans l'affaire d'Egypte, étaient partagés entre leurs affinités de race et de religion, d'une part, leur volonté de demeurer associés à la France et de ne pas tomber dans la dépendance du Caire, d'autre part. Nous pouvions les laisser chercher sous leur propre responsabilité, un commencement de solution ou plutôt de procédure pour le règlement de l'affaire algérienne, règlement qu'hélas ! nous nous révélions incapables de trouver, faute du contact nécessaire avec la population musulmane d'Algérie. C'était l'occasion de faire jouer cette « interdépendance » qui n'a pas de sens sinon que les problèmes communs doivent être traités en commun.

L'Algérie pose des problème communs à la France, à la Tunisie et au Maroc. Loin donc de nous offusquer d'une intervention qui était et reste dans la nature des choses, nous aurions dû (en leur demandant d'éviter certains gestes dont ils doivent être les premiers à comprendre qu'ils sont offensants pour les Français), laisser cette intervention se préciser avec l'espoir qu'elle permettrait de découvrir un moyen de rétablir la paix, dans la sauvegarde de nos droits et de nos intérêts. C'était le moyen d'éviter l'intervention de l'O.N.U. avec sa majorité constituée par les pays asiatiques, les pays arabes et ceux du bloc soviétique, auxquels se joignent d'autres pays encore à traditions systématiquement anticolonialistes.

Telle était sans doute la pensée, sinon du gouvernement, du moins de certains de ses membres. L'incident Ben Bella fut sciemment monté pour faire échec à leur politique ; et tel fut bien son résultat.

Cette première voie étant bloquée, il en restait une autre : celle d'une réunion des Quatre Grands convoqués à notre demande. L'occasion en était fournie par l'affaire de Suez et par l'initiative israélienne.

Si les Etats-Unis et l'Union Soviétique sont déterminés à éviter une guerre générale, une réunion à quatre — ayant pour objet la consolidation de la situation au Moyen-Orient, la fin de la surenchère dans les envois d'armes, l'interdiction de toute agression — devait leur convenir. La réussite de la conférence pouvait par ailleurs assurer enfin la sécurité d'Israël ; et nous-mêmes pouvions obtenir une mise en demeure de l'Egypte d'avoir à cesser toutes ses provocations notamment en Afrique du Nord.

Sans doute, au sein d'une réunion des Quatre, pouvions-nous rencontrer des incompréhensions, voire des hostilités. Mais nos chances de nous faire entendre par les dirigeants des grands pays à vocation mondiale et ayant le

La Conférence à Cinq abandonnée, le sort du monde se déciderait dans un tête-à-tête U.R.S.S.-U.S.A:

sens de leurs responsabilités étaient beaucoup plus grandes que devant une audience de 76 pays dont les représentants à l'O.N.U. toujours en quête d'applaudissements faciles dans une sorte de vaste meeting de propagande, ne tiennent guère compte, dans leurs décisions sommaires, des incidences possibles sur l'équilibre et la paix du monde.

Pour n'avoir pas provoqué préalablement la Conférence des Quatre Grands, nous nous sommes trouvés pris dans les procédures de l'O.N.U. qui ont été d'une rapidité et d'une brutalité que les plus pessimistes n'avaient pas prévues. Longtemps, nous porterons le poids des votes humiliants qui ont été émis la semaine passée.

Aujourd'hui, à l'initiative de la Suisse, une conférence à cinq (avec l'Inde), est proposée. C'est notre intérêt le plus certain, non seulement d'accepter cette proposition, mais de nous employer de toutes nos forces, à la faire aboutir.

Si ce projet est abandonné, CE SERA PEUT-ETRE DANS UN TETE-A-TETE DE L'U.R.S.S. ET DES ETATS-UNIS QUE SE DECIDERA LE SORT DU MONDE, LE NOTRE EN PARTICULIER.

Il faut donc agir et très vite.

AU surplus, dans quelques jours, l'assemblée ordinaire des Nations Unies va se réunir; cette fois c'est le problème algérien qui sera évoqué, ce problème qui est au centre de tout.

Si les intrusions extérieures en Afrique du Nord ont obtenu jusqu'ici de véritables succès, c'est uniquement parce qu'elles étaient favorisées par nos propres erreurs.

Bien entendu, les faits et gestes de Nasser ont toujours été dirigés contre nous, et aussi, contre tout règlement, tout compromis, tout accord raisonnable en Afrique du Nord. De là ses intrigues incessantes contre Bourguiba et contre le sultan, ses envois d'armes et d'agitateurs, aussi bien en Tunisie et au Maroc qu'en Algérie.

Mais cette action, tantôt souterraine, tantôt spectaculaire, de même que d'autres interventions extérieures n'auraient recueilli qu'un écho limité si notre politique dans le Maghreb avait été différente, si les peuples de l'Afrique du Nord avaient été loyalement associés à notre administration, avec le sentiment que nous préparions leur promotion politique et leur progrès social.

La seule parade contre les manœuvres égyptiennes, de même que contre toutes les intrusions du dehors, consistait donc — et consiste toujours — dans un courageux redressement de notre action en Algérie ; l'ajournement continuel de toute politique constructive a préparé le terrain à la xénophobie et la démagogie du Caire, à toutes les forces centrifuges du dehors; il continue à les alimenter.

L'aggravation de la situation générale, et demain l'intervention certaine de l'O.N.U. rendent donc plus urgente que jamais la modification profonde de notre politique en Afrique du Nord.

A cet égard, la dernière déclaration du président du Conseil est décevante. Il ne s'agit plus aujourd'hui de prendre, à l'égard des musulmans d'Algérie, des engagements pour un lointain futur. De tels engagements ne rencontrent plus d'écho dans une population qui se souvient des promesses passées — promesses toujours déçues — (statut de 1947, élections libres, égalité sociale et politique, etc.). Il ne faut plus se contenter de vaines paroles ; il faut que des actes immédiats et décisifs forcent la confiance d'une population qui souffre dans sa dignité, qui s'est prise à désespérer de nous, à qui il faut autre chose que la répétition de déclarations déjà faites et qui ne nous croira que si nous nous décidons enfin à agir, à agir vraiment.

Le rétablissement d'un climat de confiance en Algérie est l'indispensable et le seul préalable à l'élaboration avec la population elle-même du futur statut.

Et pour cela il convient d'inaugurer une politique à l'échelle de l'Afrique du Nord tout entière et de mettre un terme à une action qui compromet, au surplus, nos rapports avec la Tunisie et le Maroc.

Le soi-disant préalable du rétablissement de l'ordre (baptisé pacification) a fait faillite. On le voit clairement aujourd'hui : les chances d'un règlement convenable du conflit algérien sont moindres qu'il y a un an, moindres qu'il y a six mois.

Du soi-disant préalable égyptien, il vaut mieux ne plus parler. La situation, sur ce plan, est pire aujourd'hui qu'il y a trois mois, pire qu'il y a quinze jours.

Mais il existe un préalable : la recherche loyale de la réconciliation et la preuve faite par nous que nous la voulons irrécusablement. Elle implique une reconversion complète de notre politique locale, de notre administration, des hommes qui en sont chargés et la renonciation à des procédés de gouvernement et de répression qui dressent contre nous jusqu'à ceux sur l'amitié desquels nous pouvions compter hier encore.

Cette reconversion, saurons-nous, au bord du gouffre, l'opérer ?

AU dehors comme au dedans, que la France prenne donc l'initiative :

- au dehors, qu'elle provoque la réunion des Grands en une conférence de la paix ;
- à l'intérieur, qu'elle opère enfin ce redressement de la politique algérienne promis depuis si longtemps et dont l'ajournement nous a déjà coûté si cher.

Mais encore une fois il faut aller très vite. L'Afrique est en danger.

La paix est en danger.

P. M. F.

(Copyright « L'Express ».)

Chez moi comme ailleurs: une seule eau, la meilleure pour ma forme.

j'ai bu
je bois
je boirai
VITTEL

diurétique et digestible...

HOLMES

La classe anglaise et la fantaisie italienne adaptées au bon goût français.

CHAUDS ET LEGERS, telles sont les qualités des Pardessus français et importés qu'HOLMES vous invite à choisir dans la Collection la plus élégante de Paris

22, AV. VICTOR-HUGO - PARIS - PAS. 57-03

→ (*Suite de la page 5.*)

et entendit faire admettre une distinction entre « le cessez-le-feu et l'arrêt des opérations ». Le cessez-le-feu ne devant pas empêcher l'exploitation militaire des positions en passe d'être occupées.

Le second Conseil fut consacré à discuter le message du président Eisenhower concernant le débat à l'O. N. U. sur la force de police internationale. Cette force de police ne doit comprendre ni Français ni Anglais, selon le chef des Etats-Unis. M. Eden l'avait accepté ; les ministres français s'y résignèrent.

Entre les Conseils de cabinet et les entretiens téléphoniques avec Londres et Washington, M. Christian Pineau avait eu, de son côté, un certain nombre d'informations inquiétantes sur le Moyen-Orient. La Russie, selon ces renseignements, avait fait parvenir du matériel et des techniciens aux Syriens, les Etats-Unis semblaient pousser certaines formations de l'Arabie séoudite à entrer en Jordanie. Les Anglais, eux, étaient rejetés par toutes les diplomaties, et, ce qui est plus grave, les pipe-lines de l'Irak Petroleum Company avaient été sabotés en de nombreux points. L'Angleterre ne s'était manifestée que pour demander aux Israéliens d'évacuer le Sinaï — demande qui avait été repoussée avec mépris. La guerre des pétroles s'engageait déjà entre l'Amérique et l'Angleterre. La guerre froide ressuscitait au Moyen-Orient entre les Etats-Unis et les Occidentaux d'autre part, l'U. R. S. S. et certains Etats arabes, d'autre part. Pour couronner le tout, le colonel Nasser était toujours présent, et toujours président du Conseil...

Six échecs

La conclusion de l'affaire égyptienne a été tirée par l'un des journaux qui ont sans doute le plus soutenu le gouvernement quand l'intervention a été décidée. C'est « Paris-presse » en effet, qui a écrit dans son numéro du 8 novembre :

« 1° *Les objectifs stratégiques fixés par l'ultimatum* « *du 30 octobre n'ont pas été* « *atteints ; de l'avis même d'un* « *ministre, il aurait fallu —* « *quand le cessez-le-feu a été* « *décidé — encore au moins* « *trente-six heures à nos troupes pour investir Ismaïlia et* « *atteindre Suez : or, il n'en* « *restait que douze. Ainsi, nous* « *n'occupons même pas entièrement les bords du canal.*

« 2° *L'objectif politique essentiel — l'effondrement de* « *Nasser ou son renversement* « *par l'opposition intérieure* « *égyptienne — est raté.*

« 3° *L'U. R. S. S. a renforcé* « *sa position politique au* « *Moyen-Orient et va peut-être* « *y prendre pied matériellement.*

« 4° *La relation entre la* « *menace d'intervention soviétique et la décision de cessez-le-feu ne saurait manquer* « *d'être établie et exploitée à* « *fond par la propagande communiste.*

« 5° *En acceptant le cessez-le-feu avant même d'être* « *sûrs que l'Egypte avait* « *réellement donné un accord* « *inconditionnel et renoncé à* « *exiger le départ des troupes* « *franco-britanniques, les alliés se sont mis en posture de* « *demandeurs.*

« 6° *L'idée d'une grande* « *politique audacieuse englobant l'Afrique du Nord et le* « *Moyen-Orient reste en panne.*

« Conclusion : *Le gouvernement a été soit léger, soit* « *pusillanime. En engageant* « *son coup de poker, il savait* « *qu'il y aurait de la relance* « *du côté russe, américain, et* « *même britannique. Il a donc* « *soit sous-estimé l'ampleur de* « *cette relance et de ses risques* « *— et il est léger — soit au* « *dernier moment renoncé à* « *tenir cette relance — et cela* « *a été pusillanime.* »

ALGÉRIE

Le boomerang égyptien

EN écoutant mercredi matin à Alger les rapports de ses subordonnés, Robert Lacoste a pu mesurer l'ampleur du fossé psychologique qui sépare les éléments européens et musulmans d'Algérie. La veille, en effet, l'annonce du cessez-le-feu ordonné en Egypte par les commandements militaires français et anglais avait consterné la majorité des Européens : en étant contraint à se contenter d'un demi-succès qui laisse Nasser à la tête de l'Etat égyptien et du monde arabe, Guy Mollet et son gouvernement donnaient une fois de plus, disaient-ils, la preuve de son irrésolution et de sa faiblesse.

Les milieux musulmans, par contre, qu'ils soient nationalistes intransigeants ou modérés, ne cachaient pas leur satisfaction. La demi-défaite de Nasser leur apparaissait aussi importante qu'un succès : à quelques jours de la session de l'O. N. U. où devra être évoqué le problème algérien, la France s'était inclinée devant l'ampleur de la réprobation mondiale et les injonctions des Nations Unies.

Les réactions de la masse musulmane avaient été encore plus brutales : des exaltés n'hésitaient pas à parler de victoire égyptienne. Le choc psychologique que les officiels du Gouvernement général attendaient à la suite du débarquement égyptien faisait boomerang. Des mesures immédiates de sécurité étaient prises : police et armée en état d'alerte laissaient craindre un sursaut rebelle.

La semaine avait pourtant été à l'optimisme. Le 1er novembre, jour anniversaire de la rébellion, s'était déroulé dans un calme à peu près complet, alors que certains bruits colportés par le « téléphone arabe », ce mystérieux et puissant moyen d'information, pouvaient faire craindre une « journée sanglante ». La grève générale décrétée par le Front de Libération Nationale était à peu près totale à Alger, mais l'Oranais en particulier ne suivit guère les consignes rebelles. L'entourage du ministre résidant attribuait ce demi-échec à la capture des chefs fellagha, Ben Bella et Khider, ainsi qu'à l'action de la France en Egypte.

Adjoul-Adjoul

Et la reddition d'un des chefs des Aurès, le célèbre Adjoul-Adjoul, venait les confirmer dans cette impression. Adjoul-Adjoul, de son vrai nom Adjoul ben Abdelhafid, était en effet un de nos plus vieux adversaires, l'un des plus redoutables. Sa bande, forte de quatre cent cinquante hommes, était puissamment armée et disposait d'une autonomie d'action totale.

Mais depuis mardi soir, le cessez-le-feu en Egypte semble avoir découragé ces espoirs du Gouvernement général. Le ministre résidant peut continuer à se retrancher derrière le préalable égyptien.

LA SEULE RÉVOLUTION

par Jean ROUS

Ancien membre du Comité directeur S.F.I.O.

Jean Rous, journaliste et écrivain, milite depuis trente ans au sein de la S.F.I.O. Appartenant à cette génération qui avait dix ans lorsque, en 1917, les jours de l'Octobre russe ébranlèrent le monde, il a toujours ardemment souhaité que la France réalise « la révolution de Lénine dans la tradition de Jaurès ».

Au congrès socialiste d'août 1946, il était le premier signataire de la motion dite « de redressement » présentée par M. Guy Mollet, alors leader de l'aile gauche. Il entrait au comité directeur avec le nouveau secrétaire général dont il était à la fois l'ami personnel et l'un des partisans les plus décidés.

Ces derniers mois, Jean Rous n'a cessé de réclamer un redressement de la politique de la S.F.I.O., et en particulier de sa politique algérienne. Aujourd'hui, après les événement de Hongrie et d'Egypte, il prend position :

JEAN ROUS.

A travers la crise de civilisation où nous sommes plongés, une nouvelle société se forge dans les contradictions et dans la douleur. Le capitalisme, le colonialisme, le stalinisme sont à divers titres condamnés. Ne survivront que les nations et les formations qui sauront s'adapter à l'optique nouvelle et être à la mesure de cette révolution universelle. Dans son double aspect structural et international, cette révolution va dans le sens de la tradition française la plus pure et non, hélas ! dans celui de la politique actuelle et officielle de la France: elle tend, dans l'ordre des structures de la société nouvelle, à une réadaptation des principes de libre gestion et de démocratie directe que le vieux socialisme avait le premier considéré comme l'indispensable contrepoids aux dangers de l'étatisme et du bureaucratisme. Au plan internatioual, cette révolution tend à une universalisation des « grands principes » français proclamés en 1789, 1848, 1871 (Commune) et 1945.

Si l'on ne retient que le second aspect, quels pourraient être les éléments d'une politique internationale française entièrement renouvelée ?

A l'heure actuelle, la vérité gît en morceaux comme une statue de porcelaine brisée dont il s'agit de reconstituer la figure ; chaque attitude partielle que la vie vous impose de prendre, faute de pouvoir siéger au plafond, est hypothéquée d'erreurs et de contradictions. Elle n'est juste que dans le moment et par rapport à une politique plus fausse.

C'est ainsi qu'il était juste de condamner avec M. Soustelle le colonialisme américain au Guatemala, mais quid en Algérie, à Chypre, à Goa et dans les autres pays encore colonisés par le vieux colonialisme ? Il était juste de condamner avec les communistes français non encore déstalinisés l'intervention française et anglaise contre l'Egypte et de demander la médiation de l'O.N.U. dans les affaires du Moyen-Orient, mais pourquoi ne pas agir dans le même esprit devant l'intervention russe en Hongrie ?

Il était juste de condamner l'intervention russe en Hongrie et d'en appeler à l'arbitrage de l'O.N.U., mais pourquoi se taire sur les dangers de restauration d'un fascisme gardé blanc alors qu'il s'agit de démocratiser un régime basé sur la propriété collective et la réforme agraire ?

Même les petits pays sont la proie de pareilles contradictions sans qu'il soit nécessaire d'évoquer leur régime intérieur. Il y a seulement quelques années, nous devions demander à la fois la fin de l'occupation militaire anglaise en Egypte et la libération du Soudan vis-à-vis de l'Egypte. Le cas de l'Etat d'Israël est non moins significatif. Le voici condamné comme agresseur par les vertueux gouvernements russe et américain, et cependant il représente un îlot socialement progressiste dans un Moyen-Orient qui vise à l'étouffer au lieu de l'associer comme facteur de modernisation. Le voici acceptant l'appui franco-anglais, mais tout en proclamant que ses objectifs sont différents, car Israël n'a jamais approuvé la politique française et anglaise en Algérie, à Chypre et même dans le canal.

Ainsi, c'est le heurt même des contradictions qui apparaissent dans chaque problème isolé qui nous pousse, nous invite à rechercher une vérité d'ensemble, à reconstituer une position logique et globale éclairant chaque position partielle d'un même faisceau lumineux. Cette nouvelle politique surgira inévitablement du chaos actuel. La seule question est de savoir si ce sera bientôt et dans un prompt ressaisissement ou bien trop tard dans les décombres.

Cette politique consistera sur le plan négatif dans un anticolonialisme total ; et, sur le plan positif, dans une organisation de la démocratie internationale consacrant l'indépendance de tous les peuples et leur droit à une répartition équitable des richesses mondiales.

Serait-il indigne de la France de faire de cette orientation l'axe essentiel de sa politique internationale ? Ce serait au contraire conforme à son véritable génie. Mais cela lui imposerait de renoncer sans retour et d'une manière non équivoque à tout acte et à toute politique colonialiste.

On objectera qu'elle risque d'y perdre toutes ses positions outre-mer. Elle les perdra à coup sûr si on persiste à identifier ces positions à un système moribond au lieu de les lier à l'affirmation d'un véritable renouveau et d'une réelle vitalité. Au contraire, pourrait-on dire, plus vite la France décrochera du colonialisme et plus sûrement elle maintiendra et accroîtra son rayonnement. Cette politique n'est pas seulement conforme aux principes qui nous ont assuré un crédit qui commence à être entamé : elle est, du point de vue pratique, la seule payante. Pour l'heure, le plus clair résultat de nos aventures en Algérie et au Moyen-Orient, même quand elles comportent un éclat passager, est de nous coûter des centaines de milliards, de creuser la tombe de notre vrai prestige et de préparer notre relève outre-mer par les Américains, les Russes ou même les Allemands.

Il est exact qu'une nouvelle Entente cordiale s'impose avec l'Angleterre, mais elle ne saurait se faire, comme c'est le cas aujourd'hui, pour l'intervention militaire et en dehors des libéraux et des travaillistes. Elle doit être essentiellement axée sur la décolonisation et la coopération avec les peuples d'Afrique et d'Asie libérés du colonialisme.

Un socialisme français rénové, en union étroite avec l'aile dynamique des travaillistes anglais, pourrait, en s'appuyant sur cette nouvelle force, opérer la seule vraie révolution.

EN 2 MOTS

par Brigitte GROS.

M. RAYMOND ARON, professeur en Sorbonne et éditorialiste du « Figaro », a pris cette semaine la parole à l'une des réunions du « Congrès pour la liberté de la culture ».

Les jugements qu'a formulés cet éminent observateur sur la situation internationale semblent en complète contradiction avec la tendance très « gouvernementale » du journal dans lequel il s'exprime. M. Raymond Aron estime en effet que « l'intervention franco-anglaise en Egypte est une erreur historique ». Il ajoute : « Tout le monde sait qu'à notre époque une guerre doit être terminée en huit jours. Les Israéliens le savaient. Seuls les états-majors français et britannique l'ignoraient encore. »

⁂

LE Pape vient, dans une nouvelle Encyclique, d'attirer l'attention de l'Eglise sur les dangers qui menacent la paix.

Après avoir rendu hommage au courage du peuple hongrois en lutte pour sa liberté, Pie XII poursuit :

« Les lueurs d'incendie d'une autre action de guerre se sont allumées menaçantes, dans le Moyen-Orient, non loin de la Terre Sainte où les anges descendus du ciel et volant au-dessus du berceau du Divin Enfant annoncèrent la paix aux hommes de bonne volonté. »

Cet avertissement s'accompagne d'une action persévérante de la diplomatie vaticane au Moyen-Orient pour calmer les humeurs belliqueuses de certains chefs de gouvernement.

Le Pape est en effet décidé à multiplier les efforts pour préserver les nombreux établissements scolaires catholiques installés dans cette région du monde. Il considère ces collèges et écoles comme le meilleur instrument de pénétration de la civilisation occidentale en pays musulman.

B. G.

Communiqué

Le parti radical (1er secteur de la Seine) organise une grande réunion d'information avec

Pierre MENDES FRANCE

le mardi 13 novembre à 21 h.

Salle des Horticulteurs, 84, rue de Grenelle (Paris).

AFRIQUE DU NORD

Deux missions vraiment extraordinaires

LE 30 octobre, le président Guy Mollet et M. Christian Pineau décidaient d'envoyer en Tunisie et au Maroc deux chargés de missions extraordinaires. Le 30 octobre, c'était le jour de l'intervention israélienne en territoire égyptien. Après de longues hésitations, les deux chargés de missions ont été trouvés. Pour la Tunisie, ce fut assez facile : M. Roger Seydoux, devenu ami intime du président Habib Bourguiba, acceptait de reprendre provisoirement une ambassade qu'il avait cédée à M. de Leusse, démissionnaire après un échange de propos orageux avec M. Robert Lacoste, la nuit de la capture des chefs rebelles algériens.

Pour le Maroc, c'était plus délicat. Depuis la démission d'Alain Savary, tous les Marocains étaient persuadés que le gouvernement voulait rompre avec la « politique Savary ». En ce cas, se dit M. Pineau, il n'y a qu'un moyen : envoyer un collaborateur de M. Savary. Davantage : le principal collaborateur. M. Basdevant, ministre plénipotentiaire, directeur au ministère des Affaires tunisiennes et marocaines. Mais M. Basdevant s'était solidarisé avec M. Savary. Il avait pensé, lui-même, à démissionner. Le président Guy Mollet le fit appeler : si on le chargeait, lui, précisément, d'une mission, c'était parce que la politique Savary continuait. Au contraire, *on allait avoir besoin, « surtout en ce moment »*, que les Marocains pensent que cette politique continuait.

MM. Roger Seydoux et Basdevant arrivèrent, l'un à Tunis, l'autre à Rabat, et eurent leurs premiers entretiens le lendemain de l'intervention israélienne. Mais ils devaient trouver des « climats » bien différents.

Catroux au Maroc ?

Au Maroc, le gouvernement s'acharnait à reprendre en mains ses populations. Un nouveau ministère, sans représentation du P.D.I., venait de redistribuer des attributions selon les compétences : Bouabid à l'Economie nationale, Zghari à la Défense nationale, Guedira à l'Information, c'était évidemment une répartition plus solide et plus constructive. C'était vouloir remettre le Maroc dans l'ordre et le travail. Un ordre obtenu même à contre-courant. Le gouvernement marocain, depuis Meknès, craignait tellement l'agitation qu'il prît l'audacieuse initiative d'interdire la grève du 1er novembre pourtant décidée par solidarité avec les insurgés algériens.

M. Basdevant eut plusieurs conférences avec le président Bekkaï, assisté de MM. Bouabid et Balafredj. Bouabid, comme ancien ambassadeur du Maroc à Paris. Balafredj, comme ministre des Affaires étrangères. Le problème était constitué par le préalable à toute reprise des négociations franco-marocaines. Le président Guy Mollet, par lettre, demandait cette reprise. Le sultan, se jugeant offensé par l'interception d'un avion de sa suite, demandait *officiellement* la libération des chefs algériens. Le président Bekkaï, officieusement, demandait qu'un envoyé spécial du président de la République rendît visite au sultan pour lui proposer une formule de compromis. Mais il fallait que cet envoyé spécial « eût du poids ». Quelqu'un comme M. Vincent Auriol ou Erik Labonne par exemple. Ou, mieux encore, comme le général Catroux. Mais que pourrait dire au sultan un tel mandataire ? Quel « compromis » le gouvernement français pourait-il offrir à propos de l'arrestation des chefs rebelles ? Après avoir pris connaissance, lundi dernier, des résultats de la mission de M. Basdevant, le gouvernement français n'a pas pris de décision. Il s'est félicité simplement que l'intervention franco-anglaise n'ait suscité que des déclarations platoniques au Maroc.

« Elles circulent !... »

M. Seydoux ne devait pas, lui non plus, constater une solidarité débordante avec les Egyptiens, chez les Tunisiens. M. Habib Bourguiba avait eu quelques paroles, cinglantes et amères, sur « l'appui verbal » que se contentaient de donner à l'Egypte certains pays arabes, pourtant liés par les pactes, les engagements et les serments de la Ligue arabe. Mais les objectifs de M. Bourguiba étaient bien différents : ils étaient tunisiens. La grève du 1er novembre eut lieu dans toute la Tunisie, parce que le Néo-Destour « tient » le pays. Il le tient même presque trop, pourrait-on dire, car, assuré de sa force, il décide, quand bon lui semble, de susciter une tension, puis de l'arrêter. Un beau jour, des émissions radiophoniques vengeresses et lyriques exaltent la révolte ; puis le président Bourguiba préconise le calme dans un discours brillant et mesuré. Un autre jour — et cela est tout récent — le gouvernement destourien fait établir dans tout le pays des barrages pour empêcher les mouvements de troupes françaises. Puis, ordre est donné de démolir les barrages. Le peuple tunisien suit, pour le moment, en tout cas, dans une discipline qui fait l'admiration de l'impétueuse colonie algérienne de Tunis.

Les blindés israéliens dans le désert du Sinai.
Il n'y a pas que les voisins.

Pourquoi ces barrages dangereux ? La thèse officielle a été pendant quelques jours que l'on croyait à un revirement de la politique française : l'interception de l'avion des chefs algériens, les déclarations de M. Max Lejeune, l'intervention franco-anglaise en Egypte — tout cela a fait naître des craintes dans l'opinion tunisienne. En fait les leaders ne croient pas *réellement* que la France pense à reconquérir la Tunisie, même si les réactions de certains militaires et de certains hommes politiques les inquiètent. Ils veulent surtout poser la question de l'armée française en Tunisie, dont les forces leur paraissent injustement importantes. Au point culminant du terrorisme tunisien, à l'époque de M. de Hauteclocque, les forces françaises de Tunisie étaient de 20 000 hommes ; aujourd'hui elles dépassent 50 000. Et, comme l'a dit M. Bourguiba à M. Roger Seydoux : « Elles circulent... elles circulent ! » En vérité, elles ne circulent que pour leurs besoins, mais les Tunisiens y voient une limitation de leur indépendance, et M. Roger Seydoux, qui a convaincu le gouvernement français du bien-fondé de la thèse tunisienne, est reparti en Tunisie avec une carte supplémentaire dans son jeu.

Mardi dernier un conseil inter-ministériel avait entendu MM. Roger Seydoux et Basdevant confronter les comptes rendus de leurs missions. Sur un point grave, en tout cas ,les résultats convergent : l'interdépendance de la France avec les deux anciens protectorats est au point mort.

ISRAËL

Lendemains de victoire

(De notre envoyé spécial à Tel Aviv.)

LUNDI soir, le speaker de la radio israélienne, interrompit un programme musical pour annoncer d'une voix pathétique :

> *« Peuple d'Israël, voici le dernier exploit de l'un de tes fils : un pilote de Spitfire (560 km.-heure, 4 mitrailleuses), vient d'abattre un Mig égyptien (1.200 km.-heure, 4 canons).*

Une immense clameur d'enthousiasme jaillit alors de la foule rassemblée dans l'artère principale de Tel-Aviv et l'on entendit les femmes crier : « Vive le vieux ».

Le « vieux », c'est Ben Gourion, premier ministre du gouvernement israélien. Un diable d'homme, petit, trapu, rude et malicieux, qui a les traits de Churchill dès qu'il parle. A 71 ans, il lui est donné de s'identifier avec l'Etat d'Israël dont il résume toutes les luttes, tous les rêves, tous les drames. Aujourd'hui, le « vieux » a donné aux Israéliens de quoi les consoler de plusieurs années de craintes, d'inquiétudes et d'angoisses.

Les communiqués de victoire se sont succédé, plus éblouissants les uns que les autres : entrée triomphale à Gaza, destruction des volontaires de la mort palestiniens, 18.000 Egyptiens faits prisonniers, la péninsule du Sinaï, tout entière investie. En Israël, ce fut du délire. Et comme tout là-bas prend une dimension mystique, les modernes « légions de David » se sont senties comme il y a 2.000 ans, l'armée du Peuple Elu.

Ben Gourion a laissé son peuple acclamer les soldats Israéliens, danser dans les rues et chanter des cantiques. Pour lui, il s'est retiré dans sa modeste petite villa de Jérusalem pour réfléchir une soirée durant avec ses collaborateurs intimes. Il est sans illusions. Les drames vont recommencer pour Israël. Et c'est, sans illusions non plus, qu'il a vu des soldats anglais fraterniser avec les soldats israéliens: le drame pourrait bien venir de l'Angleterre. Déjà, ce sont les Anglais qui demandent l'évacuation du Sinaï ; ce sont les Anglais qui favorisent le jeu irakien. Pour l'Angleterre, estime Ben Gourion, un Nasser antisioniste mais pro-anglais, eût été un homme admirable.

Les dangers

Sans doute Israël a-t-il atteint tous ses objectifs : avec la prise de Gaza, il a mis entre les territoires israéliens et l'Egypte, un désert de 400 km. Avec l'occupation du Sinaï, il a pu nettoyer toutes les poches de résistance qui comprenaient des « fédayins », (anciens réfugiés palestiniens que les Egyptiens armaient et maintenaient autour d'Israël pour entretenir l'insécurité par des actes de banditisme) ; le matériel de guerre récupéré sur les Egyptiens accroît considérablement le potientiel israélien. Enfin, psychologiquement, le prestige militaire israélien est devenu immense et peut susciter le respect et la crainte de ses voisins.

Tout ceci, à une réserve près : c'est que ces voisins agissent seuls. Mais cela est hors de question. Le Moyen-Orient est devenu, d'un seul coup, le champ clos de toutes les guerres froides. Les Russes y sont plus que jamais présents et jamais leurs rapports avec Israël n'ont été aussi mauvais : le message du maréchal Boulganine, sévère pour MM. Guy Mollet et Eden, a été injurieux à l'égard de M. Ben Gourion.

Les avions soviétiques sont déjà venus remplacer en Egypte les avions égyptiens détruits et les Russes prennent pied en Syrie : le président Eisenhower en a informé M. Ben Gourion jeudi dernier.

En fait, les intérêts de certaines puissances occidentales ne se sont trouvés converger avec les intérêts d'Israël que par accident, et dans une conjoncture toute provisoire. Ben Gourion le sait, et il va jusqu'à envisager que tout le monde puisse s'entendre un jour sur le dos d'Israël. Reste la France, évidemment. Mais la France, comme l'Angleterre, ne s'était pas opposée à l'interdiction égyptienne qui fermait aux bateaux israéliens le canal de Suez, tant qu'elle pouvait profiter de ce canal et tant que le colonel Nasser ne la gênait pas en Afrique du Nord. En fait, Israël est seul, et ne compte que sur lui.

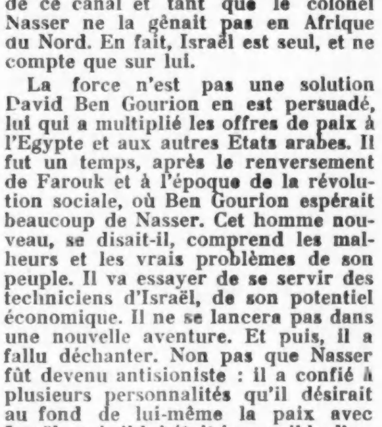
La force n'est pas une solution David Ben Gourion en est persuadé, lui qui a multiplié les offres de paix à l'Egypte et aux autres Etats arabes. Il fut un temps, après le renversement de Farouk et à l'époque de la révolution sociale, où Ben Gourion espérait beaucoup de Nasser. Cet homme nouveau, se disait-il, comprend les malheurs et les vrais problèmes de son peuple. Il va essayer de se servir des techniciens d'Israël, de son potentiel économique. Il ne se lancera pas dans une nouvelle aventure. Et puis, il a fallu déchanter. Non pas que Nasser fût devenu antisioniste : il a confié à plusieurs personnalités qu'il désirait au fond de lui-même la paix avec Israël, mais il lui était impossible d'asseoir sa position intérieure sans s'imposer extérieurement, et pour s'imposer il lui fallait prendre la tête de l'antisionisme.

L'avenir

Désormais, avec les Russes au Moyen-Orient, c'est l'épreuve de force. Les U.S.A. demandent à Israël une évacuation des troupes que Ben Gourion refuse « tant que ne sera pas imposée la paix avec l'Egypte ». Boulganine va plus loin : il met en question l'existence d'Israël en tant qu'Etat !

Le problème va devenir pour la France, les Etats-Unis et l'Angleterre, de ne pas se servir d'Israël, comme

→



→

gage lors de la prochaine conférence des Cinq Grands. La seule chose qui pouvait paraître indiscutablement morale dans l'intervention franco-britannique en Egypte, le seul alibi valable, c'était la protection d'un « valeureux petit pays traqué » dont l'éloge à valu à M. Guy Mollet à l'Assemblée un brillant succès. On voudrait que tout ceci ne soit pas oublié lorsque les Grands discuteront de *leurs* intérêts.

MOYEN-ORIENT

Rien n'est réglé

BEAUCOUP de ceux qui n'approuvent guère l'expédition d'Egypte déclarent qu'on aura au moins dégonflé la baudruche du panarabisme et opéré une indispensable démystification. Il est de fait que, mis à l'épreuve, l'éloquence des politiciens arabes et les rêves du colonel Nasser font piteuse figure... Et beaucoup plus encore que l'anéantissement de l'armée égyptienne, c'est la division et les réticences de ses alliés arabes qui frappent les observateurs non prévenus.

Qu'est-ce donc que le panarabisme s'il n'est même pas capable d'agir au moment des grandes épreuves ?

Trente ans de dissensions

C'est l'émir Chekib Arslan, chef des Druses de Syrie, exilé à Genève par les autorités du mandat français, qui inventa au lendemain de la première guerre mondiale la formule de « Nation arabe », dont il fit le titre d'une revue qui eut une énorme influence en Afrique du Nord aussi bien qu'au Levant. L'un de ses secrétaires s'appelait Messali Hadj, et sa fille nous a raconté qu'elle vendait naguère des tapis dans les rues de New York pour envoyer des subsides à Bourguiba.

Mais en dépit de ce chef d'orchestre, en dépit même de l'occupation étrangère qui aurait dû consolider son unité morale, le monde arabe ne cessa de s'entredéchirer. L'implantation du sionisme en Palestine ne réussit pas même à faire l'unité. En 1931, par exemple, le Grand Mufti de Jérusalem, voulant organiser la résistance spirituelle au sionisme, la grande université d'Al-Azhar, au Caire, s'opposa farouchement à un projet qui aurait pu diminuer son prestige. Puis, quand les hostilités éclatèrent entre les pays arabes et Israël, en 1948, ce ne furent que rivalités et trahison entre Egyptiens, Jordaniens et Irakiens. Et ce, en dépit de la création de la Ligue Arabe en mars 1945.

Dès la fin de la campagne, les Egyptiens réclamèrent l'exclusion de la Jordanie, étant donné que l'Arab Legion de Glubb n'avait fait qu'un simulacre de participation aux opérations et s'était contentée de s'emparer de la Palestine orientale (vraisemblablement en application d'un accord secret entre Israël et le roi Abdallah). Pendant toute la guerre, les Irakiens n'avaient songé de leur côté qu'à occuper la Syrie, sans pourtant mettre ce projet à exécution. C'était la préfiguration de ce qui se déroule actuellement au Levant.

En fait, la Ligue Arabe n'y résista pas et on peut considérer qu'elle est morte depuis 1949, au moins en tant qu'instrument du panarabisme des classes dirigeantes. On ne saurait d'ailleurs mieux illustrer l'état d'esprit qui présidait aux relations des armées arabes entre elles, de 1948 à 1949, qu'en citant ces phrases extraites « *des carnets* de routes de la guerre de Palestine » du colonel Nasser : « *Avant de quitter Gaza, nous reçûmes de bizarres instructions ; il nous était commandé de nous porter au secours de l'armée jordanienne, en difficulté du côté de Bab-el-Wad... Il nous paraissait étrange de nous priver du quart de nos forces combattantes pour les envoyer dans cette galère de Bal-el-Wad.* »

La longue agonie de la Ligue Arabe est tout entière faite de la lutte qui oppose Le Caire à Bagdad. Entre la Syrie et le Liban se déroule depuis des années un assez ridicule jeu de cache-cache : ces deux pays voisins et complémentaires n'arrivent pas à signer un traité d'alliance, alors même qu'ils sont menacés par un anschluss irakien. Et les relations entre Moyen-Orientaux et Nord-Africains ne sont guère meilleures : on pourrait presque dire que tout leader nationaliste maghrébin qui a séjourné au Caire est, en puissance, un homme politique anti-égyptien.

Mais jamais le fractionnement arabe ne sera apparu avec une si cruelle évidence qu'au cours de ces derniers jours. Beaucoup de ceux qui organisaient l'opération conjuguée du Sinaï et du canal pensaient qu'elle provoquerait de plus violentes réactions dans l'ensemble du Moyen-Orient, et chacun se demande : pourquoi ne font-ils rien, pourquoi « laissent-ils tomber » ainsi l'Egypte ? Ceci n'est pas dû seulement à la grande faiblesse militaire des Etats arabes, mais aussi à l'animosité des groupes dirigeants arabes à l'égard d'un régime qui les inquiétait doublement, et parce qu'il avait substitué à la féodalité d'une équipe issue des classes pauvres, mais aussi parce qu'il multipliait ses liens avec les Etats communistes d'Europe et d'Asie. C'est pour cela que Nasser était, aux yeux de ses « alliés » arabes, presque autant qu'au regard des puissances occidentales, un gêneur.

Une sympathie confuse...

Mais, de tout ceci, faut-il conclure que le panarabisme n'existe pas, ou qu'il vient de s'effondrer définitivement ? Observons d'abord que le panarabisme n'est pas une doctrine clairement formulée, fondée sur la notion de race ou de sang, liée à l'action ou aux écrits d'un ou de plusieurs hommes, mais un sentiment confus et permanent. On pourrait le définir comme la protestation commune, dans un langage commun, d'un groupe de populations frustrées. On remarque d'ailleurs clairement que l'amélioration du sort de tel ou tel peuple arabe diminue automatiquement la teneur en panarabisme qu'on y découvre. L'observation est évidente en ce qui concerne la Tunisie et le Maroc, auxquels l'indépendance a fait essentiellement apparaître l'urgence de leurs problèmes nationaux et tout au plus la nécessité d'une cohésion maghrébine. Ce fut également vrai pour la Syrie et le Liban et, jusqu'en 1945, pour l'Egypte. Jusqu'alors, l'Egypte ne se sentait pas arabe, *ce qu'elle n'est en fait ni du point de vue ethnique, ni du point de vue de ses intérêts fondamentaux.*

En fait, dans l'esprit des masses égyptiennes, le panarabisme n'est pas du tout le sentiment d'appartenir à une certaine race ou à un certain peuple. C'est une protestation contre un certain traitement, c'est, dans le sens le plus fort et le plus ancien du mot une « sympathie », c'est une conscience plus politique que raciale et plus *sociale* que politique. C'est avant tout le sentiment d'appartenir à un univers sous-développé et qui n'a de l'indépendance que les attributs extérieurs.

La longue plainte des sous-développés arabes survivra à la « leçon » infligée par les parachutistes, parce qu'elle n'est pas seulement faite de rodomontades, mais surtout de faim et d'un vague espoir de dignité. Le monde arabe a commencé de renaître à la fin du siècle dernier, après l'occupation de l'Egypte par l'Angleterre, puis après la défaite de Palestine de 1948 : aujourd'hui que nous avons combiné les deux opérations, nous avons également multiplié les chances de revanche à long terme et de résurrection violente.

En fait, le panarabisme qui vient de recevoir « une bonne leçon » se cherchait encore. Il était une insatisfaction et une revendication de ceux qui parlent l'arabe, et qui se sentent brimés. Mais à l'heure où l'Occident l'écrase, il risque fort de retrouver un sens, ou une couleur, celle des innombrables « cellules » qui noyautent déjà les camps de réfugiés. Songer à anéantir le panarabisme par les armes, c'est raisonner comme Galliffet. Fascisme et nazisme reposaient sur des forces précises, accessibles ; ils étaient justifiables de la force. Ici, c'est une immense et confuse rumeur que l'on prétend abolir. On la fera taire, pour un temps. La troisième expédition d'Egypte a pour objectif de décapiter le panarabisme et de lui casser les reins. Mais il faut en prévoir une quatrième. On peut penser qu'un contingent restera, à cet effet, à Chypre.

ANGLETERRE

Le calvaire de sir Anthony

(De notre correspondant à Londres.)

SIR Anthony Eden est un homme battu. Battu par l'opinion publique, par la presse, par l'Eglise anglicane, par l'Université, par tout ce que la Grande-Bretagne compte de forces morales — et la morale reste puissante dans ce pays de tradition puritaine.

Pendant que l'opinion française hésitait entre la résignation et une satisfaction inquiète, une partie du **peuple britannique se dressait contre son gouvernement pour la seule raison, semble-t-il, que sa politique portait atteinte au droit des gens, à la loi et à la moralité internationales.**

Protestations

Pour cette fraction de l'opinion anglaise, le cessez-le-feu intervenu mardi soir en Egypte signifie la capitulation du gouvernement devant une opinion qui le harassait depuis une semaine. Dès le 1er novembre, Eden recevait des milliers de lettres de protestations. Sur huit journaux londoniens, cinq dénonçaient chaque jour la « folie criminelle », les « mensonges cyniques », « l'illégalité flagrante » de la politique gouvernementale.

Trois mille étudiants manifestaient le 1er novembre devant la Chambre des Communes. Le lendemain, 350 membres de la vieille Université d'Oxford, parmi lesquels 30 professeurs et 10 directeurs de collèges, signaient, fait sans précédent, une résolution condamnant « la violation flagrante des principes de la Charte de l'O.N.U. ». La base syndicale poussait à la grève générale. Le 3 novembre, 40.000 personnes manifestaient à Trafalgar Square aux cris de « Law, not War » (« Faites régner la loi, non la guerre ») ; le Dr Summerskill, députée travailliste, qualifiait M. Guy Mollet de « pauvre dupe » et affirmait : « Nous ne sommes pas fiers de nous trouver aux côtés des Français dans cette guerre. »

Isolement

Lundi, la majorité des journaux accusait Eden d'avoir permis l'écrasement de l'insurrection hongroise en paralysant la Hongrie et en faisant régner « la loi de la jungle ».

Le week-end avait été agité. M. Hugh Gaitskell, leader de l'opposition travailliste, avait accru le flottement dans les rangs conservateurs par son discours radio-diffusé :

« Le gouvernement a trahi tout ce que la Grande-Bretagne défendait dans les affaires mondiales, avait-il dit. Notre folie criminelle nous enlève cet ascendant moral dont nous avions été si fiers. Toute la nation ressent le sentiment que j'exprime ici. Une seule chose peut encore sauver l'honneur de notre pays : le Parlement doit condamner la politique gouvernementale. Je suis prêt à prendre cet engagement solennel : nous soutiendrons un nouveau premier ministre s'il met fin à l'invasion de l'Egypte, ordonne un cessez-le-feu et s'incline devant les recommandations de l'O.N.U. »

Une trentaine de députés conservateurs, conduits par sir Lionel Head, l'un des premiers avocats londoniens, s'apprêtaient, disait-on, à abandonner le gouvernement. L'appel de M. Gaitskell, la démission de M. Anthony Nutting, secrétaire d'Etat au Foreign Office, dont la lettre à M. Eden avait été rendue publique dimanche matin, jetaient la confusion dans les rangs conservateurs.

Démission

M. Nutting était un ami personnel et le protégé de M. Eden. Mais il se « sentait incapable de défendre la politique du gouvernement devant le Parlement et les Nations Unies ». M. Nutting, jeune, riche, beau, d'une élégance exemplaire, était comme l'image de ce que M. Eden lui-même avait été dix-huit ans plus tôt à l'époque où il démissionnait de son poste pour protester contre la loi de la jungle que Chamberlain, par sa mollesse face à Hitler, laissait régner dans les affaires internationales.

Après la défection de M. Nutting les événements se précipitèrent. Une partie du Cabinet Eden s'opposait au premier ministre. Dimanche soir déjà, sir Anthony aurait été sur le point de renoncer à un débarquement en Egypte, pour se contenter de l'établissement d'une tête de pont, puis appeler l'O.N.U. à prendre la relève. Le voyage éclair de M. Pineau, ce soir-là, rétablit provisoirement la résolution d'Eden.

Bilan

Lundi soir encore, le gouvernement se heurtait aux Communes à une sévère attaque menée pas M. Bevan.

Ce soir-là, M. Eden fut sauvé « in extremis » par une fausse nouvelle : la prise de Port-Saïd, qui ne devint effective que vingt-quatre heures plus tard. Mais le lendemain, après la note du maréchal Boulganine, la pression américaine, ajoutée à la pression populaire, devint si forte que M. Eden abandonna. Dans le bilan de toute l'affaire, il y a un élément positif : la création d'une « police internationale » qui serait chargée d'assurer la liberté de circulation sur le canal de

Suez. En regard, les éléments négatifs que voici :

— Le canal de Suez est bloqué pour trois mois par les bateaux qui y ont été coulés; le pipe-line syro-irakien est hors d'usage pour six mois. Le ravitaillement en pétrole est menacé.

— Le prestige britannique dans le monde musulman, voire en Inde et à Ceylan, est ébranlé, tandis que le prestige américain en sort grandi.

— L'influence soviétique sur le monde arabe est à son apogée.

— La Jordanie, que la Grande-Bretagne voulait récupérer par l'intermédiaire de l'Irak, pourrait bien finalement être répartie entre ses voisins syrien, irakien et séoudien.

Il sera difficile à sir Anthony Eden de plaider ce dossier. Aussi est-il prêt à partir pour Washington car il sait qu'aujourd'hui seul ce voyage peut le sauver pour un temps. La première décision britannique prise, depuis la guerre, sans l'accord des Etats-Unis, a eu des suites fâcheuses. Il ne reste plus au premier ministre qu'à renouer les liens distendus avec Washington. Son salut est à ce prix.

ETATS-UNIS

L'homme de la paix

(De notre corresp. à Washington.)

M. STEVENSON est battu, mais les démocrates triomphent. L'Amérique a donné huit millions de voix de majorité à M. Eisenhower, mais elle n'a pas envoyé au Congrès une majorité républicaine.

Ce résultat était prévu. L'action franco-britannique en Egypte n'en a pas moins accentué le raz de marée en faveur du président sortant. Le soir des élections encore « Ike » lançait des appels dramatiques à M. Eden pour sauver l'O.N.U. et la paix des conséquences de ce que tout le monde, ici, considère comme une « agression impérialiste ». Ils sont sans doute des millions, les Américains qui ont voté pour « Ike » parce que le président sortant a moins d'affinités que M. Stevenson avec la vieille Europe, à nouveau en proie à la folie guerrière.

C'est un retournement frappant qui s'est produit en quatre ans. En 1952, les républicains avaient gagné avec un programme agressif, prévoyant la « libération » des démocraties populaires, le refoulement de l'U.R.S.S. dans ses frontières naturelle, la menace, sinon le recours à la force armée, et la lutte contre le neutralisme. Cette année l'Amérique réélit « l'homme de la paix » et se donne un Congrès où dominent la modération, la souplesse, une certaine volonté de repliement.

Construire

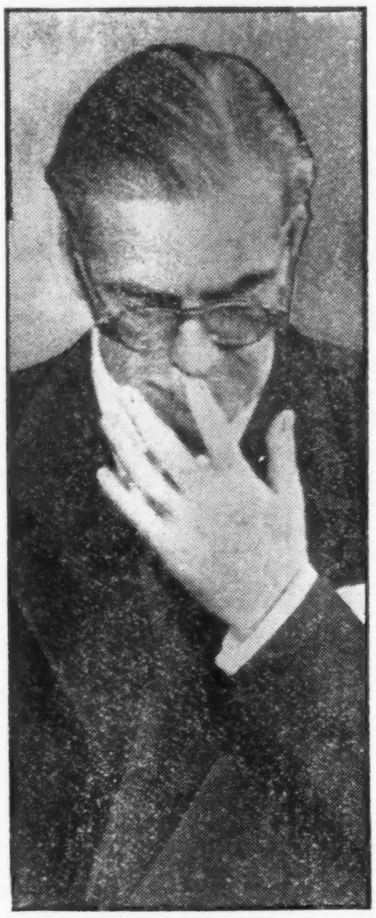
La tâche qui attend Eisenhower est cependant plus délicate, quoique moins périlleuse, qu'il y a quatre ans. Alors, il s'agissait seulement d'inspirer confiance à l'U.R.S.S., de rétablir un climat de compréhension et d'éviter la guerre. Aujourd'hui, il s'agit de construire, sur la confiance retrouvée, une politique de coexistence, voire de collaboration, tout en assurant le rayonnement de l'Amérique dans les pays qui restent en marge des deux blocs.

Au cours des derniers jours, le gouvernement Eisenhower a déjà jeté les bases de cette nouvelle politique. « Les Etats-Unis n'ont aucune arrière-pensée, a déclaré M. Dulles, lorsqu'ils souhaitent l'indépendance des pays satellites. Nous ne considérons pas ces nations comme de possibles alliés militaires. » « En ce qui concerne l'Union Soviétique, a ajouté le président, nous cherchons à éliminer toute fausse crainte. Nous n'exigeons pas l'adoption de telle ou telle forme de société comme condition préalable à une aide économique américaine. »

Conférence à quatre

Eisenhower prépare une nouvelle conférence de Genève qui consacrerait, pour les années à venir, un nouveau « partage du monde » dont le trait dominant serait l'élargissement de la zone neutre entre les deux blocs, garantie par un système de sécurité européenne.

Avec quatre années de tranquillité devant lui, le président pourra enfin rajeunir son Cabinet, en éliminer les ultra-conservateurs et les « grippe-sous » pour pratiquer une politique généreuse envers les pays neutres. La modernisation de son gouvernement, devant laquelle le président a si longtemps reculé, va même devenir nécessaire; car il lui faudra gouverner avec un Congrès démocrate d'où la droite républicaine, au surplus, a été en partie éliminée.



SIR ANTHONY EDEN.
Une dure leçon.

LE PRÉSIDENT EISENHOWER.
Une nouvelle tâche.

HONGRIE

« Au secours ! au secours ! au se... »

(De notre correspondant à Vienne.)

DIMANCHE matin, à 8 h. 10, Radio-Budapest cessait ses émissions. Une voix de femme avait lancé un ultime appel : « Sauvez la Hongrie ! Au secours ! Au secours ! Au secours ! »

La caserne Marie-Thérèse s'effondrait sur ses défenseurs. Sur l'île de Csepel la bataille faisait rage: c'étaient les ouvriers qui défendaient leurs usines. Ils allaient tenir jusqu'à mardi matin.

Les mâchoires d'acier de huit divisions, de 850 chars, se refermaient lentement sur la Hongrie. Comme un bateau qui coule, elle lançait des S.O.S. de plus en plus faibles, de plus en plus dramatiques, sur des émetteurs de province :

> *« Hommes civilisés du monde entier, venez, sauvez-nous ! Au nom de la justice et de la liberté, aidez-nous ! Cet appel est peut-être le dernier du dernier émetteur de la Hongrie libre. Le bateau coule, les lumières s'éteignent, les ombres s'épaississent d'heure en heure sur la terre de Hongrie. Entendez notre appel ! Aidez-nous avec des soldats, avec des armes ! Venez, tendez-nous votre main fraternelle ! Sauvez-nous ! Au secours ! »*

« Nous sommes trahis »

A Sopron, près de la frontière autrichienne, l'armée hongroise se débandait. A 3 heures de l'après-midi, l'arrivée des colonnes blindées soviétiques était imminente. Pour des soldats professionnels, la bataille, perdue d'avance, ne valait même pas d'être tentée. Mais sur les positions d'artillerie, abandonnées par l'armée, qui dominaient la ville, des étudiants prenaient position. De leur vie ils n'avaient manié un canon. Combien de temps leur restait-il pour apprendre ? Dix minutes, vingt minutes ? Ils en étaient encore à se battre avec les verrouillages de culasse quand les premiers chars russes apparurent sur la route.

Radio Rakoczy, le dernier émetteur insurgé, diffusait son dernier communiqué : « *Situation désespérée. Munitions près de s'épuiser.* » Par milliers, les réfugiés passaient la frontière autrichienne. Parmi eux, des enfants avec des pancartes autour du cou : « *Prenez soin de nos enfants. Nous restons pour lutter jusqu'au bout.* » L'insurrection hongroise s'effondrait dans l'amertume des espoirs déçus, des promesses non tenues :

> *« Les Occidentaux nous ont trahis, disait-on chez les fugitifs. Cela fait des années que Radio-Europe Libre nous appelle à la révolte. Etait-ce pour nous livrer au massacre ? »*

Mercredi encore, un dernier carré de « desperados » se battait aux abords de Pecs (c'est là que se trouvent les mines d'uranium) et sur les collines de Buda où les forces germano-hongroises avaient tenu six semaines durant, en 1945, contre les assauts de l'armée soviétique. Les combattants de 1956, comme ceux de 1945, n'avaient pas besoin d'un espoir pour se battre.

La fin de Nagy

Que pèsent les raisons d'Etat des dirigeants soviétiques en face de tant d'horreurs? En quoi ces raisons d'Etat peuvent-elles excuser ou justifier les morts, les destructions, les orphelins, les vies brisées, les espoirs anéantis ?

La réponse est claire : il ne peut y avoir de justification, ni d'excuse.

Il y a huit jours, le 31 octobre, l'insurrection hongroise était victorieuse. Le 1er novembre, le gouvernement Nagy donnait des signes évidents de désarroi. Pratiquement sans pouvoir, il faisait des concessions à droite et à gauche. A Budapest, la « terreur blanche » succédait à la « terreur rouge » de Rakosi ; la foule, dans sa colère, massacrait sauvagement, et les membres de l'A.V.H. (la police politique) n'étaient pas les seuls à mourir lynchés. En province, la droite faisait surface et certains conseils nationaux affichaient des tendances plus ou moins nazies. Les nouveaux partis politiques se mirent à pulluler. Le cardinal Mindszenty parlait de « balayer le régime imposé en 1945 ». Or, ce régime-là n'était pas communiste : c'était le premier régime républicain depuis plus de vingt ans.

L'image de Kroutchev

De 1945 à 1948, Rakosi, appuyé par l'armée soviétique, avait réduit tranche après tranche le pouvoir des partis non communistes, jusqu'à leur élimination complète. N'allait-on pas assister au processus inverse ? Il y avait peu de chances que les élections libres, promises pour janvier prochain, confirment M. Imre Nagy au pouvoir; une coalition socialiste-agrarienne était bien plus probable. Elle dénoncerait le pacte de Varsovie (pendant oriental du Pacte Atlantique). L'exemple de la Hongrie deviendrait contagieux.

Ces prévisions, faites par l'ensemble des observateurs occidentaux, les dirigeants du Kremlin ne pouvaient manquer de les faire, eux aussi. Ils avaient déjà arrêté leur ligne de conduite pour

→

Champagne
GOSSET
LE PLUS CHER...
..LE MEILLEUR
AGENTS DEMANDÉS DIVERSES RÉGIONS DE FRANCE
ÉCRIRE CHAMPAGNE GOSSET - AY (MARNE)
CONTACT

GROUPEMENT DE L'INDUSTRIE SIDÉRURGIQUE
S.A. au capital de 5.500.000.000 F - 5 bis rue de Madrid, PARIS-8e. R.C. 55 B 7508
EMPRUNT
ACIER

PRIX D'ÉMISSION
9.900 F
REMBOURSEMENT
10.500 F
INTÉRÊT MINIMUM
5,75 %
Intérêt et capital indexés en fonction de l'augmentation du chiffre d'affaires de la sidérurgie.
GARANTI PAR LES PRINCIPALES FORGES ET ACIÉRIES FRANÇAISES PARTICIPANT A L'EMPRUNT
On souscrit aux guichets des banques

le cas où la chaîne des pays satellites viendrait à se rompre. En septembre dernier, lors de sa visite à Belgrade, M. Kroutchev avait textuellement déclaré au maréchal Tito :

> *« Le communisme international est comme une compagnie de soldats : si, dans la colonne en marche, un seul homme trébuche, les autres tombent pardessus lui et c'est la gabegie qui commence. Nous sommes résolus à éviter cela. Nous y sommes obligés. En Pologne et en Hongrie il y a des communistes dégénérés qui tiennent le communisme pour un étalage où chacun prend ce qui lui plaît. Ils se trompent lourdement. »*

Les Russes ont peur

La tournure prise par l'insurrection hongroise a visiblement pris de court les dirigeants soviétiques. Il est vraisemblable que Rakosi, puis Gerö leur avaient brossé un tableau fallacieusement optimiste de la situation hongroise. La capitulation complète de M. Nagy devant toutes les revendications des insurgés leur a soudain ouvert les yeux. M. Nagy parlait *« d'effacer le traité de Varsovie »*. C'était le 1er novembre. Huit divisions soviétiques se mirent en marche. Si elles ne sont pas intervenues plus tôt, sans doute est-ce parce que le Kremlin, mal informé par les « staliniens » hongrois, ignorait l'état réel de l'opinion populaire.

Quand les dirigeants russes virent enfin sous son vrai jour la situation en Hongrie, leur méfiance maladive des desseins de l'Occident leur présenta un tableau angoissant de l'avenir : s'ils n'intervenaient pas, le pacte de Varsovie s'effondrait face au bloc atlantique intact; des régimes neutres, voire pro-occidentaux, s'installeraient à l'Est, sans que l'U.R.S.S. obtienne rien en échange. Peut-être consentirat-elle un jour à la neutralisation de ses satellites; mais ce sera à une table de conférence où elle demandera pour prix de cette concession une ceinture neutre englobant l'Allemagne, et un système de sécurité européen. En attendant ce jour, elle veut conserver le pacte de Varsovie comme une monnaie d'échange. La guerre froide a ses lois, qui ne sont pas les lois du cœur.

Tout, mais trop tard

Les chars russes se mirent donc en branle, investissant la Hongrie. M. Nagy proclama la neutralité de son pays, dénonça le pacte de Varsovie, lança un appel à l'O.N.U. Le commandement soviétique lui adressa un ultimatum, le sommant de démissionner dans les douze heures. Avant l'expiration de ce délai, les chars russes ouvraient le feu à Budapest. M. Nagy et la plupart de ses ministres étaient arrêtés. Deux d'entre eux se retrouvaient toutefois dans le « gouvernement » formé par M. Janos Kadar.

Le programme de M. Kadar comprend toutes les concessions accordées par M. Nagy les premiers jours de l'insurrection. Calqué sur le programme de M. Gomulka, et même plus libéral encore sur certains points, il promet notamment : la gestion ouvrière dans les usines; l'abrogation des normes de production soviétiques; la fin des collectivisations forcées et le droit pour les paysans de se retirer des coopératives; le développement de l'industrie de consommation et de la construction de logements; la démocratisation du parti et des syndicats ; amnistie générale pour les « lampistes » de l'insurrection.

Accordées il y a trois semaines, ces mesures auraient été acclamées comme une victoire; l'insurrection n'aurait pas eu lieu. Faites après tant de sang versé, par un gouvernement imposé par les baïonnettes soviétiques, les promesses de M. Kadar ne peuvent rallier personne, et il est impossible de libéraliser un régime qui ne jouit pas du soutien populaire; impossible aussi de gagner l'appui populaire quand on vient d'appeler 850 chars russes pour tirer sur son propre peuple.

COMMUNISTES

Les tanks et la justice

(De notre envoyé spécial à Varsovie K.S. Karol.)

LES affiches appelant la population polonaise à venir en aide à la Hongrie couvrent encore les murs de Varsovie. Elles restent comme le symbole d'une grande semaine dans l'élan de solidarité et d'espoir qui a existé en Pologne et dans toute l'Europe de l'Est. Car quelle que soit la nature inquiétante des nouvelles venant de Budapest, pendant toute la semaine dernière, les Polonais croyaient que la révolution hongroise se terminerait par une victoire sur le stalinisme.

L'espoir des Polonais, c'était de voir se créer, depuis la Yougoslavie jusqu'à la Pologne, en passant par la Hongrie, un groupe de pays soutenu de loin par la Chine. Alors les éléments staliniens dans les autres démocraties populaires et en U.R.S.S. même n'auraient plus eu une longue vie devant eux. On ne croyait pas ici à la victoire d'une contre-révolution quelconque en Hongrie. On croyait uniquement que les vestiges du stalinisme y seraient balayés et qu'un régime nouveau, toujours fondé sur la propriété collective des moyens de production, serait instauré.

Sombre week-end

Samedi matin, *Trybuna Ludu*, l'organe du P.C. soviétique, titrait ainsi sa première page : « Revirement en Hongrie ». On comprit vite que dans la bataille entre les forces nouvelles et les vestiges du stalinisme ces derniers venaient de recevoir l'appui des canons et des tanks russes.

UN MEMBRE DE LA POLICE SECRÈTE PENDU A BUDAPEST.
La foule, dans sa colère...

C'était le début d'un sombre weekend à Varsovie. Les gens ne se parlaient presque plus, les rues avaient l'aspect d'une ville en deuil.

Personne, à Varsovie, ne sait exactement ce qui se passe à Moscou, pas même les membres du bureau politique et les dirigeants du pays. Mais depuis un certain temps déjà les dirigeants polonais ont l'impression qu'il existe au Kremlin une direction bicéphale. D'une part le corps politique, d'autre part l'armée. Grâce à son unité ce dernier groupe a pris un poids énorme dans la politique soviétique. Car l'armée est l'arbitre des désaccords entre les différents dirigeants et elle a la possibilité de faire pencher le plateau de la balance en faveur de telle ou telle fraction.

Elle a même peut-être la possibilité d'assurer la victoire personnelle de tel ou tel dirigeant. Or tout semble indiquer que l'armée soviétique était contre l'intervention en Pologne et en Hongrie, aussi longtemps que ces pays restaient fidèles au pacte de Varsovie. Elle se rangeait donc à l'avis du groupe plutôt modéré dont MM. Kroutchev et Mikoyan semblent être les porte-parole.

Molotov et Kaganovitch

La décision du gouvernement hongrois de dénoncer le pacte de Varsovie amena, en revanche, l'armée à se ranger derrière MM. Molotov et Kaganovitch. Les troupes soviétiques reçurent l'ordre de passer à l'action.

Mais s'agissait-il d'une reconquête limitée à la Hongrie ou d'un rétablissement total des positions impériales ? La concentration des troupes soviétiques à la frontière polonaise, aussi bien à l'Est qu'en Allemagne, fit penser au pire.

Samedi une véritable ruée s'est abattue sur les magasins de Varsovie. Dimanche les gens buvaient beaucoup plus qu'à l'habitude; les vieillards disent: « Quand Varsovie boit c'est qu'il y aura la guerre. »

Pour les dirigeants polonais, le problème se posait un peu différemment qu'aux hommes de la rue. Ils ne croyaient pas au danger d'une occupation immédiate par la Russie. Mais ils étaient conscients que, dorénavant, la Pologne devrait réduire ses ambitions et consolider d'abord les conquêtes déjà obtenues au cours de l'épreuve de force avec les dirigeants soviétiques des 19 et 20 octobre.

Les dirigeants polonais étaient également conscients que les éléments staliniens du parti, condamnés il y a quelques jours encore à disparaître ou à accepter la nouvelle ligne, pourraient dorénavant compter sur un appui accru. Une guerre des nerfs s'installait en permanence entre Varsovie et Moscou. Dans cette épreuve, les Polonais n'ont qu'un atout : les nerfs solides de M. Gomulka et l'appui unanime qu'il a dans le pays.

Gomulka résiste

M. Gomulka a décidé qu'il ne pouvait affronter de face la nouvelle direction soviétique et qu'il devait pour le moment se résigner à la résistance passive. C'est pourquoi, quand on lui demanda quelle était son attitude à l'égard de la Hongrie, il répondit :

« Nous sommes un petit pays et nous devons agir en fonction de nos forces en restant des réalistes politiques. »

Mais, dès lundi, les dirigeants polonais, bien qu'en s'abstenant de prendre parti contre l'intervention soviétique en Hongrie, ont nettement signifié qu'ils ne renoncent pas pour autant à poursuivre leur œuvre de déstalinisation à l'intérieur du pays. Le jour même le gouvernement décidait la « polonisation » complète des cadres militaires de l'armée polonaise, la promulgation de la nouvelle législation concernant la gestion ouvrière des entreprises. Enfin de nouvelles dispositions étaient prises pour le renforcement des milices ouvrières.

Toutes ces décisions étaient destinées à la fois à se protéger contre un putsch intérieur des staliniens, et à poursuivre une expérience sociale originale dans le cadre polonais.

J'ai pu demander à une des personnalités de l'entourage de M. Gomulka ce qu'elle pensait de l'inquiétude qui règne dans la population. Elle me répondit que les Polonais sont profondément bouleversés par les événements de Hongrie. Ils sont conscients de l'injustice qui frappe le peuple frère de Budapest et à laquelle ils n'ont échappé que de justesse. Ils exagèrent un peu les dangers dans lesquels ils se trouvent eux-mêmes, car c'est la seule forme de solidarité qui leur reste encore possible à l'égard de la Hongrie. En réalité les éléments staliniens sont en Pologne trop faibles pour pouvoir susciter et justifier une intervention soviétique et l'invasion pure et simple de la Pologne — sans aucun prétexte intérieur — qui provoquerait la troisième guerre mondiale. Personne ne croit que la Russie désire s'engager sur une telle voie. Le vrai danger, en revanche, c'est que l'intervention soviétique en Hongrie et l'opération anglo-française en Egypte vont restaurer la guerre froide, vont accentuer une fois de plus le partage du monde et condamner l'Est européen, à cause de sa situation géographique, à se soumettre une fois de plus aux tristes exigences politiques d'une époque qu'on espérait ici révolue.

Le dernier espoir de Staline

Seule la guerre froide, en effet, peut permettre aux éléments staliniens de renforcer leurs positions en U.R.S.S. et dans les autres partis communistes du monde. Sans elle les jeux sont faits et, quelles que soient les difficultés du combat, quelle que soit la durée du processus, les vestiges du stalinisme seront tôt ou tard extirpés partout.

La patience, le calme sont les deux mots d'ordre des dirigeants polonais à leur peuple et ils sont admirable-

ment obéis par la population. Mais le silence de Varsovie n'est qu'une façade derrière laquelle se cache une profonde amertume. Tout le monde sait aujourd'hui que l'alliance avec la Russie n'est plus basée sur aucun lien idéologique. Le parti communiste polonais croit qu'il vaut mieux accepter le risque d'être évincé du pouvoir plutôt que d'être maintenu à la tête du pays par les baïonnettes étrangères. Il croit que par leur intervention les Russes ont détruit une fois pour toutes — ou en tout cas pour très longtemps — les chances du socialisme en Hongrie. Les Polonais sont formels : même une victoire temporaire de la contre-révolution eût été préférable à la marche des tanks soviétiques contre la masse des travailleurs.

Pour que les Russes ne se rendent pas compte de cela, il faut donc qu'ils se soucient uniquement des intérêts impériaux de leur pays et nullement du succès futur de la révolution prolétarienne.

Curieux anniversaire

Or le sort joue parfois de ces tours ! C'est précisément le jour de l'anniversaire de la Révolution d'Octobre, au moment où les communistes du monde entier — y compris ceux de Pologne — étaient appelés à se réunir et à féliciter leurs camarades russes que les combats les plus sanglants devaient se dérouler sur les bords du Danube.

J'étais le seul journaliste étranger à être invité à la réunion solennelle qui avait lieu à Varsovie mardi après-midi pour célébrer le 39e anniversaire de la Révolution d'Octobre. C'était une réunion très particulière. Les trois mille cinq cents personnes se trouvant dans la salle ont écouté avec enthousiasme le président de la République, M. Zawadzki, parler de la nécessité de construire la Pologne populaire selon le modèle original, de tenir compte du patriotisme, de la fierté nationale et de l'amour de la patrie, qui sont inséparables de l'internationalisme prolétarien.

Puis M. Zawadski a enchaîné : « Les événements sanglants dans notre République sœur de Hongrie ont été pour nous un coup douloureux. Ces événements témoignent qu'on ne peut pas impunément, après douze ans de pouvoir populaire, gouverner selon les anciennes méthodes et ne pas compter avec l'attitude des masses populaires, ne pas réparer les erreurs du passé et rester insensible aux problèmes qui intéressent les ouvriers et les travailleurs, qu'on ne peut pas enfin ignorer les sentiments patriotiques. La tragédie hongroise, c'est une expérience douloureuse qui a touché tout notre camp socialiste et nous en avons tiré tous les enseignements. »

Au même moment et à la même heure à Moscou, M. Souslov, au nom du Comité central du Parti communiste de l'U.R.S.S., donnait une interprétation fort différente des événements en Hongrie. Et le Parti communiste français et la plupart des partis staliniens dans le monde vont reprendre à leur compte l'interprétation de M. Souslov.

Un avant-poste

Les Polonais sont pratiquement les seuls communistes à réprouver l'action de l'armée rouge en Hongrie.

Mais ils ont le sentiment, comme l'avaient les Yougoslaves en 1948, qu'ils sont dans le vrai et que tôt ou tard justice leur sera rendue.

La Pologne reste un avant-poste dans la lutte contre le stalinisme en Europe de l'Est; elle est résolue à ne pas céder car elle sait que l'intervention de l'armée rouge en Hongrie est la preuve de la faiblesse du stalinisme et non pas de sa force. On peut à la rigueur défendre un empire à la force des canons, mais on ne peut pas imposer une idée ni résoudre les problèmes que la vie pose. Le ferment antistalinien est beaucoup plus fort dans les démocraties populaires et en U.R.S.S. même qu'on ne le croit. En

DES INSURGÉS GARDENT LEURS MORTS.
Pas besoin d'un espoir pour se battre.

Bulgarie, les diplomates de l'ambassade de Pologne qui donnaient des extraits de la presse polonaise soulevaient l'enthousiasme de toute la jeunesse. En Tchécoslovaquie, et en Roumanie, les passants dans les rues félicitent les rares Polonais qui s'y trouvent de passage et l'écrivain polonais Putrament, qui a été violemment attaqué par la *Pravda*, a reçu un déluge de télégrammes de félicitations, certains venant de Russie même. Tous ces gens qui ont vécu des années de terreur et d'injustice, les travestissements les plus affreux de l'idée socialiste, attendent seulement le jour où ils pourront dire avec les Polonais : « Jamais plus cela ! » Les divisions blindées de l'armée rouge peuvent les intimider pour un moment. Mais elles leur démontrent en même temps qu'ils ont raison de réclamer que le fer cède la place à la justice.

K.S. K.

ITALIE

Sursis pour Togliatti

(*De notre correspondant à Rome.*)

LES jeeps rouges de la « Celere », la police motorisée, sillonnent les ruelles de Rome. D'importantes forces d'ordre protègent depuis lundi dernier le siège du P.C. italien, via delle Botteghe Oscure. Des groupes menaçants s'amassent sur la Piazza Venezia et le Q.G. communiste serait déjà pris d'assaut si les « pompiers de la démocratie » (comme la gauche appelle la police motorisée) ne le protégeaient contre la colère populaire.

Sans la « guerre d'Eden », comme on dit ici avec un mépris rageur, la sanglante répression de Hongrie aurait déjà provoqué la chute de M. Togliatti et de tout le bureau politique du P.C. Bien qu'ils soient moins ignobles, dans leur hypocrisie, que ceux de l'*Humanité*, les efforts de l'*Unità*, l'organe du parti, pour minimiser l'affaire hongroise, ont provoqué la révolte des syndicalistes, intellectuels, voire des députés du P.C. Une vingtaine de ceux-ci cherchent à ouvrir le procès de la direction du parti. Les cellules inondent les fédérations d'ordres du jour de protestation. *Il Paese*, l'équivalent italien de *Libération* (à cette différence près qu'il tire à un million d'exemplaires), a rompu, dans un éditorial indigné, avec son confrère communiste.

Rupture

Le secrétaire général de la C.G.T. italienne, M. Di Vittorio, député communiste, s'est désolidarisé de l'attitude de son parti pour se faire l'avocat des revendications populaires hongroises et s'insurger contre la répression militaire.

La rupture entre socialistes nenniens et communistes est devenue définitive : M. Pietro Nenni crie son dégoût devant « *la politique de force qui s'est substituée à l'internationalisme prolétarien* ».

Si l'U.R.S.S. a gagné une manche en Hongrie, les raisons de haute politique qui ont motivé son intervention, et que l'*Unità* explique inlassablement, dépassent nettement la compréhension de la masse italienne ; communiste ou non, celle-ci prend instinctivement la défense des victimes, des opprimés, des hommes qui montent aux barricades. « L'opération Hongrie » porte au P.C. italien, déjà affaibli par les luttes intestines, un coup de boutoir tel qu'il ne s'en remettra pas avant des années ; aux élections de l'année prochaine, un déplacement massif des voix communistes vers les socialistes est pratiquement certain.

UN OUVRIER DE BUDAPEST.
« Prenez soin de nos enfants. »

Les avertissements n'avaient pourtant pas manqué à M. Togliatti. Dès la semaine dernière, une centaine d'intellectuels du parti avaient envoyé une lettre-circulaire aux membres du comité central, pour affirmer notamment :

« *Les événements de Hongrie démontrent que la résistance du parti au processus de démocratisation provoque inévitablement la profonde division de la classe ouvrière. La seule manière efficace de résister aux provocations antisocialistes consiste, pour le parti, à prendre lui-même la tête d'un processus de rénovation qui, autrement, se produira à son détriment.*

« *La contrainte, l'étouffement de la liberté, la sujétion à l'étranger et la conception fétichiste du parti et du pouvoir socialistes — toutes choses mises en évidence par les événements de Pologne et de Hongrie — interdisent que l'on parle encore de* « pouvoir socialiste » *et de* « parti communiste » ; *on ne peut en effet appeler socialiste un pouvoir et communiste un parti qui manquent de l'adhésion active de la classe ouvrière et de ses alliés naturels.*

« *L'économie, les rapports sociaux et internationaux qui s'édifient sur des bases aussi fausses s'écartent fatalement des objectifs fondamentaux que l'on se donnait pour tâche de poursuivre.*

« *Notre parti n'a toujours pas formulé une condamnation ouverte et conséquente du stalinisme. De mois en mois, il cherche à minimiser la signification de l'effondrement du mythe de Staline. Rien n'a été fait chez nous qui ressemble à la critique systématique présentée par le camarade Gomulka, dans son rapport au comité central du parti polonais.*

« *Pour ne pas déformer les faits,* pour ne pas jeter le parti communiste italien dans l'isolement, *il faut reconnaître avec courage qu'en Hongrie il ne s'agissait pas d'un putsch réactionnaire, mais d'une vague de colère due aux échecs économiques, à l'amour de la liberté, au désir de construire le socialisme en suivant une voie nationale.* »

En conclusion, les intellectuels du parti demandent que leur circulaire soit distribuée dans les cellules et fasse l'objet d'une discussion approfondie au comité central.

Des cadres haut placés du parti s'étaient associés à cette revendication ; M. Togliatti risquait fort d'être mis en minorité, à la réunion du comité central, mercredi dernier. Il a été sauvé *in extremis* : à l'assemblée hostile qui s'apprêtait à le malmener, M. Togliatti est en effet apparu armé d'une édition spéciale à l'encre encore humide : la « guerre d'Eden » chassait la Hongrie des manchettes. Un mot acerbe de M. Fanfani, le secrétaire du parti démo-chrétien, courait bientôt sur toutes les lèvres :

— A Suez, les Anglais sauvent le cadavre de Staline de la putréfaction.

Pour ce qui est de l'Italie, au moins, la suite des événements a démenti la boutade de M. Fanfani. L'affaire hongroise a fait mourir Staline une seconde fois dans le cœur des militants italiens. Le ressentiment contre les Franco-Britanniques n'en est que plus vif : il n'est personne, dans les milieux politiques romains, qui ne dénonce l'invasion de l'Egypte comme un coup impardonnable porté au crédit de toute l'Europe auprès des peuples d'Asie et d'Afrique.

Ceci intéresse les utilisateurs de mazout

Les Ets ROLLET, fabricants du fameux « Diablotin », le ramoneur chimique des cheminées, viennent de mettre au point un produit destiné aux usagers des appareils au Mazout. C'est le « Diablotin-Mazout », produit liquide à mélanger au mazout. Le produit agissant par catalyse, ramone progressivement, sans aucun dérangement, sans danger et économise 10 à 12 % du combustible. En vente chez les droguistes.

PRESSE

La mort de « Pedra »

DANS une clinique de Neuilly, un garçon de 29 ans est mort, mercredi matin, pour avoir fait jusqu'au bout son travail de journaliste. Il s'appelait Jean-Pierre Pedrazzini. Cinq jours plus tôt, un avion sanitaire l'avait ramené de Budapest, le ventre et le dos déchirés par un éclat d'obus.

Jean-Pierre Pedrazzini appartenait à cette équipe de reporters photographes de « Paris-Match » pour qui la témérité est la première qualité professionnelle. Depuis huit ans, il parcourait le monde partout où « ça bardait ».

Grand garçon aux yeux clairs, toujours souriant, marié l'année dernière à une ravissante jeune fille, Annie Falk, il aimait trop la vie pour ne pas chercher toutes les occasions de la risquer. Quand, au premier jour de l'insurrection hongroise, les photographes de « Paris-Match », réunis autour d'André Lacaze, discutèrent des reportages à faire, « Pedra » dit :

— *Si vous le voulez, je pars pour Vienne.*

— *Très bien, tu t'en vas.*

Des tanks surgissent

Le lendemain, « Pedra » était à Vienne. Dès son arrivée, il n'eut qu'une idée : pénétrer en Hongrie. Il se fit prêter une voiture de sport et, quarante-huit heures après son départ de Paris, il se trouvait à Budapest, en compagnie d'un rédacteur du journal, Paul Mathias.

Et ce fut le tragique soir du 31 octobre. Pedrazzini était en train de photographier, en pleine bagarre, les insurgés qui attaquaient le siège du P.C., place de la République, quand des tanks débouchèrent qui portaient les couleurs hongroises. Pedrazzini, comme chacun, crut que les engins étaient conduits par les insurgés. Ils l'étaient par des Russes qui ouvrirent le feu sur la foule.

« Pedra » fut atteint. Eclats d'obus dans le ventre et le dos, jambe brisée, il s'écroula. Paul Mathias le releva aussitôt, et avec l'aide de deux ouvriers qui avaient lâché leurs fusils pour le prendre dans leurs bras, le transporta jusqu'à l'intérieur de l'Opéra désert. Revenu à lui, ses premiers mots furent pour demander ce qu'il était advenu de son appareil et de ses films.

Les Russes acceptent

Amené dans un hôpital de la ville, il fut opéré d'urgence. Son état était extrêmement grave. Le lendemain, son beau-frère, le Dr Dieckmann, qui avait obtenu de la Présidence du Conseil un avion spécial le rejoignait.

— *Il faut absolument le ramener à Paris*, déclara le Dr Dieckmann.

Mais comment ? Impossible de faire venir un avion de Vienne. Et à l'aérodrome de Budapest, il ne restait plus qu'un avion sanitaire en partance. Dieckmann obtient, après de pressantes démarches, que Pedrazzini soit pris à son bord.

On transporte Pedrazzini à l'aérodrome. Nouvel et dramatique contretemps : les Russes viennent d'interdire à tout appareil de décoller. Dieckmann, et Michel Gordey, envoyé spécial de « France-Soir », courent à l'ambassade. On discute. On implore. Enfin, les autorités soviétiques acceptent qu'exceptionnellement l'avion parte.

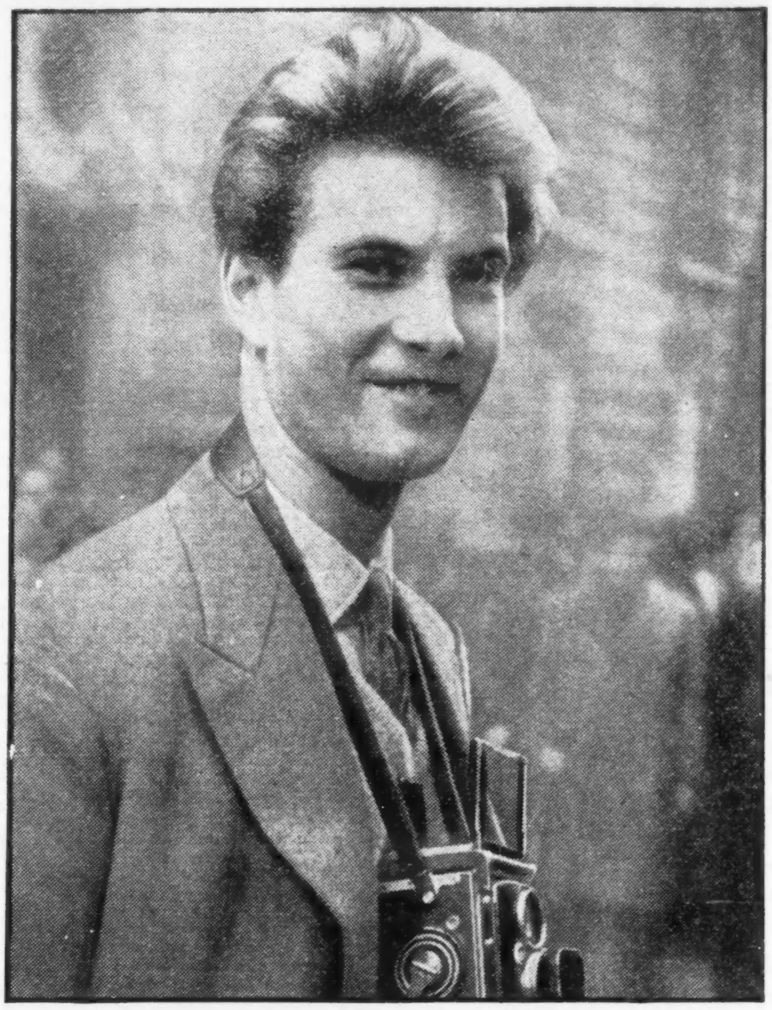
Deux heures plus tard l'avion est à Vienne d'où un nouvel appareil amène Pedrazzini à Paris.

Après ce sauvetage qui tient du miracle, les amis de Pedrazzini se refusent à désespérer. Il est impossible que tant d'efforts n'aient servi à rien. Cependant l'état du malheureux garçon ne cesse de s'aggraver. Lui-même ignore la vérité. Il croit seulement qu'on l'a amputé d'une jambe, et il s'inquiète de savoir s'il pourra continuer son métier. Il ne pense qu'à cela. Il veut voir les photos que « Paris-Match » a reproduites.

On refuse de lui apporter le journal. Car le numéro contient aussi une photo qui le représente, lui, le visage exsangue sur son lit de mourant.

Mercredi, il avait cessé de vivre.

★



JEAN-PIERRE PEDRAZZINI.
En faisant son métier...

En hausse

EN faisant entendre à leurs auditeurs les voix de treize correspondants spéciaux installés dans le monde à la pointe de l'actualité, Pierre Desgraupes et Roland Dhordain ont réalisé lundi dernier un tour de force exceptionnel. Au cours des quarante minutes de l'émission d'information de la R.T.F., « Paris vous parle », sur Paris-Inter, ils ont reçu des « modulations » venant de Nicosie, New-York, Londres, Jérusalem, Beyrouth, Alger, Tunis, Vienne, Belgrade, Bruxelles, Moscou, Berlin et Rome.

Une modulation est une ligne de liaison radio bien meilleure comme écoute qu'une ligne téléphonique ordinaire. Le correspondant loue un studio à la radio de l'endroit où il se trouve, prévient Desgraupes par téléphone et communique ses informations qui sont soit passées en direct (si les délais d'attente sont courts ou si la priorité peut être obtenue), soit enregistrées.

Lorsqu'il est impossible aux correspondants de louer un studio, ils se font appeler de Paris à leur hôtel. Le studio des Champs-Elysées où opèrent Desgraupes et Dhordain ressemble une demi-heure avant l'émission au poste de pilotage d'un navire de guerre. Douze téléphones n'arrêtent pas de sonner. Les communications sont améliorées par le magnétophone spécial qui les enregistre.

— *Mais le téléphone*, précise Desgraupes, *n'est utilisé que dans les cas d'urgence, quant au duplex c'est un système de période calme. Pour l'utiliser, il faut trois lignes de modulation et beaucoup de sang-froid technique.*

Si l'émission « Paris vous parle » bat le record de l'intérêt, « Vous êtes formidable », émission vedette d'Europe n° 1, bat celui de la passion et de la solidarité. En vingt-quatre heures, Europe n° 1 a reçu, à la suite de l'émission sur la Hongrie, 160 tonnes de matériel, un milliard en argent, des médicaments, de l'alimentation, des vêtements... Quatre avions et deux trains spéciaux furent frétés. Et ce n'est pas fini. Gare d'Orsay, où ils sont centralisés, les secours aux Hongrois ne cessent d'affluer. Il est actuellement impossible de savoir à quel appel les donateurs ont répondu : Europe n° 1, Radio-Luxembourg, Radio française, journaux. Mais l'élan de solidarité, estiment les spécialistes, est sans précédent.

Si le volume d'écoute des postes de radio a augmenté dans des proportions qui ne sont pas encore chiffrables mais qui doivent atteindre le double du chiffre habituel aux heures des bulletins d'information, le tirage de la presse a atteint, lui aussi, des chiffres record.

Le *Monde* a atteint 250.000 exemplaires, sa moyenne de février dernier était de 170.000 ; *France-Soir*, qui plafonnait à 1.200.000, a atteint certains jours de la semaine dernière 1.600.000. *Le Parisien libéré :* 830.000 en février, 1.120.000 la semaine dernière. La moyenne hebdomadaire des coups de téléphone à *Inf. I*, le service d'informations téléphonées de la Radio française, est en hausse constante. Moyenne normale, 85.000 coups de téléphone par service. Au cours de la dernière semaine d'octobre, 115.000 et le chiffre a été largement dépassé la semaine dernière.

JEUNESSE

Remous chez les étudiants

LA rentrée universitaire a eu lieu cette semaine : 165.000 étudiants, soit une augmentation de 4 %, se sont inscrits dans les dix-sept villes de facultés et d'écoles supérieures. Les sciences et les lettres gagnent ce que perd le droit.

Dès le début de la semaine les événements de Hongrie avaient soulevé une intense émotion dans les milieux estudiantins. Pour la première fois depuis 1953 on a pu voir à Paris étudiants de droite et progressistes manifester de concert au quartier Latin et se porter dans un mouvement spontané vers l'ambassade soviétique de la rue de Grenelle aux cris de « Budapest, libérez la Hongrie ».

L'écrasement de la révolte hongroise par l'armée soviétique semble devoir porter un coup fatal à la politique de coopération internationale que tentait de développer l'U.N.E.F. Un télégramme a été envoyé par son bureau à l'Union nationale des Etudiants de Prague dans lequel les étudiants français s'étonnaient du silence de celle-ci sur les événements de Hongrie auxquels les étudiants ont été si étroitement mêlés.

Ce télégramme relevait les contradictions entre ce silence et la position de l'U.T.E. sur l'indépendance nationale.

Il est demeuré sans réponse.

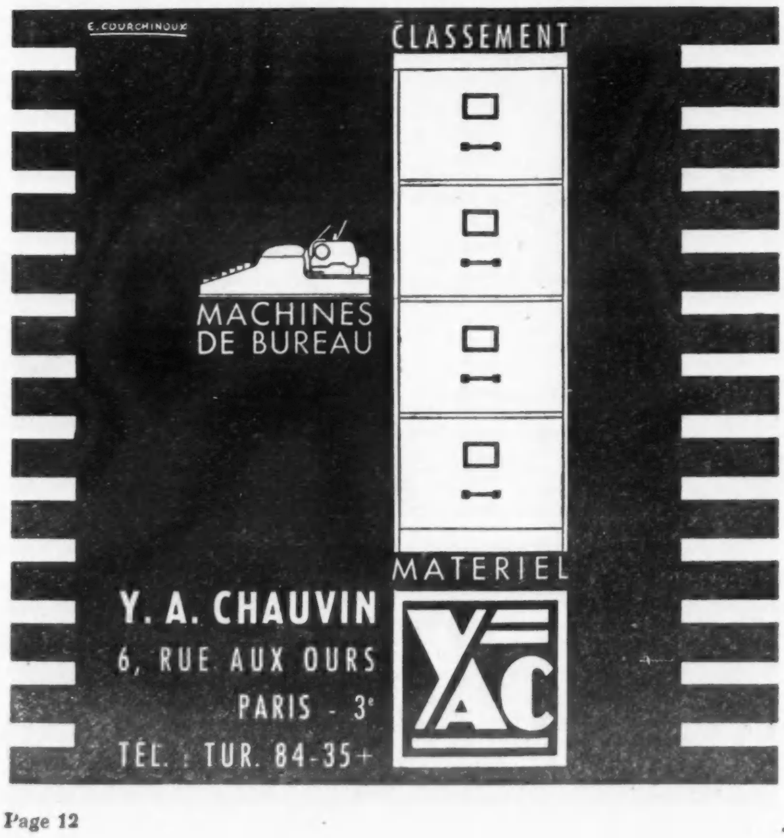
Une semaine franco-soviétique devait avoir lieu du 21 au 29 novembre : des délégations d'étudiants et de professeurs devaient être échangées.

Cette manifestation a été annulée par un télégramme de l'U.N.E.F. au comité antifasciste de la jeunesse soviétique.

La deuxième conséquence de la tragédie hongroise est l'isolement progressif des communistes dans le monde universitaire. Depuis le mois de juin une crise sérieuse couvait chez les étudiants communistes, plus sensibles que les éléments ouvriers aux campagnes oppositionnelles de certains intellectuels du parti.

Après le congrès du Havre, des éléments venus du progressisme chrétien avaient déjà déchiré leurs cartes. Ce mouvement s'est accentué depuis le début de la semaine : à la Faculté de Médecine de Paris, plusieurs étudiants ont quitté la cellule.

Faits significatifs : l'*Humanité* n'a pas été vendue lundi devant la Faculté de Droit et aux Sciences Politiques aucun tract communiste n'a été distribué depuis la rentrée.



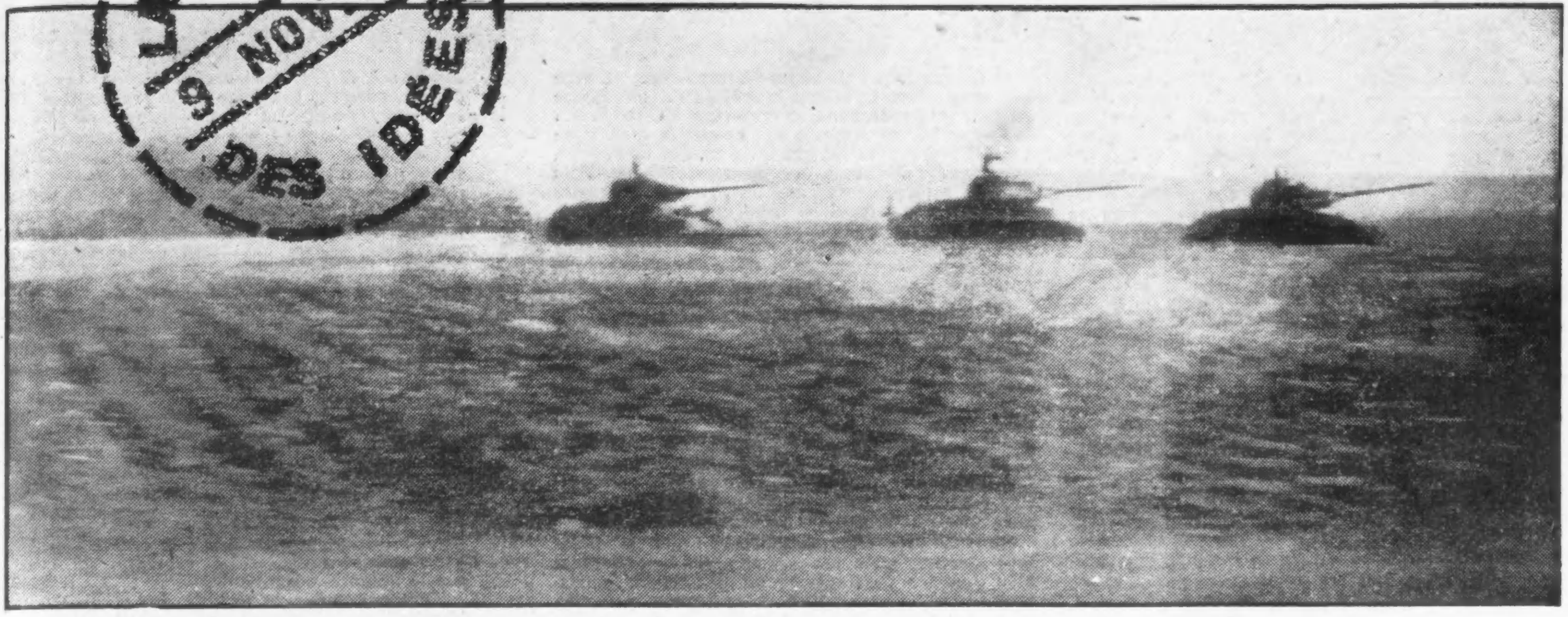
FRAYEURS NOCTURNES

La clientèle d'un hôtel de la Riviera a été réveillée en pleine nuit par un violent fracas provenant de la chambre occupée par un diplomate, M. Carlos Hamoil. Renseignements pris, celui-ci était sujet aux cauchemars ; en se réveillant dans l'obscurité il avait renversé sa table de chevet faute d'avoir à portée de la main un boîtier Wonder. La pile Wonder ne s'use que si l'on s'en sert.

Dictone
MACHINES A DICTER
COURRIER-MUSIQUE
5000F PAR MOIS OU EN LOCATION REMBOURSABLE
18-20, Faub. du Temple - Paris
OBE. 27-64

L'EXPRESS SUPPLEMENT AU N° 281

LA MARCHE DES IDÉES 9 NOV. 56



APRÈS BUDAPEST
SARTRE PARLE

EXCLUSIF

Aujourd'hui, Jean-Paul Sartre reprend la parole. Pour cette impressionnante rentrée en scène, qui exercera à coup sûr une influence considérable sur l'attitude de très nombreux intellectuels et militants d'extrême-gauche, actuellement désorientés, angoissés, incertains, Jean-Paul Sartre a choisi « L'Express ».

Il a tenu à marquer nettement que ce choix n'avait aucune signification politique : il s'affirme en effet en désaccord avec la position du journal sur de nombreux points. Mais c'est parce que « L'Express », constitue une libre tribune, ouverte à toute la gauche française, et qu'il a estimé indispensable d'exprimer le plus vite et le plus complètement possible sa position, qu'il a bien voulu accepter de répondre à nos questions dans l'interview exclusive, qu'on lira ici.

• Comment avez-vous appris les événements de Hongrie et quelles ont été vos premières réactions ?

MA première réaction, l'angoisse, il y avait eu cette faute incroyable : demander l'intervention des troupes russes et l'on ne savait pas encore si c'était le dernier rakosiste ou le nouveau gouvernement hongrois qui s'en était rendu coupable. Au bout de quelques jours, l'angoisse a cédé la place à l'espoir et même à la joie : si le commandement russe — dont on venait d'apprendre qu'il avait été appelé par Geroë — avait commis la criminelle maladresse d'accéder à cette demande, il avait ensuite retiré ses troupes de Budapest.

On faisait état de régiments soviétiques qui avaient reculé devant les insurgés plutôt que de tirer sur eux, de soldats russes qui avaient déserté. Le Kremlin paraissait hésitant ; il semblait que les insurgés allaient vaincre. Peut-être, malgré cette première et terrible effusion de sang, l'Union Soviétique voudrait revenir à des solutions négociées comme celles qui ont prévalu en Pologne.

L'angoisse est revenue tout de suite après, plus intense chaque jour ; elle ne m'a pas quitté quand on a vu sortir de prison et soudain surgir au premier plan le cardinal Mindszenty, j'ai pensé : l'U.R.S.S. va être prise dans une tenaille : on leur a rendu leur cardinal ; à quand Horthy et l'intégration au bloc occidental ? Les Russes devront abandonner la Hongrie ou recommencer les massacres. La neutralité demandée par Nagy n'était évidemment qu'une exigence *minima* formulée sous la pression des insurgés et qui ne leur suffirait pas.

Le retour aux anciens partis, la chasse aux membres de la police secrète et, sans doute aussi, aux fonctionnaires communistes, la décision de changer le nom du parti communiste, le retour des émigrés, l'apparition des « émigrés de l'intérieur », l'existence possible d'une conspiration réactionnaire au sein de l'armée, tout montrait que l'insurrection hongroise s'orientait vers la liquidation entière de ce qu'on appelle les bases socialistes du régime.

C'est cette situation tragique que résumait alors, à Radio-Budapest, un des derniers membres communistes du gouvernement Nagy : « Nous sommes pris entre la menace d'un retour de la réaction et celle d'une occupation étrangère. C'est elle qui a donné lieu à l'intervention russe. C'est elle qui l'explique. » Mais expliquer n'est pas excuser : en tout état de cause, l'intervention était un crime. Et c'est un mensonge abject que de prétendre que les travailleurs luttent aux côtés des troupes soviétiques.

Ecoutez plutôt les appels de Kadar, la nuit dernière : « Ouvriers, aidez-nous !... Ouvriers et paysans, luttez avec nous ! Le parti communiste traverse la phase la plus tragique de son histoire. Nous rompons avec le passé ; d'ailleurs, nous avons changé le nom du parti. » Serait-il besoin de ces appels si le peuple entier ne soutenait pas les insurgés ? Si les travailleurs et les paysans, après avoir « manifesté leur légitime mécontentement », pour parler comme la *Pravda*, s'étaient unis au gouvernement Nagy pour repousser les émigrés, il y aurait peut-être eu guerre civile ; mais aucune dépêche, aucune radio, même dans les démocraties populaires, n'ont fait état d'une guerre civile. Tout est confusion, déséquilibre, dans les groupes d'insurgés qui apparaissent un peu partout.

Dans ces groupes, unis pour lutter contre les Soviétiques ou pour demander leur départ, on a vu surgir des éléments réactionnaires, d'autres inspirés par l'étranger. Mais le fait est là : des ouvriers, des paysans, le peuple entier a accepté de combattre aux côtés de ces gens. L'élément communiste avancé, animé par la volonté de démocratiser le régime, coexistait avec les réactionnaires dans les mêmes groupes qui comprenaient beaucoup d'autres tendances en même temps et qui basculaient d'un côté ou de l'autre en vertu des événements, des changements de composition des groupes et finalement surtout en fonction de l'intervention russe.

En un mot, c'est sur le peuple entier et non sur une poignée d'émigrés armés que l'Armée rouge allait tirer. C'est le peuple, ce sont les ouvriers et les paysans — les anciennes victimes de Horthy — que l'on massacre aujourd'hui encore.

Et le crime, pour moi, ce n'est pas *seulement* l'attaque de Budapest par les blindés, c'est qu'elle ait été rendue possible et peut-être nécessaire (du point de vue soviétique évidemment) par douze ans de terreur et d'imbécillité. Si la droite l'a emporté, chez les insurgés, c'est qu'il y avait une passion, commune à tous, et toute négative : la haine des Soviétiques et du rakosisme.

Ces chasses dans les égouts ont été atroces : mais comme il avait fallu que le régime se soit fait haïr ! A part une minorité consciente — les intellectuels, l'Union des écrivains — vite dépassée par la masse, les ouvriers et les paysans, après avoir répété les leçons apprises par cœur, se sont trouvés dans une complète confusion, sans aucune éducation politique et sociale.

En général, les révolutions populaires se font à gauche. Pour la première fois — mais tout est neuf dans ces tragiques événements — nous avons assisté à une révolution politique qui évo-

→

→

luait à droite. Pourquoi ? Parce qu'on n'avait rien donné au peuple, ni satisfactions matérielles, ni foi socialiste, pas même une vue claire de la situation. Ils se trompaient, c'est sûr : mais, d'abord, même dans ses erreurs, le peuple a le droit à la liberté et au respect : les travailleurs s'émancipent par eux-mêmes, à travers des fautes, des expériences ; on ne corrige pas les erreurs à coups de canon. Ensuite, de ces erreurs mêmes, le stalinisme est *entièrement* responsable.

On prétend à droite que le drâme hongrois consacre la déroute définitive du socialisme. Qu'en pensez-vous ?

— Ce que le peuple hongrois nous apprend avec son sang, c'est la faillite complète du socialisme en tant que marchandise importée d'U.R.S.S. En Union soviétique, on sait tout ce que le socialisme a coûté : que de sueur, que de sang, que de crimes, que de courage aussi, que de persévérance. Mais le pays a pu s'élever aussi au premier rang des puissances industrielles. C'est que les conditions historiques le permettaient : les communistes en 1917 prenaient la relève d'une bourgeoisie encore peu développée, mais qui avait jeté les bases d'une puissante concentration industrielle.

Il était parfaitement absurde d'imposer une imitation servile de la construction stalinienne à chaque pays « satellisé » pour en faire une U.R.S.S.-joujou, un modèle réduit, sans tenir compte de la différence des situations. La Hongrie, en particulier, étouffée par son surplus de population, faite en majorité de paysans, conduite avant la guerre par une classe de grands propriétaires féodaux et par une bourgeoisie lâche et démissionnaire, qui préférait une semi-colonisation à son propre développement, était aussi éloignée que possible d'une révolution socialiste.

En 1939, les villes supportaient mal la dictature Horthy, mais les paysans, quoique misérables s'en accommodaient ; un prolétariat inexistant ou presque, une classe paysanne accablée sous des préjugés séculaires : voilà ce que les Soviets trouvaient devant eux en 1945. Et les premières élections portèrent au pouvoir un Front démocratique où les communistes, tout puissants dans l'occulte, n'avaient officiellement qu'une place restreinte : 57 % des votes étaient allés au parti des petits propriétaires.

La tâche redoutable du nouveau gouvernement, c'était de brûler les étapes, de morceler les grands domaines, de distribuer les terres aux paysans, mais ensuite d'opérer une nouvelle concentration (des terres sous forme de coopératives, des usines, des populations, en attirant le surplus des paysans vers les villes), *à la fois bourgeoise et socialiste*. C'est-à-dire d'opérer ces énormes changements *à la place* d'une bourgeoisie qui n'avait jamais su prendre ses responsabilités et *au profit* du socialisme. Tout dans ce programme heurtait les habitudes séculaires des paysans ; quant aux ouvriers, ils arrivaient de la campagne et restaient plus solidaires du village que de l'usine.

Rien ne pouvait se faire sans accepter une impopularité certaine et sans exercer une certaine contrainte : il fallait ravitailler ces villes agrandies, cette population ouvrière qui enflait chaque jour, et les paysans, moins nombreux, encore mal outillés, ne pouvaient y suffire qu'en acceptant les taxes et un début de collectivisation.

Cette contrainte a toujours existé dans les pays capitalistes : simplement la concentration et les formes diverses d'expropriation qui en résultent paraissent à l'individu les conséquences d'un destin anonyme. En pays socialiste, ce destin risque fort de prendre le visage et le nom du chef du gouvernement.

Il convenait donc *d'abord* que cette contrainte fût la moins irritante, donc les plans devaient rester modestes, la progression vers le socialisme devait s'étager sur une longue période ; il fallait envisager tout de suite d'élever le niveau de vie pour que chacun, dans le régime, ait quelque chose à défendre. Rappelez-vous que c'est la vente des biens nationaux qui a fait la force de notre Révolution. Et puis, surtout, à cette étape de l'évolution, l'essentiel était de convaincre. Les Chinois disent : « *Il faut toujours expliquer.* » « Expliquer », ce n'est pas faire de la propagande. C'est informer, éduquer, et aussi — car on ne convainc pas seulement par les paroles — donner quelque chose. A des gens qui sont déjà persuadés que le socialisme est ce qu'il faut à leur pays, on peut demander des sacrifices. Mais à des gens qui, comme la plupart des paysans hongrois, sont à la fois contre l'occupant étranger et contre le socialisme, on ne peut rien demander : il faut d'abord les conquérir, les convaincre. Exiger d'eux la même chose que d'hommes qui croient déjà au socialisme, c'est créer une coupure sans cesse plus profonde dans les masses, faciliter la naissance d'une situation terroriste, fabriquer soi-même toutes les conditions d'une contre-révolution.

On n'expliqua rien : un faisceau d'événements était venu tout changer. D'abord, le plan Marshall; son but avoué était d'empêcher la construction du socialisme dans les « satellites » : la responsabilité de l'Amérique est incontestable dans les événements actuels. Il s'ensuivit, à l'époque, un resserrement brutal des liens entre pays socialistes ; du plan Marshall date le « rideau de fer ». Vint ensuite la première rébellion du communisme national : le titisme.

Tout poussait à la *stalinisation* : après le plan Marshall on vit disparaître le parti social-démocrate et le parti des petits propriétaires ; après le titisme, on assista à la bolchevisation du P.C., c'est-à-dire à l'élimination des éléments nationaux qui se trouvaient être, comme par hasard, les seuls populaires et à leur remplacement par les communistes formés à Moscou. Peut-on imaginer l'effet en Hongrie du procès Rajk (Rajk avait combattu aux côtés des paysans pendant la résistance) et des triomphes de Rakosi (qui avait passé de longues années en U.R.S.S.).

Naturellement, cette transformation avait deux conséquences économiques considérables : l'U.R.S.S. réalisait à son tour la semi-colonisation de la Hongrie, la sur-industrialisation conduisait à pousser à outrance la collectivisation. La Hongrie, plus que tous les autres pays d'Europe centrale, résistait à ce régime de force. Tous les observateurs — même les communistes français — sont d'accord sur ce point. Il fallut la terreur pour le maintenir. La terreur *blanche* qui, en certains lieux, apparut justifier ces jours-ci l'intervention de l'armée soviétique, n'est que la conséquence de la terreur *rouge*.

On voit l'erreur : l'U.R.S.S. avait réussi le « socialisme en un seul pays », chez elle ; il s'agissait de réussir le « socialisme en plusieurs pays ». Elle a préféré rééditer plusieurs « socialismes en un seul pays ». Cette façade lui permettait de rester le seul moyen de communication d'un satellite à l'autre, repoussant ainsi la solution qui s'imposait : un commonwealth socialiste avec des économies complémentaires, par méfiance, et parce qu'elle voulait des économies complémentaires de son seul pays. Le résultat : c'est que nous assistons à la liquidation totale d'un régime qui n'a jamais été accepté par personne en Hongrie.

Il y a des gens qui disent : il fallait sauver « les bases du socialisme » en Hongrie. Si les bases du socialisme existaient en Hongrie, le socialisme se serait sauvé tout seul. L'Armée rouge est intervenue pour sauver en Hongrie les bases du socialisme en U.R.S.S., c'est-à-dire des positions militaires (comme l'avoue Courtade) et des mines d'uranium.

Vous avez parlé de « démocratisation ». Pouvez-vous préciser le sens que vous donnez à ce mot dans un régime socialiste ?

— Pour moi, la démocratisation est une chose qui ne peut tenir que dans une révision complète des rapports de l'Union soviétique avec ses satellites.

Cette démocratisation ne peut être réalisée que dans une organisation des pays satellites conçue en fonction de leurs intérêts propres plus que de ceux de l'U.R.S.S. Elle exige par conséquent une véritable planification générale à l'échelon de tous ces pays, ensemble. On constaterait alors qu'il n'est pas nécessaire que la Pologne fabrique des autos qui ne peuvent pas marcher, que Budapest n'a pas besoin d'un métro inondé, que le charbon polonais peut se répartir plus utilement entre les différents pays d'Europe centrale. Cette union de tous les pays du mouvement socialiste s'effectuerait sous la direction de l'U.R.S.S.; mais cette direction ne s'exercerait vraiment que sur le plan de l'élaboration commune d'une politique étrangère. A ce moment, une élévation du niveau de vie deviendrait possible. Et, avec elle, la démocratisation pourrait prendre des formes concrètes.

Quand le niveau de vie s'élève, vous pouvez dire la vérité sans craindre les troubles et même la laisser dire aux gens qui ne sont pas de votre avis. On ment aux hommes qui crèvent de faim et de fatigue parce que c'est pour eux que les erreurs du gouvernement sont question de vie ou de mort. La démocratisation pour moi n'est pas nécessairement le retour à la pluralité des partis : la réapparition des partis conservateurs a rendu en Hongrie la présence (et non l'intervention brutale) russe à peu près nécessaire. Mais on peut revenir à une démocratisation centralisée à l'intérieur du parti, on peut restaurer la liberté individuelle, l'*habeas corpus*, on peut supprimer la censure, créer des conseils ouvriers. Pour tout dire, c'est à chaque gouvernement de décider en fonction de la situation et des exigences des masses. Mais avant tout, pour moi, la démocratisation commencera lorsque ces partis abstraits qui se nomment parti communiste hongrois, roumain, bulgare, etc., auront vraiment repris — s'il en est temps encore — contact avec les masses.

Croyez-vous que le stalinisme se caractérise par une primauté absolue accordée à la politique étrangère ?

— Je n'en suis pas sûr. Il me semble qu'au début l'U.R.S.S., comme c'était d'ailleurs légitime, ne distinguait pas la politique étrangère de la construction du socialisme. De 1945 à 1948, elle eût souhaité s'attacher les républiques populaires par une élévation lente du niveau de vie, par une construction progressive des bases socialistes, ce qui, en même temps, lui donnait la sécurité et la défendait contre l'encerclement.

La hantise de la rupture du front socialiste encore une fois c'est le plan Marshall qui l'a provoquée. Je crains bien en tout cas que ce ne soient les considérations de sécurité militaire qui aient provoqué avant tout l'intervention russe en Hongrie. C'est en tout cas l'avis de Pierre Courtade, qui « mange le morceau » dans *l'Humanité*.

« Fallait-il souhaiter que puisse s'établir en Hongrie, au nom de la « liberté », le régime des féodaux ?

« L'Union soviétique, dont les forces étaient stationnées en Hongrie, en vertu des traités, pouvait-elle courir le risque d'un « renversement des alliances » qui eût fait de la Hongrie une place forte des puissances occidentales au cœur du système des démocraties populaires ? »

• Quelle peut être maintenant à l'égard de l'U.R.S.S. l'attitude d'hommes qui, comme vous, ont été jusqu'ici ses amis ?

— Je vous dirai d'abord qu'un crime n'engage pas un peuple. Je ne pense pas que le peuple russe ait jamais eu beaucoup de sympathie pour les Hongrois, pas plus que les Hongrois d'ailleurs n'en avaient pour les Russes. Rares sont, au surplus, dans l'opinion russe, ceux qui sont parfaitement éclairés sur les événements. Il faut pour cela pouvoir lire la presse hongroise et polonaise, si elle continue à être diffusée à Moscou. Ce qui s'est passé en Hongrie est donc assez peu, à mon avis, de nature à émouvoir le peuple russe, à atteindre des couches profondes. D'autant plus qu'on lui ment sciemment. La *Pravda* écrivait d'ailleurs dimanche à quelques heures de l'agression soviétique contre Budapest : « Le peuple hongrois, sa classe ouvrière, tous les véritables patriotes de Hongrie *trouveront en eux-mêmes* les forces nécessaires pour détruire la réaction. » Voilà certainement ce que croient les lecteurs de la presse soviétique. Vous savez d'ailleurs que les troupes qui interviennent en Hongrie sont constituées par des éléments allogènes : il n'y a aucune chance que les ouvriers de Moscou reviennent pour dire à leurs camarades : nous avons tiré sur des ouvriers.

Non, le peuple russe est innocent, comme le sont d'ailleurs tous les peuples, à moins qu'ils ne se rendent complices par leur silence d'un système concentrationnaire établi à l'intérieur du pays. En U.R.S.S., la stupeur de la population depuis le retour des détenus montre assez qu'elle n'était pas au courant. Personnellement, ma sympathie pour ce grand peuple travailleur et courageux n'est pas altérée par les crimes de son gouvernement.

Je lisais ce matin dans *Combat* : « *Toujours plein de discrétion, Raymond Aron ne voulait pas tirer de ce qui venait de se passer la satisfaction intellectuelle que procure le fait de voir ce que l'on a écrit, confirmé par de tels événements.* » Eh bien ! si Raymond Aron est satisfait de voir ses prévisions confirmées par les événements, c'est qu'il a le cœur bien accroché !

Sans doute pense-t-il, et certaines gens avec lui, que la déstalinisation était un masque, que c'était des mots. Pour ma part, je crois que c'est là une erreur totale. La déstalinisation a fait l'objet chez certains membres du gouvernement soviétique et de la bureaucratie d'une volonté réelle et les a amenés à courir un risque. Peut-être certains d'entre eux paient-ils déjà cette tentative ? C'était pourtant souhaitable, c'était nécessaire et j'exprime à titre personnel ma reconnaissance et mon respect pour ceux qui l'ont tentée d'abord.

Mais il fallait savoir où l'on allait et ne pas se laisser dépasser par les événements, il ne fallait pas jouer à ce jeu imbécile que le sinistre Hermann appelle dans *Libération* la « douche écossaise », il ne fallait pas, en Hongrie par exemple, appeler Nagy au pouvoir en 1953, promettre des investissements plus élevés dans l'industrie de consommation, s'effrayer ensuite, ramener Rakosi après l'avoir critiqué, reprendre la thèse du primat inconditionné de l'industrie lourde, réhabiliter Rajk en laissant son assassin au pouvoir, puis lâcher brusquement celui-ci et le remplacer par un autre Rakosi en plus médiocre, par Geroë, et pour finir appeler Nagy *trop tard*, quand le sang coulait, en lui ôtant du premier jour toutes les chances de reconquérir la confiance populaire.

Oui, il fallait savoir ce qu'on voulait, jusqu'où l'on voulait aller, entreprendre des réformes sans les claironner d'abord, mais les faire progressivement. De ce point de vue, la faute la plus énorme a probablement été le rapport Kroutchev, car, à mon avis, la dénonciation publique et solennelle, l'exposition détaillée de tous les crimes d'un personnage sacré qui a représenté si longtemps le régime est une folie quand une telle franchise n'est pas rendue possible par une élévation préalable, et considérable, du niveau de vie de la population.

Malenkov avait été beaucoup plus habile. Il avait commencé par entreprendre des réformes sans rien dire sur Staline. C'est lui, par exemple, qui déjà avait mis Nagy à la place de Rakosi.

Je ne considère pas Staline comme un personnage de culture et d'intelligence considérables. Mais de là à nous raconter par exemple qu'il a dirigé toutes les opérations de la guerre en suivant le mouvement des armées sur une mappemonde d'école, il y a quand même une sérieuse marge. Même Hitler était quand même capable de lire une carte d'état-major. Ainsi, le rapport Kroutchev, au lieu d'être une explication franche et complète, n'était qu'un tissu d'anecdotes. Ce rapport a été un coup terrible. Il a confirmé la dictature du parti au lieu de contribuer à la réduire.

Je sais bien qu'il n'a pas été écrit dans le silence du cabinet qu'il s'agit d'une improvisation, que c'était probablement la manœuvre du groupe qui voulait pousser plus avant la démocratisation, afin de conserver ou de reprendre les rênes du pouvoir. Mais le résultat a été de découvrir la vérité pour des masses qui n'étaient pas prêtes à la recevoir. Quand on voit à quel point, chez nous, en France, le rapport a secoué les intellectuels et les ouvriers communistes, on se rend compte combien les Hongrois, par exemple, étaient peu préparés à comprendre cet effroyable récit de crimes et de fautes, donné sans explication, sans analyse historique, sans prudence.

Tant que Kroutchev a tenu les rênes, il a dit : « Nous accepterons le plus que nous pourrons les conséquences de la déstalinisation. » Les événements ont été, après la réconciliation spectaculaire avec Tito, les émeutes de Pologne, ce que vous savez : ce mélange de brutalité parfois inouïe et de recul, qui n'est pas sans rappeler la vieille manière russe.

La déstalinisation a aussi été l'occasion de véritables efforts de démocratisation à l'intérieur dont a bénéficié la société soviétique. Je pense qu'il faut respecter cette tentative, même si elle a été ratée. Donc j'y crois, dans la mesure où elle n'est pas brusquement arrêtée aujourd'hui. Mais je redoute cet arrêt brutal : il est impossible de croire un seul mot du programme que brandit Janos Kadar, impossible de penser en particulier qu'il puisse demander le départ des troupes soviétiques de Hongrie, puisque alors l'intervention russe n'aurait eu aucun sens. Le peuple hongrois est fou de rage, il reste encore, dit-on, des îlots de résistance. Comment peut-on imaginer que l'armée soviétique s'en aille. Une fois de plus, le mot aura signifié le contraire de ce qu'il veut dire : Guy Mollet se sert du mot de pacificateur pour signifier « opérations militaires » ; Kadar dit « démocratisation » pour signifier : terreur et occupation étrangère.

Ainsi, à mon avis, la démocratisation est arrêtée en Hongrie, si elle reprend jamais. Elle est très probablement arrêtée ailleurs aussi : on ne peut pas imaginer un pays qui maintient la dictature sur d'autres sans maintenir la dictature sur soi. Par conséquent, je crois à la démocratisation, mais je crois aussi à sa fin pour quelque temps, et il est possible que cette fin se manifeste même dans des changements importants au sein du gouvernement soviétique.

• Comment décrivez-vous dans ces conditions votre position personnelle vis-à-vis de l'U.R.S.S. ?

Je condamne entièrement et sans aucune réserve l'agression soviétique. Sans en faire porter la responsabilité au peuple russe, je répète que son gouvernement actuel a commis un crime et qu'une lutte de fractions au seins des milieux dirigeants a donné le pouvoir à un groupe (militaires « durs », anciens staliniens ?) qui dépasse aujourd'hui le stalinisme après l'avoir dénoncé.

Tous les crimes de l'Histoire s'oublient, nous avons oublié les nôtres et les autres nations les oublieront peu à peu. Il peut venir un temps où l'on oubliera celui de l'U.R.S.S. si son gouvernement change et si de nouveaux venus tentent d'appliquer vraiment le principe de l'égalité dans les relations entre les nations socialistes ou non. Pour l'instant, il n'y a rien d'autre à faire qu'à condamner. Je brise à regret, mais entièrement, mes rapports avec mes amis les écrivains soviétiques, qui ne dénoncent pas (ou ne peuvent dénoncer) le massacre en Hongrie. On ne peut plus avoir d'amitié pour la fraction dirigeante de la bureaucratie soviétique : c'est l'horreur qui domine.

— Si la Hongrie avait été laissée indépendante, la proposition du maréchal Boulganine à Eisenhower pour une intervention commune dans l'affaire égyptienne aurait pu être prise au sérieux. Mais cette idée d'une démarche pressante des deux Grands, lancée au lendemain de l'écrasement de la Hongrie devient une dérision, une manœuvre politique. Cela achève de déconsidérer toute possibilité d'action de l'O.N.U. Songez que maintenant nous nous trouverions devant une situation qui se décrit ainsi : d'une part les Etats-Unis, avec l'Angleterre et la France, interviennent éventuellement contre l'U.R.S.S. en Hongrie ; d'autre part, les Etats-Unis avec l'U.R.S.S. s'entremettent éventuellement entre l'Egypte et Israël, contre l'Angleterre et la France, à propos de Suez.

Je ne sais si l'O.N.U. a jamais été quelque chose, mais cette absurde confusion prouve qu'elle n'est plus rien du tout. D'ailleurs, s'il doit y avoir une conférence à cinq en Suisse, une fois de plus c'est en dehors du cadre des Nations Unies que l'on aura cherché et peut-être trouvé la détente.

• Quelles conséquences des événements de Hongrie attendez-vous pour la Gauche française ?

— La triste réalité d'aujourd'hui, pour moi, c'est que la gauche française risque de mourir de ces événements s'il n'y a pas de changement dans les partis qui la constituent, si les minorités ne parviennent pas à prendre ses destinées en mains.

Je lis ce matin dans la presse que le parti socialiste lance un nouvel appel aux militants communistes pour les inviter à abandonner le parti communiste et à se joindre à la S.F.I.O. C'est d'une singulière audace. Cela veut dire : lâchez donc cet impossible parti communiste qui approuve l'écrasement de Budapest et venez acclamer avec nous ceux qui torturent en Algérie. Devant une pareille contradiction, que reste-t-il de la gauche ?

Sur le parti radical, je vous dirai franchement ma pensée : je ne crois pas qu'il ait jamais été vraiment à gauche. De plus, il représentait la droite depuis un certain nombre d'années. Les changements que M. Mendès France, qui est à mes yeux un homme parfaitement respectable dans ses idées et dans sa vie, lui a imposés ont provoqué une première scission. Et malgré cette scission, l'autre jour, M. Mendès France ne représentait plus dans un vote décisif que le cinquième des deux tiers du parti radical.

Dans *L'Express*, vous avez dit de moi un jour : « *Jean-Paul Sartre est tombé hors du coup.* » Je peux vous dire maintenant : « *Mendès France a voulu être dans le coup, et il est tombé à son tour hors du coup.* »

Je ne crois donc pas à quoi que ce soit qui

→

pourrait venir désormais de ce qu'on appelait, autrefois, au moment des élections, le « Front républicain ».

Le parti socialiste se trouve dans une situation effroyable. Il a trahi ses électeurs. Il a trahi ensuite sa mission de socialiste. Il se tient actuellement — et c'est la chose la plus incroyable qu'on puisse imaginer — aux côtés des conservateurs anglais contre les travaillistes. La mauvaise conscience de ses chefs fait qu'ils deviennent maintenant d'un cynisme répugnant. Avez-vous entendu M. Pineau dimanche à la radio ? Sur un ton pleurnichard, un ton de condoléances insupportables, il a eu deux phrases pour les courageux insurgés de Budapest. Puis, tout d'un coup, sa voix s'est faite acerbe, mordante, glorieuse : « L'O.N.U., disait-il, avait préféré s'occuper d'un « dictateur égyptien ».

Le parti communiste français est fait de 180.000 adhérents environ, je crois, dont 170.000 sont des militants sincères et 10.000 des cadres permanents à 40.000 francs par mois, qui en constituent l'appareil. Tant qu'il s'agissait de politique intérieure française, jusqu'à ces dernières années, le parti communiste, malgré des erreurs, est resté dans la droite ligne : il était en contact avec les masses ; il ne pouvait pas se couper d'elles. Car on peut parfois se couper des masses dans un régime autoritaire lorsqu'on a le pouvoir, mais pas dans l'opposition.

Avec quelques retards, il a pris le virage pour la guerre d'Indochine, mais finalement il l'a bien pris. Il a d'abord découragé pas mal de gens, déconcerté, par son attitude sur la politique algérienne ; mais finalement, là aussi, il a fait le rétablissement. Quelques jours avant les événements de Budapest, il gagnait encore des voix dans des élections partielles.

Mais le parti communiste est un parti international. C'est donc un parti qui a des décisions à prendre en politique étrangère. Or, ces décisions aujourd'hui lui sont entièrement dictées par un appareil totalement inféodé à la tendance la plus intransigeante du gouvernement soviétique.

Le résultat, ce sont les mensonges les plus répugnants, comme ceux qu'on pouvait lire dans *L'Humanité* de ce matin : « *Au moment de s'enfuir, les émeutiers ont mis le feu à de nombreux bâtiments. Budapest était dimanche soir une mer de flammes. Un des seuls postes de radio encore aux mains des contre-révolutionnaires dimanche soir se vantait que la lueur des incendies était visible à plusieurs kilomètres à la ronde.* »

Je vois mal les insurgés courant de maison en maison, dans la ville encerclée par les Russes et bombardée avec des engins au phosphore, pour mettre le feu à leurs propres refuges. C'est la technique habituelle : on reprend, en les déformant, en les dénaturant, les récits des événements. C'est l'effroyable habitude qu'ont prise les dirigeants communistes de salir d'abord les gens qu'ils tuent ensuite.

● Quel espoir reste dans votre analyse à la Gauche française si durement atteinte ?

— Il est évident qu'en ce qui nous concerne — beaucoup d'intellectuels pensent comme moi — nous conservons notre sympathie entière à ces milliers de militants communistes dont je sais aujourd'hui qu'ils sont torturés d'angoisse et dont je comprends très bien aussi qu'au moment où leur parti se fait attaquer de toutes parts — par sa faute d'ailleurs — ils n'aient pas envie de le quitter. A ces gens-là, on peut garder de la sympathie, parce qu'ils ne sont pas, eux, responsables des massacres de Budapest. Ce sont des gens honnêtes, convaincus, inquiets, et il y en a aussi parmi les dix mille cadres et permanents de l'appareil. Mais les chefs, eux, sont totalement et irrémédiablement responsables.

Autant je dis qu'après des années d'inquiétude, de rancœur, d'amertume, il sera peut-être possible de reprendre des rapports avec l'Union soviétique — il suffit que change nettement sa tendance politique — autant avec les hommes qui dirigent en ce moment le parti communiste français il n'est pas, il ne sera jamais possible de reprendre des relations. Chacune de leurs phrases, chacun de leurs gestes, est l'aboutissement de trente ans de mensonges et de sclérose. Leurs réactions sont absolument celles d'irresponsables.

Le crime qui vient d'être commis n'engage pas à mon avis la responsabilité de ceux des communistes qui ne peuvent pas parler, de ceux qui ne se résolvent pas à quitter le parti parce que le parti est en danger, parce qu'il est le seul à représenter aujourd'hui en France le mouvement socialiste, parce que si on l'a sali, ce n'est pas seulement à cause de ses crimes, mais parce qu'il est le seul à aller vers le socialisme. Ces hommes-là sont contre la politique dictatoriale faite à l'intérieur du parti.

En outre, je suis certain que tous les hommes de gauche se regrouperaient si, à la demande d'individus, comme Tixier-Vignancour, le parti communiste était menacé d'interdiction.

Dans le parti socialiste aussi, il y a une minorité honnête et sincère à la tête, une masse de militants inquiets à la base. Bien sûr, cette minorité n'a pas beaucoup protesté, ou du moins ses protestations n'ont pas eu jusqu'ici beaucoup d'échos, contre la politique du gouvernement Mollet.

Mais que ces communistes qui s'opposent à la dictature aient le pouvoir et la force d'imposer un changement de politique, et que cette minorité socialiste dégage d'elle-même des principes rénovés, on retrouverait alors une sorte de front populaire d'un type nouveau, dont l'élément médiateur pourrait être la « nouvelle gauche ». La gauche chrétienne, qui existe vraiment et qui est vraiment à gauche, les éléments dynamiques du radicalisme même, les inorganisés, pourraient rejoindre ce grand courant. Mais si celui-ci ne naît pas, il faut le dire franchement : la gauche est perdue.

● Dans une telle perspective, comment concevez-vous les rapports entre les socialistes et les communistes ?

Les communistes sont déshonorés, les socialistes se plongent dans la boue. Ils acceptent de faire la politique de la droite : c'est ce qui a régulièrement perdu les régimes de gauche qui s'y sont laissé entraîner. Rappelez-vous l'exemple de l'Allemagne de Weimar. Oui, la droite aujourd'hui jouit, grâce à Guy Mollet, d'une espèce de pureté. Ce n'est pas elle qui torture en Algérie ; ce sont les socialistes qui ont débarqué à Suez. Si on désoriente à ce point les Français, où iront-ils le jour où ils protesteront, pour leurs impôts d'abord, pour leur essence ensuite, pour leurs fils enfin — car ce sera malheureusement dans cet ordre ? Ils seront tentés alors de passer à l'extrême-droite. Poujade l'a bien compris, lui qui a refusé que ses gens à la Chambre votent « pour la reine d'Angleterre ». Heureusement que Poujade est quand même un imbécile.

La voie de la gauche est très malaisée, presque impraticable peut-être, mais c'est le seul espoir. La « nouvelle gauche » est pleine de gens très intelligents ; on y trouve, à côté d'intellectuels, des ouvriers, des petits bourgeois. Mais à moins qu'elle ne s'enfle énormément, elle ne représente guère actuellement dans le pays que quelque deux cent mille personnes peut-être. C'est une plaque tournante très utile pour réaliser des liaisons. Mais le vrai problème est ailleurs.

Le vrai problème est dans les rapports entre les socialistes et les communistes. Les communistes pourront-ils renverser leurs propres dictateurs et les socialistes de la minorité pourront-ils quitter le parti ? Jusqu'à présent, les militants et certains des cadres de la S.F.I.O. ont lutté à l'intérieur de leur parti. Ils n'ont obtenu aucun résultat. Inversement, un certain nombre de communistes ont quitté un à un le parti, où ils étouffaient. Ces départs non plus n'ont eu aucun résultat.

Une des conditions mêmes de la lutte socialiste d'aujourd'hui, c'est précisément l'existence de ces structures fortes des partis : ainsi la direction du P.C. s'adresse-t-elle toujours « aux socialistes », sans jamais amorcer la moindre distinction entre les militants et la direction, contribuant ainsi à consolider cette direction. Il faudrait un courage et une force considérable chez tous ces opposants, dans les deux partis, pour parvenir à changer les choses.

L'autre perspective, c'est que l'unité populaire se fera s'il surgit une dictature, celle du maréchal Juin ou d'un autre. Ce sera la seule manière pour la gauche de faire oublier ses fautes. Le parti socialiste pourra verser son sang pour payer celui qu'il a fait couler. Le P. C., après avoir mérité le titre admirable de Parti des Fusillés, peut recevoir aujourd'hui celui de Parti des Fusilleurs : ce seront ses futurs fusillés qui lui rendront l'honneur et nous tous, de gauche, nous payerons pour tout ce que nous n'avons pas pu empêcher. J'espère encore que ce nettoyage nous sera évité.

● Comment se pose pour un militant communiste le problème de la lutte à l'intérieur du parti ?

— Si les militants de base honnêtes et sincères sont bouleversés, comme tout l'indique, qu'ils cherchent appui sur les masses ouvrières, à l'intérieur de la C.G.T. par exemple.

Quant à la droite, elle n'a rien à revendiquer. Les gens qui n'ont pas protesté contre les tortures en Algérie et contre Suez sont aussi totalement dénués du droit de protester contre les événements de Hongrie.

● Quelles vont être les réactions du P.C. français devant votre prise de position ?

— Quelque déplaisant qu'il me soit de rompre avec le parti communiste, c'est parce que j'ai dénoncé à temps la guerre d'Algérie que je peux le faire : je ne suis pas en contradiction avec tous les hommes sincères et honnêtes de la gauche, même ceux qui restent dans les rangs du P. C. Je demeure solidaire d'eux, même s'ils me repoussent demain.

Les dirigeants diront qu'ils avaient eu raison depuis longtemps de m'appeler « hyène » et « chacal » au temps où Fadéev — qui s'est suicidé — parlait comme *l'Humanité* aujourd'hui ; mais il m'est totalement indifférent de savoir ce qu'ils diront de moi, étant donné ce qu'ils disent des événements de Budapest.

(*Copyright* L'Express. *Reproduction, même partielle, strictement interdite.*)

LE DILEMME RUSSE :

Décolonisation ou guerre

par ★ ★ ★

Le drame hongrois ne doit plus jamais se reproduire. Sur cela, tous les hommes libres sont d'accord avec passion. Mais que faire ? Peut-on espérer que les problèmes fondamentaux, c'est-à-dire politiques et économiques, qui se posent dans les pays du glacis soviétique, seront désormais résolus AVANT QUE LES TANKS ENTRENT EN ACTION ? Une meilleure compréhension de ces problèmes de la part de l'opinion occidentale peut-elle jouer un rôle ? Nous avons posé ces questions à un économiste français qui, en raison de ses fonctions, désire conserver l'anonymat. Voici sa réponse :

LES journaux polonais nous apprennent qu'à Varsovie c'est le printemps en octobre. Mais, à Budapest, les cadavres sont à peine enterrés, les incendies à peine éteints, les chars soviétiques ont écrasé une révolte dont l'organe officiel des communistes hongrois disait, il y a moins d'une semaine, qu'elle était « l'expression de l'amertume et du mécontentement de la classe ouvrière ».

L'horreur justifiée que l'on éprouve devant l'anéantissement par la force du sursaut national hongrois ne doit pas seulement servir à mobiliser des courants passionnels. Elle doit conduire à rechercher avec une lucidité accrue les conditions d'une émancipation pacifique des pays dépendants de la zone soviétique.

A travers les coups de théâtre, les atrocités et la confusion propres aux secousses révolutionnaires, les disciplines et les limites de la décolonisation à l'Est commencent, en effet, à se dégager de l'expérience polonaise et du drame hongrois.

Dès le départ, et dans les deux cas, deux mouvements se sont rejoints dans le rejet du stalinisme : d'une part un courant refusant la tutelle des Russes et soucieux de libéraliser le régime antérieur, mais en restant dans le cadre du marxisme, de l'autre une tendance anticommuniste souhaitant le retour à l'état de choses antérieur.

Mais, en Pologne, la déstalinisation a pu être faite à temps. Elle a trouvé prêtes des équipes acceptées. Elle semble avoir suscité l'appui des masses. Les erreurs mêmes des Russes (et, notamment, le voyage de Kroutchev, encadré de ses généraux) paraissent avoir renforcé le régime nouveau.

Les lenteurs, les tergiversations de la ligne politique, les drames de l'intervention russe ont, au contraire, renforcé la tendance franchement anticommuniste de la révolution hongroise.

Après quelques hésitations, et pour le moment, les Russes semblent avoir accepté la formule polonaise, tandis que leur intervention brutale stoppait dans le sang le développement de la révolte hongroise vers un régime qui s'apprêtait à choisir l'Occident.

Certes, à peine installé au pouvoir par les armées soviétiques déferlant sur la Hongrie, le gouvernement Kadar publie un programme à peine en retrait sur les déclarations de Gomulka.

Cet alignement sur la solution polonaise est-il purement verbal ? Est-ce un mensonge de plus et sera-t-il dans les faits remis en cause (en Hongrie comme en Pologne) ou marque-t-il la limite, extrême, mais acceptée, pour de nouveaux régimes à l'Est, pour de nouvelles relations entre les satellites et l'U.R.S.S. ?

Les hommes ou le système ?

La voie polonaise risque d'être impossible en Hongrie, car elle est imposée par une intervention étrangère ; et après des drames qui laisseront des blessures physiques et morales atroces. Mais il faut bien voir qu'elle est, aussi, explosive pour la Russie. Il suffit, en effet, de lire le récent discours de Gomulka pour constater que sa critique du modèle stalinien va très au delà de celle de Kroutchev et qu'elle remet en cause les fondements mêmes de l'actuelle société soviétique.

Les erreurs de planification ne sont pas présentées comme des accidents du système, mais comme une erreur de système : « La réforme de la gestion de notre industrie touche des problèmes de structure profonde... L'Etat établit le prix des matières premières et des marchandises produites de manière arbitraire... Il est indispensable de mettre au point un système qui permette à l'artisanat de travailler sans crainte... L'adhésion aux coopératives agricoles doit être absolument volontaire ».

Ces erreurs de planification sont elles-mêmes rattachées à la critique des racines mêmes du régime : les rapports entre la nation, le parti et l'Etat, les rapports entre pays socialistes.

Contre un système reposant sur « Une infinité de chapelles hiérarchisées », animées parfois « par des hommes bornés, des exécutants serviles ou des carriéristes pourris », Gomulka affirme : « *La voie de la démocratisation est l'unique voie menant à la construction du meilleur modèle de socialisme* ». Il préconise « *l'élection des autorités du parti et le principe suivant lequel le parti ne doit pas gouverner, la tâche du gouvernement incombant à l'appareil de l'Etat* ».

Enfin, et surtout : la diète devra « *ratifier tous les accords passés avec d'autres pays* ». Cette petite phrase répond aux accusations qui, depuis le schisme yougoslave auquel elles avaient servi de justification principale, pèsent sur le caractère d'exploitation revêtu par les rapports économiques entre les pays de démocratie populaire et la Russie soviétique.

Pas de doute que, par les conceptions économiques, politiques et internationales, qui ressortent de cette nouvelle charte du poststalinisme — défini par le discours de Gomulka — se dessine un changement radical « de la conception du socialisme et du modèle dont nous nous inspirons ».

Rien dans ce modèle ne sort du cadre d'un marxisme orthodoxe. Tout déborde les limites, non seulement du stalinisme, mais de l'étape actuelle de la déstalinisation en Russie.

Après Staline ?

C'est ici qu'apparaît la question fondamentale : les démocraties populaires sont-elles mûres pour un régime poststalinien ? Peuvent-elles le stabiliser sans modification profonde du régime soviétique lui-même ?

L'histoire procède par bonds. C'est dans les pays où la situation est devenue la plus explosive que le bond est le plus grand. Mais il en résulte que c'est aussi dans les pays les moins mûrs qu'apparaissent les systèmes les plus avancés.

Le stalinisme est le prix payé pour le saut dans le socialisme de la Russie, pays parmi les plus arriérés économiquement et socialement en Europe.

La volonté de construire dans des délais records, sur une épargne nationale et sans aide extérieure, les bases industrielles et énergétiques du socialisme explique à elle seule à peu près tous les excès et toutes les malformations du système soviétique. La consommation a été sacrifiée pour permettre un taux d'investissements extrêmement élevé. Les secteurs de base ont eu une priorité absolue par rapport aux industries légères.

Cela voulait dire un système entièrement contrôlé par des techniciens projetés vers l'avenir et dégagés de la perpétuelle pression des masses vers le mieux-être immédiat. Cela voulait dire un encadrement vigoureux et une impulsion de ces masses par un appareil politique et syndical animé d'en haut. Cela voulait dire un appareil répressif destiné à éliminer toutes les factions, à mater toutes les révoltes. Cela voulait dire le stalinisme, système cohérent et qui dépassait singulièrement la seule personne de Staline.

Desserrer les écrous

L'édification de l'industrie lourde était compatible avec des méthodes de planification rudimentaires. Certes, comme le dit Gomulka pour la Pologne, c'était déjà « *la nation tout entière et en premier lieu la classe ouvrière qui faisaient les frais de la mauvaise politique économique* ». Mais, à travers les erreurs et les gaspillages, inévitables dans la période de rodage du système (et transformés en sabotages dans une atmosphère de tension obsidionale quasi religieuse) la Russie est, en effet, aujourd'hui parvenue à édifier la seconde puissance industrielle du monde.

Elle peut, avec prudence, avec lenteur, parfois avec réticence, aborder maintenant la seconde phase de l'opération : différencier sa planification en fonction des appétits des consommateurs, commencer à satisfaire leurs besoins. Elle peut donc timidement desserrer les écrous politiques. Cependant, elle hésite au seuil de cette nouveauté, à la fois par la force d'inertie des structures acquises et parce que certains de ses dirigeants sont conscients que, la partie nationale gagnée, une autre s'ouvre avec la compétition sur les pays tiers.

A l'orée de la coexistence pacifique, le débat entre industries lourdes et industries destinées à la consommation reprend avec Malenkov et, une fois de plus, est tranché par Kroutchev en faveur des biens d'équipements : c'est sans doute que l'enjeu n'est plus seulement le succès isolé de l'U.R.S.S., mais la concurrence avec le monde capitaliste pour l'influence sur l'immense masse des pays sous-développés.

Mais c'est aussi parce que la planification décentralisée pour le marché et la démocratisation des structures du parti et de l'Etat qui en est le corollaire sont des problèmes neufs, inexplorés, pleins d'aléas et de redoutables forces centrifuges.

Or, par un paradoxe de l'histoire, ce sont les pays soumis par l'Union Soviétique qui, rejetant délibérément le modèle atroce mais éprouvé du stalinisme, envisagent d'aborder cette expérience sans précédent.

Les limites

Ce sursaut est dû en partie au fait qu'assujettis, ces pays ont pu avec plus qu'une apparence de raison imputer au tuteur soviétique les affres de l'enfantement industriel au forceps.

Mais cet appétit d'autonomie nationale, ce désir passionné d'une détente dans les rythmes d'édification de l'industrie lourde et d'une augmentation de la consommation saisissent ces pays en plein processus d'industrialisation et bien avant que la tâche soit accomplie.

A moins de renoncer à l'achever, c'est-à-dire à moins de renoncer à conquérir les bases matérielles de l'indépendance et de l'élévation du niveau de vie auxquels précisément ils aspirent, ils n'auront pas moins, mais plus, encore qu'autrement, besoin de l'étranger. Du monde occidental sans doute dans certaines limites et à certaines conditions ; mais aussi et principalement peut-être de la Russie soviétique.

Or la Russie ne peut aider sur ses flancs des nations à augmenter leur consommation beaucoup plus vite que la sienne, à démocratiser leur régime beaucoup plus profondément que le sien.

A travers la crise des satellites, c'est donc l'évolution de la Russie soviétique elle-même qui se joue.

Il est maintenant démontré que les Russes peuvent être contraints d'accepter une déstalinisation poussée quand elle ne menace pas la cohésion politique et militaire de leur bloc. Devant le moindre risque de dislocation, ils n'hésitent pas, au contraire, à recourir à la répression la plus violente.

C'est cette constatation qui doit guider une politique occidentale soucieuse de perspectives à long terme.

Un test décisif

La décolonisation à l'Est, comme à l'Ouest, n'a de chance de s'opérer, lentement, que si chacun n'y voit pas le renforcement du bloc rival.

La guerre froide avait bloqué toute amorce de décolonisation. La décolonisation dans une nouvelle atmosphère de guerre froide conduit droit au conflit généralisé.

Mais, en même temps, tout pas, même timide, vers l'émancipation d'un pays dépendant est une étape dans le sens de la détente mondiale. Il contraint les pays dominants à convertir des économies axées sur la défense militaire de « chasses gardées », vers le soutien des pays faibles.

La décolonisation, en outre, différencie les voies de développement propres à chaque pays, et broie le monolithisme des blocs.

L'évolution de l'expérience polonaise est donc le test décisif qui montrera la voie choisie par l'U.R.S.S.

Le drame hongrois marque-t-il le renoncement russe à une politique de libéralisation intérieure et extérieure ? Dans ce cas, l'expérience polonaise sera, elle aussi, brutalement ou non, remise en question.

Est-il au contraire l'atroce mais provisoire coup d'arrêt dans une évolution que les Russes ne renient pas, mais dont ils entendent contrôler le rythme, et les étapes ?

Alors la révolution polonaise aura un effet de contagion qui dépassera la Russie, et même l'Est. Elle contraindra sans doute à une différenciation profonde des bases matérielles et idéologiques des modèles socialistes.

Quelle dose de liberté ?

Quelle pourra être la planification harmonisant le développement d'une industrie lourde nationalisée, un artisanat « travaillant sans crainte » et une agriculture où « les coopératives absolument volontaires » laisseront sans doute la plus large part à la propriété privée ?

Quelles institutions arbitreront les tensions entre les techniciens de la planification, prêtres de l'avenir, les cadres du parti, gardiens de l'unité, de l'efficacité, de la discipline, d'une part, et de l'autre les masses soucieuses du présent, qui n'accepteront plus un travail « de soldat et de prisonnier » (dixit Gomulka) et à qui « la voie de la démocratisation » permettra d'affirmer leur point de vue de façon décisive ?

En termes généraux, quelle dose de liberté de jeu économique, sociale, politique, peut accepter sans exploser un régime communiste ?

Ce sont là des questions et des réponses qui ne sauraient laisser indifférents non seulement les peuples de l'Est, mais tous ceux à qui la crise des pays socialistes ne servira pas de prétexte pour masquer la crise de la civilisation capitaliste.

★ ★ ★

TILL L'ESPIEGLE LUTT

En ces jours qui ont vu un peuple mourir sous les coups d'une armée d'occupation, la cause de la liberté trouve au cinéma un défenseur imprévu. C'est Till l'espiègle, héros séduisant, courageux et désinvolte, ennemi de la bêtise autant que de l'oppression, et qui exprime le souffle de la révolte dans les Flandres du XVI^e siècle, en face des troupes espagnoles de Philippe II.

« Till l'espiègle » qui sort cette semaine sur les écrans parisiens porte la signature d'un illustre débutant : celle de Gérard Philipe. Le cinéma, qui nourrit bien son comédien, le laisse malgré tout insatisfait et c'est un mal commun à beaucoup de jeunes acteurs que le mal de la mise en scène. Avec « Till », Gérard Philipe a risqué la réputation dorée du Prince Muichkine, de Fabrice del Dongo et du François de Radiguet. Mais prudent autant que téméraire, il a pris soin de mettre le plus d'atouts possible dans son jeu.

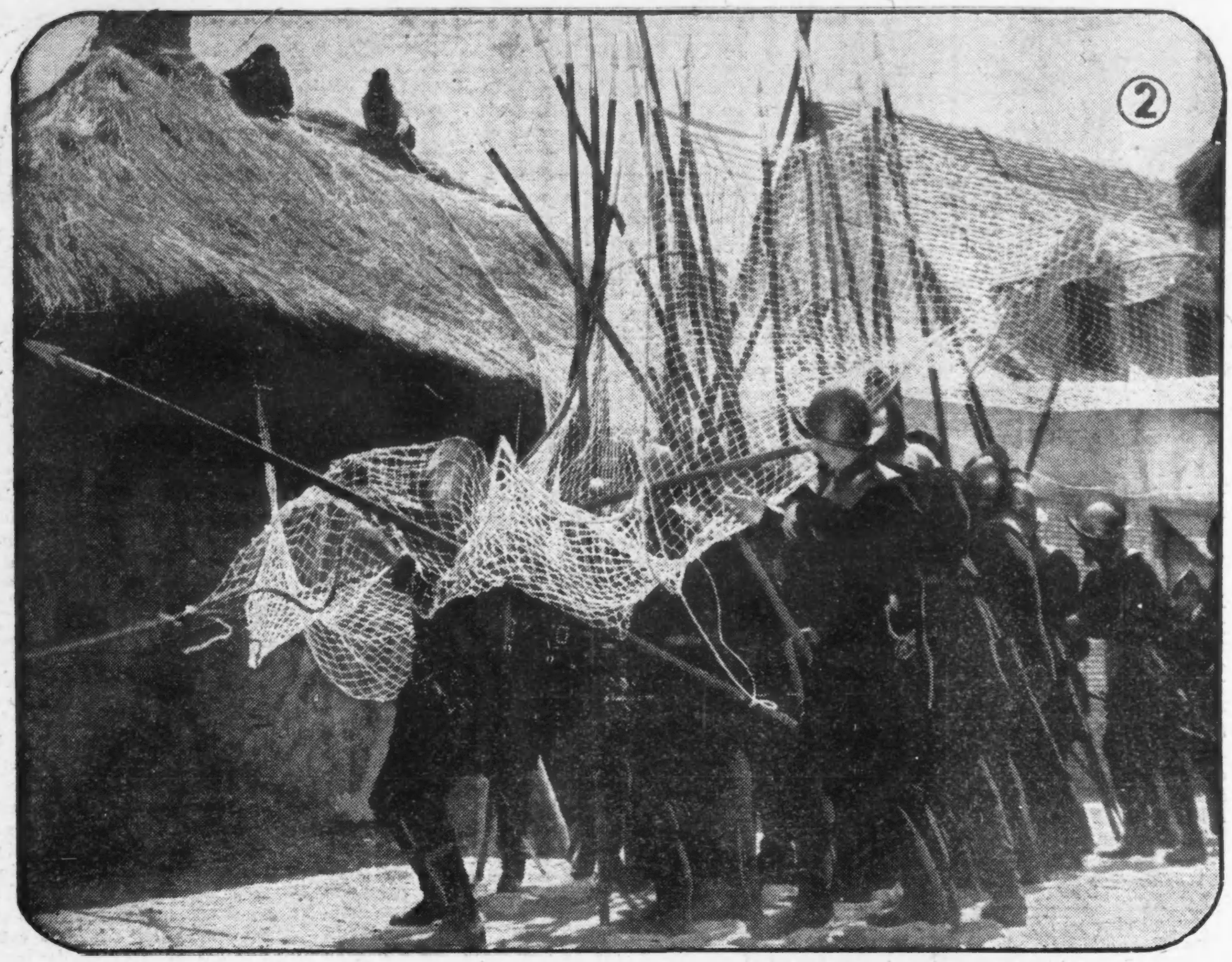
Pour réaliser ce gigantesque « western » nordique et médiéval, Philipe s'est assuré le concours de Jorris Ivens, le grand documentariste, qui l'a aidé de ses conseils ; de Christian Matras, qui a enluminé ses images avec les couleurs de Brueghel ; de Wheeler et de Barjavel, qui ont récrit les aventures de Till ; de Georges Auric qui les a mises en musique. Lui-même, quand il n'était pas derrière la caméra, s'introduisait dans la peau d'un nouveau Fanfan la Tulipe, sans cesse occupé à prendre d'assaut les moulins à vent, les canaux, les carrosses et les filles.

1 *Depuis près d'un quart de siècle, les troupes espagnoles occupent les pays de Flandre. Le d… d'Espagne. Pour le peuple, victime de la répression politique et religieuse, la « religion réform… Mais le printemps, une fois de plus, vient de renaître sur les terres occupées. C'est la fête de Mai. La je… le farceur, anime les danses lorsqu'une troupe de soldats espagnols, à la recherche d'une patrouille p… Les soldats rendent le village responsable. Till ridiculise un sous-officier, mais la farce tourne au d… martyrisent. Claes, le père de Till, convaincu d'être hérétique et rebelle, est brûlé sous les yeux de s…*
Till jure de le venger et de libérer son pays de la tyrannie.

3 **4** *Le duc d'Albe fait régner la terreur. Il vit dans un austère château, entouré d'un large fossé rempli d'eau, avec la belle courtisane Esperanza. Till se présente à la cour, comme bouffon. Il joue de la cornemuse et séduit la belle, tout en espionnant le duc qui a convoqué les nobles flamands, dont le prince d'Orange, pour leur faire jurer fidélité au roi d'Espagne. Orange et les siens refusent le serment et annoncent qu'ils vont réunir les Etats Généraux pour proclamer la déchéance du roi d'Espagne et la liberté des pays de Flandre. Au moment où ils se retirent, les Espagnols tentent de les massacrer, mais Till arrache une arquebuse à une sentinelle, et les sauve en faisant exploser un tonneau de poudre.*
Le prince d'Orange prend la tête de la révolte et oppose aux troupes d'Albe son armée de « gueux » et de mercenaires. Till revoit Nele pour lui assurer qu'il va continuer à libérer son pays.

5 *Le prince d'Orange tente de se retra… raux de se rassembler. Albe a brûlé le… à la nage pour gagner le Nord, mais ses merc… refusent de se mouiller et restent sur la rive … et à les détruire. L'armée d'Orange va être dé… Aidé de Lamme, il verse sur Bras d'Acier un … carrosse volé au duc d'Albe. La troupe des m…*
L'armée d'Orange est sauvée. Les Etat…

CONTRE LA TYRANNIE

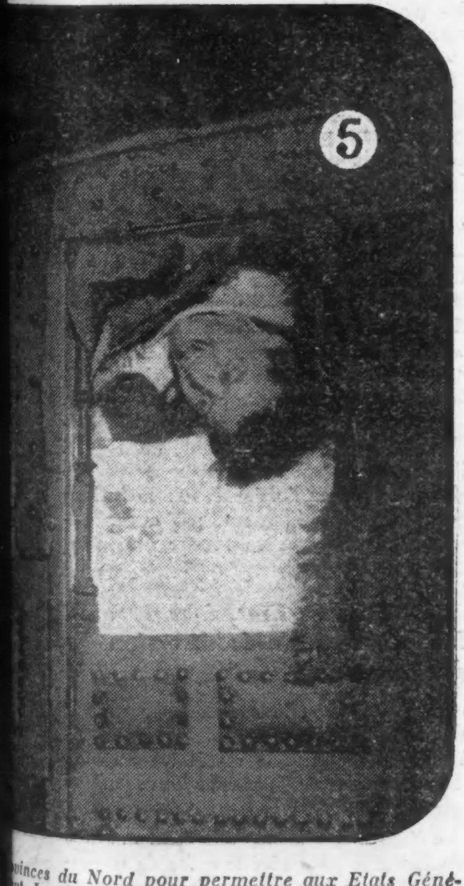


...t au nom du roi
...mbole de la liberté.
...e d'oublier et Till,
...rusquement la fête.
...incendient, tuent,

2 *Till quitte son village et Nele, sa douce et blonde fiancée. Il part avec le gros Lamme, son ami d'enfance, qui est aussi lourd et paresseux, que lui est léger, vif et entreprenant. Les voilà, qui vont de ville en village, jouant des tours à l'Espagnol, et sauvant des malheureux du bûcher ou de la noyade. Pour la liberté des Flandres, les paysans, les artisans, les « gueux » prennent les armes. L'arme de Till, c'est la malice. Monté au haut du beffroi, il harangue les villageois :*

« Flamands, ne vous laissez pas égorger comme des agneaux. La mort fauche dans les villes et les campagnes et le roi hérite !... »

Les Espagnols cernent le beffroi tandis que les villageois s'arment de piques, de fourches et de tonneaux de glu et montent sur les toits. Till leur lance des cordes qui commandent un grand filet, puis suspendu dans les airs, il fait résonner la grosse cloche, et le filet s'abat comme une araignée sur les Espagnols prisonniers.



...vinces du Nord pour permettre aux Etats Géné-...nt. Les « gueux » d'Orange traversent le fleuve ...métier, qui veulent faire la guerre « à l'aise », ...le duc d'Albe, prévenu, s'apprête à les attaquer ...e Bras d'Acier, une brute, chef des mercenaires. ...et l'entraine jusqu'au nord de l'Escaut dans un ...franchir le fleuve pour suivre son chef. ...issent et vont rejeter la tutelle espagnole.

6 *Mais un nouveau danger menace le « Prince de la Liberté » : un officier espagnol déguisé se joint aux délégués des provinces. Il a pour mission d'assassiner le prince d'Orange, au moment où solennellement celui-ci brisera les sceaux du roi d'Espagne.*

Till, heureusement, veille toujours. Entouré de « gueux », revêtus d'uniformes espagnols, il s'empare de l'officier qui réussit encore une fois à s'échapper. Mais après une poursuite éperdue sur les canaux gelés de Hollande, Till le rejoint et détourne son bras au moment même où il va tirer sur le prince.

Till pourra enfin retourner auprès de Nele, sa douce fiancée : la liberté des Pays-Bas va être proclamée. Au cinéma, au moins, les révolutions finissent bien.

Un militant communis

J.-F. ROLLAND : « Il faut choisi

Jacques-Francis Rolland — 34 ans — appartient à cette génération de jeunes hommes qui sont venus au communisme par la Résistance et ont fait ensuite, comme communistes, leurs débuts dans le journalisme et dans la carrière littéraire. Etudiant, en 1939, au jour de la déclaration de guerre, il était, à la libération, correspondant de guerre, puis grand reporter au quotidien communiste « Ce soir ». Ayant poursuivi concurremment ses études, il quittait bientôt le journalisme pour l'enseignement, sans cesser cependant de militer au parti communiste. En marge de son activité professionnelle et politique, il publiait un roman remarqué, « La Chute de Barcelone » et, tout récemment, une étude d'historien marxiste sur « Les Portugais à la conquête de l'Asie ».

Professeur agrégé d'histoire au lycée Voltaire, où enseignait également Pierre Hervé avec lequel il avait travaillé au sein de la rédaction de l'hebdomadaire communiste « Action », J.-F. Rolland collaborait encore régulièrement à « l'Humanité-Dimanche ». Il figurait parmi les jeunes intellectuels qui, malgré les déceptions et les réserves, demeuraient fidèles à la discipline communiste, luttant à l'intérieur du P.C. pour une véritable démocratisation de ses structures.

Aujourd'hui, il rompt le silence qu'il observait depuis dix ans ; il a accepté de répondre en toute franchise aux questions que nous lui avons posées. Voici ses réponses:

Il n'est pas usuel qu'un militant communiste fasse une telle déclaration et je dois m'en expliquer vis-à-vis des camarades. La situation est très grave. Les fumées s'élèvent au-dessus des ruines de Budapest ; en Italie, de nombreux camarades prennent ouvertement position. Si nous nous taisons plus longtemps, nous nous faisons les complices d'une politique qui mène le Parti à l'isolement total, à la désagrégation lente mais sûre, à la stérilisation du mouvement ouvrier français. Je voudrais m'adresser d'abord personnellement à Maurice Thorez : *Tu as écrit en 1931 deux articles célèbres : « PAS DE MANNEQUINS DANS LE PARTI », « QUE LES BOUCHES S'OUVRENT ».*

Tu disais entre autres choses :

> *« Les critiques chatouillent désagréablement les oreilles des responsables ; ils y répondent de telle façon que les ouvriers perdent toute envie de discuter. Formellement, on proclame les bienfaits de l'autocritique, mais dès qu'un camarade critique, on lui fait mille reproches, on lui tient rigueur, si même on ne l'accuse pas de vouloir désagréger le parti... Et voilà pourquoi les camarades n'osent pas toujours parler dans les réunions du parti. Ils parlent dehors, entre eux... Parfois, fatigués, découragés, les camarades quittent le parti. »*

Tu ajoutais dans ton second article, à propos de la réaction de responsables sectaires qui s'indignaient parce que « des discussions malsaines s'organisent par des éléments d'opposition » :

> *« Il faut émettre quelques réserves sur ce que l'on appelle les « éléments malsains ». Il est à craindre que ce soit tout simplement des camarades qui disent franchement leur opinion. »*

Ce rappel de la juste position que tu as eue dans ta jeunesse et qui a été suivie d'un redressement rapide du parti t'aidera peut-être, camarade, à comprendre les raisons de mon attitude. Plus encore qu'en 1931, il est urgent que les bouches s'ouvrent.

Mais comment et où pourrions-nous nous exprimer efficacement ? Nos lettres ne sont pas publiées, nos questions restent sans réponse ou bien les rares réponses sont fourbes, mensongères, sans rapport avec la réalité. Le camarade Fajon ose s'étonner de ce que les camarades polonais de « Nowa Kultura » prennent appui sur un hebdomadaire non communiste, mais Fajon aurait-il publié dans « L'Humanité » la lettre de « Nowa Kultura » (1) ? Il a fait vendredi cette déclaration stupéfiante :

> « L'Humanité *n'a pas publié le rapport du camarade Gomulka parce que plusieurs de ses passages sont en contradiction avec les thèses démocratiquement élaborées par notre congrès.* »

Je reviendrai sur cette élaboration « démocratique » ; il faut en finir avec ces arguments dignes d'un inquisiteur, avec cet étouffement hypocrite des voix qui s'élèvent de plus en plus nombreuses dans notre parti, avec ces froids mensonges. Voilà pourquoi je répondrai aux questions de « L'Express » : pour être informé, j'use depuis longtemps du « triste droit », pour reprendre l'expression cafarde de Fajon, de lire la presse non communiste. Membre du parti depuis quinze ans, c'est avec « tristesse » que j'userai du droit de me faire entendre à travers elle. Je tiens à dire également que je ne partage pas du tout les opinions politiques représentées par « L'Express » ; ce journal n'est pour moi qu'un moyen d'expression.

— N'est-il vraiment pas possible de s'exprimer à l'intérieur du parti communiste ?

— Depuis le XXe congrès du P.C.U.S., l'on peut parler librement, mais à la base seulement, entre camarades ; les discussions sont d'ailleurs passionnées en ce moment. D'autre part, lors des conférences de sections qui ont préparé au mois de juin le XIVe congrès du Havre, les discussions ont été relativement libres, mais à cet échelon seulement et je montrerai plus loin pourquoi. J'ai d'ailleurs dit *relativement*, car de nombreux camarades, en présence de personnalités importantes, adoucissaient considérablement leurs termes. Le silence craintif est une habitude enracinée depuis des dizaines d'années dans tous les partis staliniens. Certains ont été également très prudents par souci tactique pour ne pas se couper des militants encore « gelés », très dépassés par les événements.

— Des militants de ce type sont-ils encore nombreux ?

— Oui, et c'est le drame du parti. C'est leur nombre relatif qui a permis au congrès du Havre cette apparence d'unanimité, ce contentement béat de la direction dont parlait Césaire (2). Il ne faut pas oublier que depuis longtemps des militants dévoués et courageux ont été imprégnés par le stalinisme, ont vécu dans cet extraordinaire univers où dominent, sous un placage rationaliste, des réactions mentales typiquement religieuses. *Ils ont cru à tout*, ils continuent à croire, même s'ils sont inquiets, et même maintenant *comment sauraient-ils la vérité ?* Elle est tragique, complexe, il faut pour l'appréhender connaître une quantité de textes et de documents. Ils sont, j'en suis persuadé, des milliers qui n'ont même pas lu le rapport Kroutchev ou « attribué à Kroutchev » comme disent nos jésuites. Par son attitude, la direction du parti est responsable de cet état de choses. Beaucoup de militants ne lisent que la presse du parti : des crimes commis, de la terreur de masse, des monstrueuses erreurs politiques et économiques, ils ne savent pratiquement rien encore. Ils ont entendu parler vaguement de « fautes », « d'erreurs », « d'entorses à la légalité », *sans que jamais leur véritable contenu soit révélé.*

— Ni a fortiori que leurs causes profondes soient expliquées...

— « L'explication », vous la connaissez. Roger Garaudy la donne dans sa réponse à Césaire : c'est « l'esprit du vieux monde » qui continue à planer sur le communisme, « des plantes vénéneuses semées par les régimes du passé ». Tout intellectuel communiste digne de ce nom doit crier son mépris devant de telles stupidités : malgré les Garaudy, nous procéderons, nous intellectuels communistes, à une analyse marxiste, c'est-à-dire radicale, des déviations qui ont engagé le socialisme mondial dans une impasse.

— Vous avez parlé tout à l'heure du congrès du Havre, y avez-vous assisté ?

— Non, mais j'ai assisté à sa préparation. C'était extrêmement instructif. On voyait en action les mécanismes qui, sous les apparences « démocratiques », canalisaient, freinaient puis étouffaient l'effervescence de la base du parti. Chaque conférence de section était dominée par une « commission politique » qui avait la tâche de rédiger la motion finale, les modifications aux thèses présentées et de désigner les camarades délégués à la conférence fédérale. Par des manœuvres, des procédés trop longs à expliquer ici, et grâce aux habitudes passives, suivistes, des militants, ces commissions étaient composées essentiellement de « permanents » salariés du parti, de « cadres », de militants connus pour leur docilité, ces « mannequins » dont parlait autrefois Maurice Thorez.

Les opposants y étaient en minorité et *ces commissions ne reflétaient en rien le rapport réel des tendances* ; par leurs soins, les résolutions, les projets d'amendement ont été soigneusement émasculés, déformés, étouffés et très souvent repoussés ou omis malgré les promesses faites.

Parallèlement, la tribune de discussion de « L'Humanité » ne publiait pas, en vertu des « théories » d'Etienne Fajon, les lettres ou les propositions jugées contraires à la ligne. Par contre, on étalait un flot d'approbations insipides ou de critiques anodines. Je pourrais citer des centaines de cas précis.

Dès lors, à la conférence fédérale, les jeux étaient faits. Les militants choisis, triés, soumis, applaudissaient toutes les interventions empreintes d'une docilité exemplaire. Les deux militants qui essayèrent de dire partiellement ce qu'ils pensaient furent vite écrasés, menacés, accusés de « colporter dans nos rangs l'idéologie de l'ennemi ». Naturellement, au Havre, c'était l'accord parfait. Je connais toutefois des camarades qui ont fait l'objet de dénonciations parce qu'ils n'applaudissaient pas assez souvent. De telles pratiques sont courantes dans l'appareil de notre parti.

— Quelles sont, à votre avis, les positions de la direction du parti communiste ?

— Je pense que tout le monde les connaît ; il suffit de lire « L'Humanité ». Dans une réponse à Claude Morgan, le secrétaire du P.C. Marcel Servin en a donné un assez bon aperçu ; je résume :

> *« Certes, des fautes ont été commises en U.R.S.S. où a sévi le culte de la personnalité. Ces fautes ont été réparées, il*

(1) Cf. « L'Express » numéro 280.
(2) Aimé Césaire, député communiste de la Martinique depuis 1945, a démissionné la semaine dernière avec éclat du P.C.F.

[ro]mpt le silence

[en]tre le socialisme et la terreur »

n'est plus nécessaire de s'y attarder. Parlons plutôt des tonnes d'acier produites et des tonnes de pommes de terre en Ukraine. Le parti français, quant à lui, ne peut être en rien concerné par ces critiques. La démocratie a toujours régné, les congrès se sont régulièrement tenus, la ligne a toujours été juste, le culte de la personnalité de Maurice Thorez n'a jamais existé. D'ailleurs, l'unanimité et l'enthousiasme sont plus forts que jamais, comme vient de le démontrer le congrès du Havre. »

Bien qu'il n'y ait pas dans ce résumé le moindre trait caricatural, je dirai plus sérieusement ceci : par son attitude, la direction du parti assume une terrible responsabilité : en continuant à mentir, à dissimuler, en trompant la classe ouvrière, nos dirigeants jettent le désarroi dans les rangs du parti et des syndicats, rendent impossible toute réelle unité d'action avec les socialistes. Ils mentent en disant que l'idée du Front unique progresse dans les masses. Le parti n'a jamais été aussi isolé ; et la brutale et servile prise de position dans le drame de Budapest va accentuer cet isolement. Ils mentent en disant que « *les intellectuels affluent de plus en plus nombreux dans nos rangs* ». Notre presse, nos revues, les indécentes déclarations d'hommes comme Garaudy ou Kanapa nous couvrent de mépris, font le désert autour de nous. Depuis deux jours, les démissions d'intellectuels du parti se multiplient. En plus des mensonges, ils commettent de lourdes fautes politiques : depuis des mois, les responsables nous répétaient : « *Il faut soutenir Mollet, c'est la seule voie possible pour aboutir à un règlement pacifique de la question algérienne.* » Or non seulement Mollet n'a pas conclu la paix en Algérie, mais il fait la guerre à l'Egypte et depuis des mois la position du parti a abouti à démobiliser les masses dans la lutte pour la paix en Algérie.

— Avez-vous une opinion sur les raisons de cette attitude ?

— Les raisons en sont complexes. Beaucoup de nos dirigeants sont restés des staliniens convaincus. On ne se dégage pas facilement de trente années d'un système aussi terrible. Ce sont des pessimistes formés par une conception policière et manichéenne du monde. Dans sa réponse à Césaire, Garaudy lâche un aveu de taille : « *Toute concession à la « spontanéité » dans les premières années de la construction conduit nécessairement à la régression.* » Donc *nécessairement* certains de nos dirigeants n'ont pas confiance dans les masses.

Pour eux, le socialisme doit *nécessairement* se construire avec la terreur, les informations faussées, les statistiques truquées, l'asservissement de l'Intelligentzia. C'est pourquoi ils critiquent Gomulka, le premier chef communiste qui depuis trente ans ait parlé le langage de la franchise et dit qu'il ne fallait pas mentir à la classe ouvrière ; c'est pourquoi beaucoup de nos responsables continuent à croire qu'au fond Tito est un traître avec lequel il faut cependant renouer des relations par nécessité stratégique. Ils parlent aujourd'hui du « traître » Nagy. Sans preuve, ils ont d'ailleurs parlé du « policier » Marty. Hervé est un « policier », je peux en être un demain, etc.

Quelques-uns, à mon avis, sont des politiciens qui veulent avant tout garder leur place et ils savent que le processus de déstalinisation du parti aboutirait rapidement à leur renversement et à leur remplacement par des éléments plus jeunes et plus sains. Enfin, pour beaucoup d'entre eux, une extrême médiocrité intellectuelle explique leur sclérose, leur manque total d'imagination, leur absence de réflexion théorique. Les dirigeants du parti italien sont très mal vus chez nous à cause de leur nette supériorité intellectuelle et théorique.

— La position des dirigeants du parti français a-t-elle une influence sur les autres partis communistes ?

— Je crains qu'il ne faille répondre à cette question par l'affirmative, les dirigeants du parti français se flattent d'avoir « aidé » les dirigeants du parti communiste de l'Union Soviétique dans la façon dont ils ont critiqué le culte de la personnalité. Je crois qu'ils ont effectivement contribué à freiner le cours de la déstalinisation en U.R.S.S. et dans les démocraties populaires en intervenant, lors de la visite à Moscou en juillet dernier, auprès des dirigeants soviétiques. Le parti français jouit encore d'un grand prestige à cause de tous les souvenirs historiques qui se rattachent à notre pays, la Révolution, la Commune, etc. D'où la déclaration de juillet du comité central du P.C.U.S., qui marque un net retrait par rapport à certaines déclarations du XX^e congrès et au rapport du camarade Kroutchev. Or, on sait aujourd'hui que ce mouvement de « freinage » a failli aboutir à l'explosion en Pologne. On sait que la résistance farouche des staliniens hongrois de la clique Rakosi-Geroe, en empêchant jusqu'à la dernière minute l'expérience Nagy qui aurait pu être effectuée avec succès comme le fut « l'opération Gomulka » en Pologne, a provoqué le chaos sanglant de Hongrie. Si cette influence était vérifiée, la direction du parti communiste français assumerait également une lourde responsabilité sur le plan du communisme international.

— Y a-t-il une opposition organisée au sein du parti communiste ?

— Je ne puis répondre concrètement à cette question ; ce que je puis dire, c'est qu'il y a un grand bouillonnement, une grande effervescence dans notre parti ; beaucoup de d[...] i aussi, surtout depuis ces derniers jours. Des camarades démissionnent, d'autres signent des pétitions qui circulent à l'intérieur. Des con[...] se prennent, des formes d'[...]ction [...] cherchent. Certains se tiennent à l'écart, désorientés, tout en approuvant timidement les volontés de renouveau qui se manifestent de plus en plus nombreuses.

— Quels sont les objectifs de ceux que l'on pourrait appeler « les oppositionnels » ?

— Pour employer le vocabulaire politique, il n'y a plus de « plate-forme » élaborée. Je n'ai pas l'expérience de ce genre de choses, mais je peux essayer de dire personnellement (et maladroitement) les changements qui me paraîtraient profitables, non seulement au parti, mais à tout le mouvement ouvrier français :

1. — Des changements dans la structure du parti, dans ses méthodes internes, dans son « style ».

Sans tomber dans l'anarchie, une libéralisation e[...], c'est-à-dire une reconnaissance des tendances et de leur droit à l'expression dans les organes du parti. Que les responsables qui jugent ces tendances fausses les combattent, sans brutalité, sans les qualifier aussitôt « d'idéologies ennemies », « bourgeoises », etc... mais avec des arguments véritablement marxistes.

Il faudrait d'autre part que de nouvelles conférences de section aient lieu, qui aboutiraient à d'importantes modifications dans la composition des comités de section afin que ceux-ci reflètent plus exactement les tendances, les besoins de changement qui se manifestent à la base.

Il devrait en être de [...] p[...]ur [...] organisations fédérales. D'ailleurs, seul, un nouveau congrès du parti, réellement démocratique celui-là, pourrait diriger le « tournant » et décider l'ensemble des mesures qui s'imposent.

2. — Un changement profond de la presse du parti.

« La vérité est révolutionnaire » écrivait récemment Courtade. Je crois qu'il ne faut pas avoir peur de dire la vérité, toute la vérité, même si souvent elle est amère, tragique.

Pour aider à la prise de conscience des militants, il faut leur expliquer franchement les erreurs qui ont été commises, les déviations, les perversions, les abus d'une bureaucratie isolée des masses, la faillite de certains plans économiques, les erreurs commises par l'U.R.S.S dans ses rapports avec les démocraties populaires et qui ont amené à la révolte les ouvriers de Poznan et provoqué la terrible explosion hongroise. Il ne suffit pas de les évoquer d'une manière allusive, mais de les *analyser* radicalement.

On peut ne pas être d'accord sur certains aspects du rapport Kroutchev et sur la façon dont il a été divulgué. Il n'en représente pas moins un formidable cri de vérité. Ce cri, il ne faut pas l'étouffer, mais le prolonger, en l'expliquant mieux encore.

3. — Tout cela doit s'accompagner d'un immense travail critique, historique et théorique.

Il ne suffit pas d'avoir imprimé que l'histoire du P. C. (b) de l'U.R.S.S. était un ouvrage falsifié. Cet ouvrage a formé des générations de communistes.

Il faut, dans de nombreuses études, exposer *en quoi il a été falsifié*. Il faut refaire la véritable histoire de la révolution soviétique et de la construction du socialisme, c'est le vœu même qu'ont formulé certains dirigeants soviétiques, afin que les erreurs et les déviations dont on connaît aujourd'hui les effets tragiques ne se renouvellent pas.

Il faut d'autre part que les camarades philosophes, ou plus généralement théoriciens, sans se faire qualifier aussitôt de « révisionnistes », « d'idéalistes », de « réformistes », puissent dans de nouveaux travaux reposer tout un ensemble de problèmes théoriques, historiques, etc. Henri Lefebvre disait récemment : « Nous avons une tâche énorme : la reconstruction du marxisme. » On ne peut plus vivre sur des théories, des thèses figées qui n'ont plus qu'un lointain rapport avec la réalité actuelle fantastiquement mouvante. Seul, par exemple, un vigoureux effort théorique peut permettre d'amorcer correctement un débat sur les « voies nouvelles » du socialisme, et spécialement en Occident.

Tant que la pensée « marxiste » sera officiellement représentée par les Garaudy et les Kanapa, ce débat sera impossible.

A mon avis, des changements tels que je viens de les indiquer, très maladroitement, très incomplètement, je le répète, pourraient amener une réelle évolution de la vie politique française, un « déblocage » d'une situation actuellement sans issue.

Un renouveau du P.C. français se traduirait dialectiquement par un renouveau au sein du parti socialiste. Il y a dans ce parti un grand nombre d'éléments hostiles à la sclérose bureaucratique de leur appareil, à la politique des Mollet et des Lacoste et des deux mouvements parallèles pourraient enfin surgir les véritables conditions d'une unité d'action, puis d'une réconciliation organique du mouvement ouvrier français.

Il existe, d'autre part, au sein du parti radical, chez les jeunes en particulier, des courants permettant une alliance solide de toutes les forces de gauche.

Ce regroupement, cette alliance me paraissent particulièrement urgents dans la période que nous traversons, au moment même où apparaissent les signes de plus en plus alarmants d'une nouvelle guerre mondiale.

Pour terminer, je tiens à préciser quelques points : je n'ai rien de commun et je méprise ceux qui s'indignent sur le sort de la Hongrie et applaudissent à l'invasion de l'Egypte. Par cette déclaration, j'ai pris mes responsabilités et je les assumerai ; je prie mes camarades d'être persuadés qu'elle est inspirée par une volonté absolument sincère d'être utile au parti et à la classe ouvrière.

Enfin, même si mon opinion sur les événements de Hongrie ne concorde pas avec les interprétations qu'en donne « l'Humanité », je garde ma confiance et ma fidélité envers l'Union Soviétique.

J.-F. ROLLAND.

[J.-F. Rolland marque au début de cette déclaration, qu'il ne partage pas les opinions politiques de « L'Express ». Sa dernière phrase, à elle seule, suffit à préciser que nous ne partageons pas les siennes. Mais l'importance de sa prise de position justifie que nous lui ayons offert une tribune qu'il ne pouvait trouver dans la presse de son parti.]

Dans les sables du désert du Sinaï

LES ARCHÉOLOGUES DÉCOUVRENT QUE LA BIBLE A DIT VRAI

La Bible « best-seller » du monde. De gauche à droite : les rouleaux de la Thora (avant J.-C.), l'un des plus vieux manuscrits conservés, la Bible de Gutenberg et,

Lorsque les pionniers israéliens cherchent un point d'eau dans le désert du Neguev, ils relisent la Bible pour voir où Abraham abreuva ses troupeaux. Et ils trouvent de l'eau. Depuis quelques années, les recherches archéologiques ont montré que la Bible n'était pas seulement un recueil de légendes sacrées, comme on l'avait cru longtemps, mais aussi une chronique fidèle de l'histoire du Moyen-Orient, et que ses récits les plus fabuleux correspondent toujours à un événement historique précis. Plusieurs livres viennent d'être consacrés à cette « actualité » de la Bible.

Dans « La Bible arrachée aux sables », qu'il vient de publier, l'écrivain allemand W. Keller, confronte les récits bibliques avec les dernières découvertes archéologiques, qui permettent aujourd'hui de suivre Abraham à la trace, d'assister à la destruction de Sodome et de Gomorrhe, d'accompagner Moïse et son peuple à travers le désert du Sinaï. L'Express *publie ici les bonnes feuilles de son passionnant récit.*

LORSQUE les ancêtres d'Abraham quittèrent les étendues désertiques de l'Arabie du Sud, il y a plus de 4.000 ans, pour « monter » vers les plaines fertiles de Mésopotamie, ils ne se doutaient pas que le peuple issu de leur petit groupe nomade — qui ne se composait peut-être que d'une seule famille — occuperait une place plus importante, dans l'histoire de l'humanité, que les puissants empires du « Croissant fertile » aux frontières desquels ils allaient planter leurs tentes.

Lorsqu'ils se mirent en route, le « Croissant fertile » (Mésopotamie, Syrie, Palestine) abritait déjà une multitude de civilisations. Avec la vallée du Nil, il avait été le berceau de la culture humaine et il devait rester le centre du monde civilisé jusqu'à l'apogée du monde gréco-romain.

A l'époque d'Abraham, la ville d'Ur, capitale de la Chaldée, était en plein épanouissement. Jusqu'en 1923, on ignora jusqu'à l'emplacement de cette ville dont le nom seul était connu par les textes bibliques. Mais cette année-là, une mission archéologique anglo-américaine dirigée par le Britannique Sir Charles Leonard Wooley commença des fouilles méthodiques autour du Tell al-Muqaiyar, puissant bloc de briques, vestige d'une ancienne tour à gradins, qui s'élevait dans le désert à 200 kilomètres du golfe Persique, près du chemin de fer de Bagdad. Ces ruines avaient déjà été fouillées en 1854 par l'Anglais Taylor, mais il était passé à côté des trésors enfouis sous la colline.

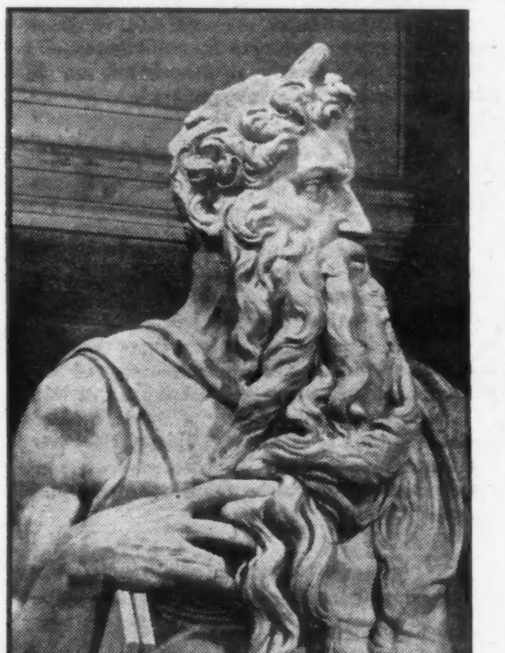
Plus méthodique, Wooley fut mieux récompensé de ses efforts. Pendant six saisons d'hiver, jusqu'en 1929, les fouilles allaient faire surgir pièce par pièce les temps anciens où les premiers humains se fixèrent sur les terres nouvelles qui se formaient dans les deltas du Tigre et de l'Euphrate. Elles allaient faire sortir de l'ombre 7.000 ans d'histoire et redonner vie à des cités dont le nom seul était connu par la Bible.

Les travaux de déblaiement firent d'abord apparaître la prodigieuse ville d'Ur, une des plus luxueuses de l'antiquité. Dans aucune autre ville de la Mésopotamie n'ont été découvertes des demeures si belles et si bien conçues. Celles de Babylone, la capitale si admirée du grand Nabuchodonosor, vers l'an 600 avant J.-C., paraissent comparativement modestes, presque pauvres : simples bâtisses en terre, sans étage, de trois ou quatre pièces.

Quinze siècles auparavant, les habitants d'Ur vivaient déjà dans des villas à plusieurs étages de 13 ou 14 pièces. Autour de la cour centrale, recouverte d'un carrelage élégant, se trouvaient la pièce de réception, la cuisine, les pièces d'habitation et la chapelle privée. Par un escalier de briques sous lequel était dissimulée la toilette, on accédait à une sorte de balcon sur lequel s'ouvraient les chambres de la famille et celles des amis.

Noé avait le même bateau qu'Utnapishtim

Une multitude de bris de poteries et de tablettes recouvertes d'écriture permirent de reconstituer la vie quotidienne de la ville. Comme on ne connaissait pas encore la monnaie, les impôts, perçus par les prêtres, étaient payés en nature, chaque contribuable recevant un reçu écrit sur une tablette d'argile pour l'huile, le grain, les fruits, la laine ou le bétail qu'il apportait en paiement. Un certain nombre de matières premières étaient transformées dans les ateliers appartenant aux prêtres, notamment des filatures. Des tablettes retrouvées nous indiquent les noms des femmes employées au tissage, le poids de laine qui leur était donné et le nombre de pièces de vêtement qu'elles devaient en tirer. Dans un bâtiment qui avait abrité un tribunal, on trouva, soigneusement empilées, les copies des jugements, comme dans les greffes de nos palais de justice.



MOISE VU PAR MICHEL ANGE
« Cela, c'est du pain que le Seigneur nous donne à manger. »

Les fouilles de Wooley, de plus en plus profondes, allaient aussi lui apporter la clef d'une des histoires bibliques les plus mystérieuses : celle du déluge. Si la relation biblique du déluge est la plus connue, il existe chez beaucoup d'autres peuples diverses traditions qui font état d'une inondation catastrophique. Sur le continent américain, en Australie, aux Indes, en Polynésie, au Tibet, au Cachemire, des légendes se sont conservées qui font état d'un désastre de ce genre.

Au début du siècle, dans les ruines de la célèbre bibliothèque de Ninive, au bord du Tigre, des savants anglais avaient découvert parmi 20.000 textes transcrits sur des tablettes d'argile, un étrange poème épique de 300 strophes traitant des aventures du roi Gilgamech et dans lequel il était question d'un certain Utnapishtim ayant survécu à une gigantesque inondation. Ce récit concordait presque point par point avec l'histoire de Noé telle qu'elle est racontée dans la Bible. Lorsque les dieux avaient décidé d'anéantir l'humanité par un déluge, l'un d'eux en avait averti Utnapishtim :

« Nous avons découvert des traces du déluge »

> *« Abats ta maison, construis un bateau, abandonne la richesse, recherche la vie, charge le bateau de toutes sortes de semences de vie. Que le bateau que tu dois construire le soit selon des normes bien établies. »*

Et Utnapishtim décrit son bateau, qui ressemble étrangement à celui de Noé :

> *« Sa base était de* 12 *iku* (3.500 m2), *ses flancs avaient* 10 *gar* (60 *mètres*). (Genèse : sa longueur sera de 300 coudées, sa largeur de 50 et sa hauteur de 30.) *Je lui donnai six étages. Dans le sens de la largeur, je le partageai en compartiments* (Genèse : Tu lui feras trois étages... Tu le diviseras en compartiments.) *Je versai six sar de bitume dans le fourneau* (Genèse : Tu l'enduiras de bitume au dedans et au dehors.)
>
> *« Tout ce que je possédai en semences de vie, je le chargeai sur le bateau* (« Des animaux purs et impurs, des oiseaux et de tout ce qui rampe sur le sol, un couple, mâle et femelle, entra auprès de Noé dans l'arche.) *Je montai dans le bateau et fermai la porte. Dès le premier reflet de l'aurore, des nuages noirs s'amassèrent* (Et le Seigneur ferma la porte derrière lui... Au bout de sept jours, les eaux du déluge se répandirent sur la terre.)
>
> *« Durant six jours et six nuits, le vent et le déluge firent rage et la tempête du Sud détruisit le pays. Quand vint le septième jour, la mer se calma et se tut ; l'ouragan, le déluge cessèrent. Et toute l'humanité s'était transformée en glaise. Les champs avaient pris la forme d'un toit. »*

Les géologues avaient cherché l'origine de ces légendes dans un cataclysme mondial et pensaient l'avoir trouvée dans le dégel brusque d'une période post-glaciaire au cours de laquelle les masses d'eau libérées par la fonte des glaciers auraient envahi les régions côtières et les vallées les plus basses. Mais aucune preuve matérielle n'était jamais venue étayer cette hypothèse.

le premier tome dans la collection de la Pléiade.

Cette preuve, ce fut Wooley qui la trouva accidentellement sur les ruines d'Ur. A mesure que les puits s'enfonçaient, de nouvelles couches de dépôts contenant des débris de poteries diverses étaient découvertes. Mais un jour vint, après six ans de fouilles minutieuses, où les ouvriers de Wooley vinrent lui dire qu'ils avaient atteint une couche de terrain vierge. Il alla examiner cette nouvelle couche et constata qu'elle était faite d'une argile identique à celle de certaines alluvions. Il pensa d'abord qu'il s'agissait de dépôts laissés par l'Euphrate à l'époque où son embouchure remontait plus loin à l'intérieur des terres, mais des mesures précises lui prouvèrent que la couche de glaise était à un niveau trop élevé pour que le fleuve ait jamais pu l'atteindre.

Mais, alors, de quoi s'agissait-il ? Aucun des collaborateurs de Wooley ne pouvant trouver une explication plausible, on décida de continuer à creuser. Un mètre, deux mètres : la terre remontée ne contenait toujours rien. Après trois mètres, la couche argileuse s'interrompit aussi brusquement qu'elle avait commencé et lorsque les premiers échantillons de la couche suivante furent remontés à la surface, les archéologues n'en crurent pas leurs yeux. Là où ils s'attendaient à ne trouver que de la terre vierge, ils retrouvèrent de nouveau des fragments d'objets en céramique. Au-dessous d'une couche alluviale de près de trois mètres, on retombait donc sur des vestiges d'établissement humain. Mais la céramique avait totalement changé d'aspect. Les vases trouvés au-dessous du dépôt argileux avaient été façonnés à la main, alors que ceux qui se trouvaient au-dessus avaient été produits sur des tours à potier. D'autre part, aucun objet métallique ne put être découvert dans la couche inférieure. Tous les outils qui s'y trouvaient étaient faits de silex taillé.

Wooley télégraphia à Londres : « *Nous avons découvert des traces du déluge.* » Le déluge fournissait en effet la seule explication plausible de la présence de la couche argileuse entre les vestiges de deux époques différentes et des restes d'animaux marins confirmaient l'origine marine des alluvions. Pour vérifier son hypothèse, Wooley fit creuser d'autres puits à l'emplacement d'agglomérations qui se trouvaient sur des collines naturelles, beaucoup plus haut que la couche d'alluvions. Comme il l'avait supposé, les vases faits à la main venaient immédiatement après ceux faits au tour, sans couche de glaise intermédiaire. D'autres sondages permirent de déterminer la superficie du territoire atteint par la catastrophe : 630 kilomètres de long sur 160 de large en partant du golfe Persique vers le nord-ouest.

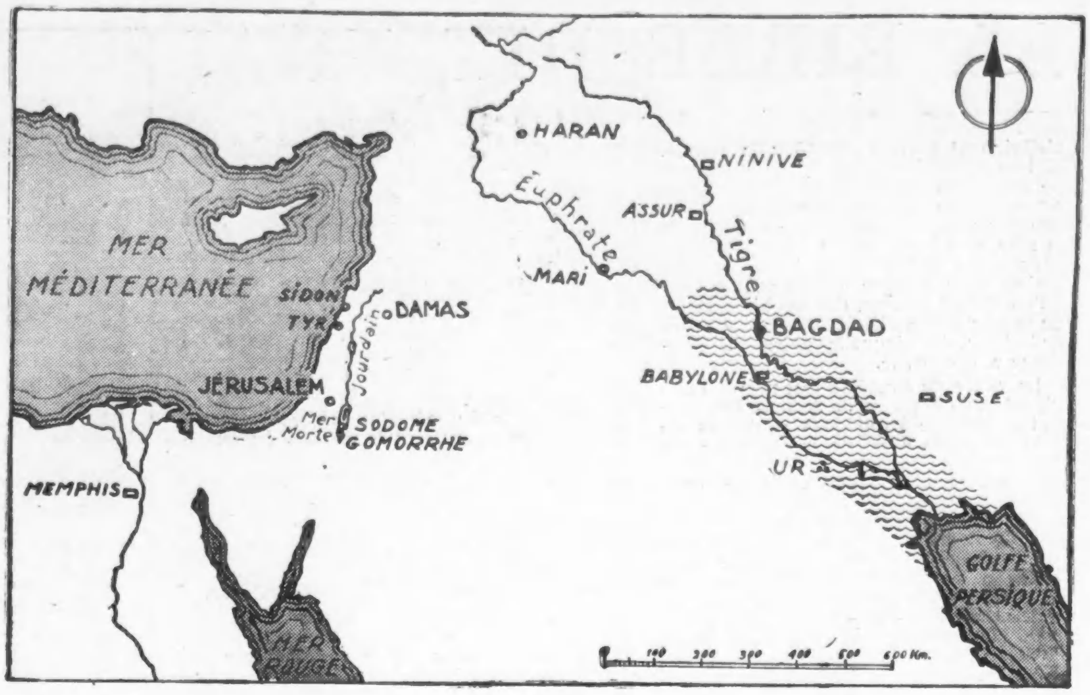
Il était donc établi qu'un formidable cataclysme ressemblant beaucoup au déluge avait eu lieu à une époque où l'homme était déjà suffisamment évolué pour qu'il ait pu en transmettre le souvenir à ses descendants. L'analyse des débris découverts dans les couches inférieures permet de dater approximativement l'événement : 4.000 ans avant J.-C.

Tharé prit Abram, son fils, Lot, fils d'Harân, son petit-fils, et Saraï, sa belle-fille, femme d'Abram, et il partit avec eux d'Ur, en Chaldée.

Cent fonctionnaires des postes gouvernementales

Cette phrase de la Genèse permit à Wooley, lorsqu'il eut fait resurgir des sables du désert les ruines de l'opulente ville d'Ur, d'affirmer qu'Abraham n'était pas un simple nomade se déplaçant avec ses troupeaux, mais le citoyen prospère d'une grande métropole de l'an 2.000 avant J.-C.

D'autres textes et d'autres découvertes permirent cependant d'attribuer à la famille d'Abraham une origine plus conforme à la description que nous donne la Bible du premier patriarche. Lorsqu'Abraham envoie son plus ancien serviteur à la ville de Nahor — en Mésopotamie — pour y chercher une femme pour son fils, il appelle Nahor « son pays, la maison de son père, sa patrie ». Après la conquête de la Terre Promise, Josué dit au peuple rassemblé :



Avant le déluge.

« *Jadis, vos ancêtres, Tharé, père d'Abraham et père de Nahor, habitaient au-delà du fleuve...* »

Le fleuve, c'est l'Euphrate. Or, la ville d'Ur, vue de Canaan, se trouve *en deçà* de l'Euphrate et non *au-delà*.

La découverte accidentelle des ruines de Mari, capitale d'un royaume qui s'étendit pendant plus d'un millénaire sur les bords de l'Euphrate, vint apporter de nouvelles indications sur l'origine d'Abraham. Les fouilles pratiquées de 1933 à 1939 autour du Tell Hariri — à 11 kilomètres au nord de la petite ville d'Abou Kemal, sur l'Euphrate — par l'archéologue français André Parrot, mirent à jour les restes d'une immense cité et 23.000 tablettes relatant l'histoire du royaume de Mari depuis le troisième millénaire avant J.-C. Le palais des rois de Mari est le bâtiment le plus gigantesque que l'on ait jamais découvert. Avec ses 260 salles et cours, il occupe une superficie de près de 10 arpents. Vers l'an 2.000, il était l'une des merveilles du monde et l'on venait de loin pour l'admirer. Il fut Hamourabi de Babylone et, sous les murs et les plafonds écroulés, on a retrouvé les braseros qui servirent aux envahisseurs pour l'incendier.

Le royaume de Mari était magistralement organisé. L'appareil de l'administration était doté d'un ministère des Affaires étrangères et d'un ministère du Commerce. Le courrier gouvernemental qui comportait des milliers de tablettes, occupait à lui seul plus de cent fonctionnaires. La prospérité du pays dépendait en grande partie de son réseau d'irrigation, constamment entretenu par des ingénieurs d'Etat. Deux tablettes conservées donnent les noms de deux mille ouvriers et leur profession. Le système de transmission était d'une étonnante rapidité. Les nouvelles importantes étaient transmises en quelques heures par un système de feux, de la frontière babylonienne jusqu'au cœur de l'actuelle Turquie, soit à plus de 500 kilomètres.

On ne rencontre aucune représentation de prouesses guerrières dans les peintures et les sculptures de Mari. Les habitants du royaume aimaient la paix et ne s'intéressaient qu'à leur religion et au commerce. Ils se souciaient peu d'héroïsme. Ils avaient cependant à se préoccuper de leur défense, car le long de leurs frontières vivaient des tribus sémitiques nomades qu'attiraient leurs riches pâturages et qui faisaient de fréquentes incursions sur leur territoire.

C'est précisément dans les rapports de la police des frontières qu'apparut aux traducteurs le nom d'une tribu que l'on connaissait déjà bien par la Bible : celle des Benjaminites. Et des noms de villes surgirent, qui rendaient un son familier : Peleg et Serug, Nahor et Tharé, Harân.

Or, on peut lire dans la Genèse :

« *Voici la descendance de Sem... quand Peleg eut trente ans, il engendra Réu... Quand Réu eut trente-deux ans, il engendra Serug... Quand Serug eut trente ans, il engendra Nahor... Quand Nahor eut vingt-neuf ans, il engendra Tharé... Quand Tharé eut soixante-dix ans, il engendra Abraham, Nahor et Harân.* »

Les noms des ancêtres d'Abraham correspondent donc aux noms de villes situées dans le nord de la Mésopotamie, dans la plaine d'Aram. Au centre de cette plaine, se trouve Harân, que la Bible désigne comme lieu de naissance d'Abraham.

Selon les dates indiquées par la Bible, Abraham aurait quitté Harân, appelé par son Dieu à la conquête de la Terre Promise, 645 ans avant le départ d'Egypte des enfants d'Israël qui traversèrent le désert sous la conduite de Moïse. Cette chronologie est confirmée par l'archéologie et on peut déduire qu'Abraham vécut vers 1900 avant notre ère.

Avec sa femme Saraï, son neveu Lot, sa suite et ses troupeaux, Abraham se rendit dans le pays de Canaan — la Palestine — que lui avait attribué le Seigneur. Le pays n'était guère peuplé, mais les paysans et les éleveurs sédentaires établis dans les vallées défendaient leurs terres avec une telle énergie contre les incursions des nomades qu'Abraham préféra s'établir d'abord dans les collines plus arides. Avec ses arcs et ses frondes, il n'eût pas été de taille à soutenir la lutte contre des ennemis armés d'épées et de lances. Au bout de quelques années, une famine le chassa vers l'Egypte, dont les plaines irriguées par le Nil étaient un lieu de refuge traditionnel pour les nomades pendant les périodes de grande sécheresse. Lorsqu'il en revint, une querelle ayant opposé ses bergers à ceux de Lot, il décida de se séparer de son neveu et lui dit :

« *Si tu vas à droite, j'irai à gauche ; si tu vas à gauche, j'irai à droite.* »

Sodome et Gomorrhe englouties

Lot choisit la région la plus riche du pays : la vallée du Jourdain. Et il s'établit à Sodome, au sud de la mer Morte, dans une des plaines les plus fertiles de la région, la vallée de Siddim. Il y avait cinq villes, dans cette contrée : Sodome, Gomorrhe, Adama, Séboïm et Zoar.

« *Le Seigneur déclara,* dit la Genèse : « *La clameur qui s'élève de Sodome et de Gomorrhe est immense et leurs péchés sont énormes...* » *Alors, le Seigneur fit tomber sur Sodome et Gomorrhe une pluie de soufre et de feu venant du ciel.* »

On s'est longtemps demandé si Sodome et Gomorrhe avaient réellement existé et — dans l'affirmative — quel cataclysme avait pu transformer la fertile vallée de la Siddim dont parle la Bible en ce désert de pierre et de sel qui s'étend aujourd'hui au sud de la mer Morte. Aucun savant n'eut l'idée d'aller examiner la mer Morte avant l'année 1848, au cours de laquelle le gouvernement américain y envoya une expédition dirigée par le géologue W. F. Lynch.

La première chose que découvrit Lynch, ce fut que le lac de Tibériade, que traverse le Jourdain avant de poursuivre son cours vers la mer Morte, était à 208 mètres au-dessous du niveau de la mer ; que la mer Morte elle-même était à 393 mètres au-dessous du niveau de la mer, et que la vallée du Jourdain constituait la faille la plus profonde de la surface du globe.

Le premier bain que les Américains voulurent prendre dans la mer Morte confirma d'autre part le récit selon lequel le général romain Titus, ayant fait jeter dans cette mer quelques esclaves enchaînés, les vit remonter à la surface « comme s'ils eussent été de liège » et fut tellement impressionné par ce spectacle inexplicable qu'il les gracia. La densité de l'eau est telle, en effet, que personne ne saurait s'y noyer. Elle contient 25 % de sels minéraux contre 4 à 6 % dans les mers ordinaires.

De Sodome et de Gomorrhe, de la vallée fertile d'autrefois, Lynch ne vit aucune trace, pas plus que les autres chercheurs qui visitèrent la mer Morte au début du siècle. On sait aujourd'hui que toutes les recherches seront vaines, car les géologues ont percé le mystère de la disparition des « villes maudites ».

Vers le milieu de la mer Morte, une presqu'île s'avance qui la sépare presque en deux. Au nord de cette presqu'île, les profondeurs sont voisines de 400 mètres ; au sud, elles

→

LA BIBLE DIT VRAI

n'atteignent parfois que 15 à 20 mètres. Et lorsqu'on circule en barque au-dessus de ces hauts fonds, on peut, si le soleil est dans une position favorable, voir se profiler sous l'eau, à quelque distance de la rive, des forêts que le sel a pétrifiées. Sans doute les troupeaux de Lot se réfugiaient-ils à l'ombre de ces arbres lorsqu'ils étaient vivants. Car ces hauts fonds de la mer Morte, c'était autrefois la vallée de Siddim, dans laquelle se dressaient Sodome et Gomorrhe.

La vallée du Jourdain fait partie d'une gigantesque crevasse de l'écorce terrestre qui commence à quelques centaines de kilomètres au nord de la Palestine, en Asie mineure, et s'étend jusqu'au-delà de la mer Rouge, en Afrique. En de nombreux points de cette crevasse, des traces volcaniques sont visibles. On trouve du basalte et des coulées de lave en Galilée, en Jordanie orientale et dans le golfe d'Akaba. Le fond de cette crevasse — et la vallée de Siddim — s'affaissa un jour et les géologues ont pu dater avec précision l'événement : il se produisit vers 1900 avant J.-C., c'est-à-dire au temps d'Abraham. Cet affaissement et la destruction des villes de la plaine résultèrent d'un grand tremblement de terre accompagné d'explosions, de dégagements de gaz naturel et d'un incendie généralisé.

Abraham avait conduit les siens de Mésopotamie en Palestine. Un siècle plus tard, appelés par Joseph qui était devenu vice-roi d'Egypte après avoir été vendu comme esclave par ses frères, les Hébreux se rendirent en Egypte où ils demeurèrent plus de 400 ans. Ce fut Moïse qui les en fit sortir pour les ramener dans la Terre Promise lorsque, vers le début du XIIIe siècle avant J.-C., Ramsès II se mit à utiliser les nomades hébreux comme main-d'œuvre forcée pour la construction de ses immenses palais. L'exode dura 40 ans et les précisions données par la Bible, géographiquement exactes, permettent d'en suivre toutes les étapes.

Au lieu de suivre la route côtière, plus courte, mais constamment gardée par les troupes égyptiennes qui contrôlaient le passage des voyageurs, Moïse entraîna son peuple vers le Sud, vers Suez.

> *« Moïse étendit la main sur la mer. Le Seigneur la fit refluer par un fort vent d'Est qui souffla durant toute la nuit. Les eaux se séparèrent et les enfants d'Israël entrèrent au milieu de la mer à pied sec, tandis que les eaux formaient une muraille à droite et à gauche. »*

Les Bédouins aussi mangent de la manne

Ce « passage miraculeux de la mer Rouge » peut s'expliquer de différentes façons, mais on ne réussira sans doute jamais à en déterminer le lieu exact.

La première difficulté vient de ce que les mots hébraïques « Yam Suph » peuvent se traduire soit par « mer Rouge », soit par « mer des Roseaux ». Or, sur les rives de la mer Rouge, il n'y a pas de roseaux. La mer des Roseaux se trouvait sans doute plus au nord.

On crut longtemps que les Hébreux avaient franchi la mer Rouge non loin de Suez. La chose n'eût pas été impossible, car en cet endroit il arrive que de forts vents du nord-ouest repoussent à ce point les eaux qu'on peut franchir le golfe à gué.

La mer franchie, le peuple d'Israël commença sa longue marche dans le désert, d'autant plus pénible pour lui qu'il avait mené en Egypte une vie relativement confortable, bien que dure. Pour calmer le mécontentement qui montait, le Seigneur leur envoya cependant des secours inattendus.

> *« Le soir, des cailles montèrent et couvrirent le champ. Le lendemain matin... quand la rosée fut dissipée, voici qu'il y avait sur le sol du désert quelque chose de menu et de granuleux. A cette vue, les enfants d'Israël s'interrogèrent: « Qu'est-ce cela ? » Mais Moïse leur dit : « Cela, c'est du pain que le Seigneur nous donne à manger. »*

L'apparition de ces cailles et de cette manne, qui a soulevé tant de discussions, est sans doute ce qu'il y a de moins miraculeux dans l'histoire biblique. Il s'agit de phénomènes naturels que tous les Bédouins du pays connaissent bien.

C'est au printemps que les Hébreux quittèrent l'Egypte, c'est-à-dire à l'époque des grandes migrations d'oiseaux. En cette saison, les passereaux quittent l'Afrique devenue torride pour se rendre en Europe, soit par l'Espagne, soit par Méditerranée.

Quant à la manne, les botanistes nous ont expliqué son origine. Les amateurs peuvent même en acquérir puisqu'elle est une des exportations de la péninsule du Sinaï. Elle est le produit d'une plante appelée *Tamarix mannifera Ehr,* sorte d'acacia qui se trouve dans tout le massif du Sinaï et aux confins du désert d'Arabie.

> « *Dans toutes les vallées,* écrivit en 1843 le doyen de Mayence au retour d'un pèlerinage au Sinaï, *on trouve encore de la manne céleste que les moines et les Arabes récoltent et vendent aux étrangers. Ce pain céleste tombe le matin comme la rosée et s'accroche aux brins d'herbe, aux pierres, aux branches des arbres. Il est doux comme le miel et colle aux dents quand on le mange. Nous en achetâmes beaucoup.* »

En vérité, la manne ne tombe pas du ciel. Elle est une sécrétion résineuse du tamarix se produisant à la suite de la piqûre d'une cochenille particulière à la région du Sinaï.

> *« Ils en recueillaient tous les matins chacun selon ses besoins, dit la Bible. Mais quand le soleil devenait chaud, elle fondait. »*

Comme les Hébreux pendant l'exode, les Bédouins récoltent encore leur *mann es-sama* — la « manne du ciel » — dès l'aurore, car les fourmis la dévorent dès qu'elles sortent de leur engourdissement nocturne. Dans les bonnes années, ils en récoltent jusqu'à un kilo et demi par personne chaque matin, ce qui suffit largement à l'alimentation d'un adulte.

> *« Et les enfants d'Israël mangèrent la manne pendant quarante ans, jusqu'à leur arrivée dans le pays de Canaan qu'ils devaient habiter. »*

(Copyright Mondial Presse et Skript Press.)

transistor...

miracle en radio

• sans lampe
• sans cablage
• sans batterie
• sans prise de courant

voici **solistor**
premier poste utilisant la technique ultra-moderne
TRANSISTORS + CIRCUIT IMPRIMÉ

500 heures d'écoute avec 3 piles standard de lampe de poche à 80 francs

C'est au moins 6 mois d'utilisation et c'est le miracle des transistors, cristaux de germanium, aussi durs que le diamant, incassables, inusables et consommant si peu de courant que de simples piles de lampes de poche suffisent à faire fonctionner SOLISTOR.

une musicalité exceptionnelle

Prenant la place des lampes fragiles et encombrantes, les transistors qui sont aussi petits que des grains de café ont permis de loger dans un coffret peu volumineux un haut-parleur elliptique de très grandes dimensions (19 x 12) qui est à la base des qualités musicales exceptionnelles du SOLISTOR.

un poste d'intérieur libéré des prises de courant

Libéré de toute attache, supportant les chocs grâce aux transistors et au circuit imprimé, SOLISTOR est un poste d'intérieur qui aime le plein air. Il vous accompagnera partout, d'une pièce à l'autre, en week-end, en vacances. Par la pluie ou le beau temps, ce sera votre compagnon de chaque instant.

enfin... un cadeau original

offrez ou faites-vous offrir **solistor**

Un premier contingent de SOLISTOR a été épuisé en quelques jours. Mais les spécialistes SOLISTOR viennent d'être réapprovisionnés.

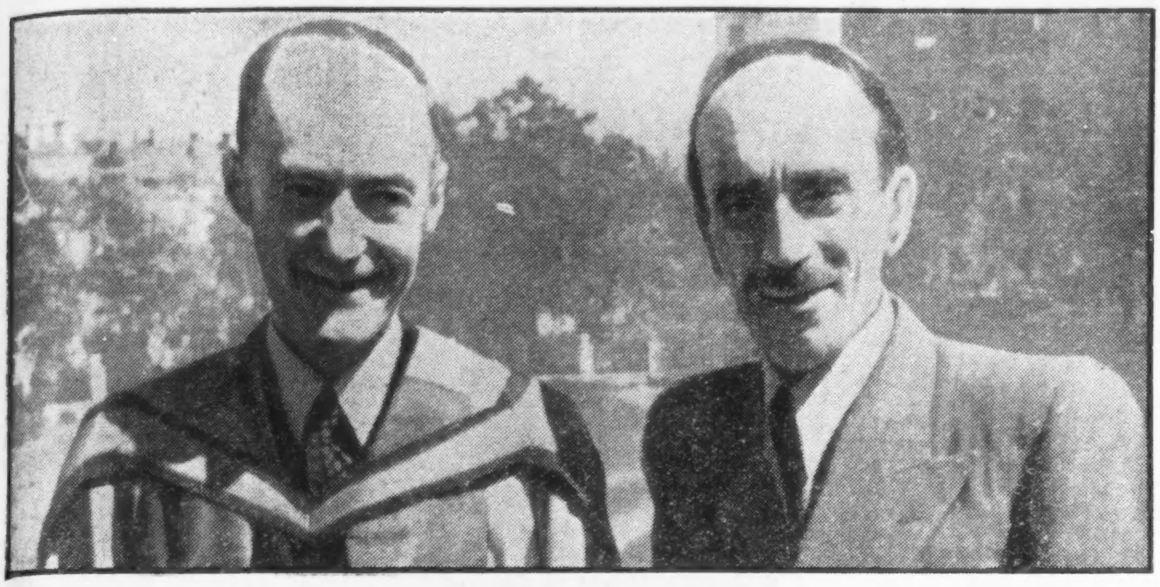
Demandez-leur de vous expliquer le miracle des transistors.

PARIS - RADIO-TURBIGO, 46, rue Turbigo (3e) ● **TÉLÉ-RADIO REPUBLIQUE,** 15, place de la République (3e) ● **Ets VIDAL,** place Saint-Germain-des-Prés (6e) ● **Ets OURI,** 57, boulevard des Batignolles (8e) ● **TELE-CITE,** 52, Champs-Elysées (8e) ● **TELE-HAUSSMANN,** 7, boulevard Haussmann (9e) ● **A. T. C. M.,** 122, avenue Philippe-Auguste (11e) ● **HAUTE-FIDÉLITÉ,** 26, boulevard Beaumarchais (11e) ● **Ets ROYOL,** 27, rue de l'Abbé-Groult (15e) ● **SPORTS et MUSIQUE,** 217, avenue de Versailles (16e) ● **LIBRAIRIE MUSICALE,** 35, avenue Paul-Doumer (16e) ● **Ets RIEFF,** 184, boulevard Péreire (17e) ● **MUSIQUE et RADIO,** 87, rue du Poteau (18e) ● **COLOMBES - Ets HENRY,** 6, rue Saint-Denis

solistor

...une production Radio France équipé avec des transistors CSF

et solistor ne coûte que 33.000 Frs



CYRIL INSHELWOOD ET NICOLAI SEMENOV
Le vingt-deuxième anglais et le premier soviétique

SCIENCES

Le premier soviétique

POUR la première fois depuis la fondation du prix Nobel, il y a 55 ans, l'Académie Royale de Stockholm vient de couronner un scientifique soviétique — elle avait déjà accordé ses lauriers à un Russe, Pavlov, mais c'était en 1904, alors que l'U.R.S.S. n'existait pas.

Après onze physiciens et chimistes français, trente-trois allemands, vingt et un anglais, vingt-cinq américains, des Hollandais et des Suédois, des Autrichiens, des Hongrois et des Italiens, le chimiste soviétique Nicolaï Nicolaïevitch Semenov (60 ans depuis le 15 avril) a obtenu la haute distinction.

Ce prix Nobel de chimie, Semenov le partage avec Sir Cyril Inshelwood qui a, comme lui, élaboré une théorie du processus des réactions en chaîne.

Les premiers travaux de Semenov, qui a commencé ses recherches en 1917 à l'Université de Léningrad, ont trait à la physique moléculaire et aux phénomènes électroniques : il a étudié les phénomènes des condensations des vapeurs sur les surfaces solides, de l'ionisation des vapeurs de sel sous l'action d'un choc électronique, etc.

Puis Semenov mit au point la théorie de l'explosion thermique des mélanges gazeux selon laquelle la cause de l'explosion est la perturbation de l'équilibre thermique durant le déroulement de la réaction chimique, déterminée par le fait que la chaleur émise n'a pas eu le temps d'être éliminée de la zone de réaction.

Cette théorie permit à Semenov et à ses élèves de développer l'étude de la propagation de la flamme, de la détonation et de la combustion des substances explosives et des poudres.

Le nouveau prix Nobel a, d'autre part, formulé la théorie des réactions chimiques en chaîne. Se fondant sur l'étude des phénomènes observés dans l'oxydation des vapeurs de phosphore, d'hydrogène et d'oxyde de carbone, il a découvert un nouveau type de processus chimique : les réactions en chaîne ramifiées.

Dans sa monographie *Les réactions en chaîne* (1934), Semenov a donné pour la première fois une théorie d'ensemble des réactions en chaîne ramifiées et non ramifiées.

Transistor

Le jour même où elle couronnait ainsi Semenov et Inshelwood, l'Académie Royale de Stockholm attribuait également le prix Nobel de physique. A trois ingénieurs américains de la Bell Telephone Company, MM. William Shockley, Jay Bordeen et Walthel H. Brattain pour « *leurs recherches sur les semi-conducteurs de la découverte par eux de l'effet transistor* ».

Que sont donc ces transistors qu'une importante compagnie de matériel électrique vient de faire pénétrer dans notre monde familier en lançant sur le marché français le premier poste de radio portatif à transistors ?

Les transistors sont des micro-amplificateurs, qui remplissent pratiquement toutes les fonctions assurées par des tubes dans les appareils électroniques mais n'utilisent qu'une fraction infime du courant et de la place nécessaires jusqu'alors.

Dans un poste de radio par exemple ce sont des cristaux de germanium aussi petits que des grains de café, incassables, inusables, détecteurs d'ondes d'une extrême sensibilité qui se substituent aux lampes fragiles et encombrantes.

Pour exploiter les propriétés des semi-conducteurs il est nécessaire d'obtenir des cristaux extrêmement purs de ces corps. Il faut — et c'est la première fois qu'une telle exigence est formulée — un raffinage qui ne laisse pas plus d'un atome d'impuretés

TRANSISTOR.
Une révolution.

pour dix milliards d'atomes de silicium ou de germanium.

Les propriétés des corps semi-conducteurs sont connues depuis longtemps. Mais le succès de la lampe triode, qui a comblé les radio-électriciens, les a, un certain temps, écartés des recherches sur ces corps.

Ce n'est qu'à partir de 1930 que la situation était retournée : l'apparition des ondes très courtes transformait le problème de la détection devenue plus difficile.

On pille les vieux détecteurs à silicium sur tous les marchés de rebut des pièces radio et on travaille à les perfectionner. Ces recherches ne sont pas inutiles puisqu'au début de la deuxième guerre mondiale, on possède d'excellents détecteurs qui rendront possible l'utilisation extensible des radars.

Après la guerre, les recherches sont à nouveau orientées vers la recherche pure. Les chimistes, les physiciens et les métallurgistes de la Bell Telephone Company, dont font partie les trois nouveaux prix Nobel, s'acharnent sur deux semi-conducteurs dont la métallurgie est au point : le germanium et le silicium. Et en 1948, ils créent le premier transistor : la triode au germanium.

C'est là une véritable révolution en radio-électricité. Qu'on y pense : les gains de place et les économies de consommation peuvent atteindre 99 %.

★

Le colloque de Caen

LES Etats Généraux de la Science française, réunis sous l'égide des Cahiers de la République, à Caen, ont permis à deux cents chercheurs de préciser quelles étaient les conditions nécessaires pour que la France conserve sa place parmi les nations modernes : il faut en dix ans multiplier par dix le nombre des maîtres, tripler les promotions d'ingénieurs...

L'importance et le succès du colloque de Caen sont tels qu'il est indispensable de réserver une très large place à son compte rendu.

En raison des circonstances nous ne pouvons, cette semaine, donner à cet événement la place qu'il mérite. C'est dans notre prochain numéro que nous publierons des extraits des plus importantes interventions.

VIEILLESSE

Cellules fraîches

DANS un hôtel désaffecté de Vaucresson, à quelques minutes de l'abattoir municipal du Chesnaye, est installée la clinique la plus surprenante de France. Chaque mercredi matin, vers huit heures, six médecins et dix infirmières s'y retrouvent. Leur but : disséquer en moins d'une heure un fœtus de veau pour en injecter les organes à des malades qui attendent dans les sous-sols de la clinique.

Les vaches, spécialement surveillées par des vétérinaires, viennent d'un élevage de Touraine, situé dans une ferme de 50 hectares. Elles sont couvertes, puis transportées à Vaucresson et sacrifiées aux deux tiers de leur gestation. Le sac fœtal est prélevé. Le foie, la rate, les glandes surrénales, l'antre duodénal, le pancréas, les reins, le cœur, le thymus, tous les organes « utiles » sont hachés à l'aide d'un couteau multilame, dilués dans un sérum et aspirés dans des seringues qui serviront à piquer les patients.

Des cellules animales vivantes sont ainsi introduites dans des organismes humains. Ce traitement révolutionnaire, dû au docteur suisse Paul Niehans, s'appelle la « thérapie cellulaire ». Il y a à peine un an qu'il est pratiqué en France par des médecins qui, selon les règles de leur profession, désirent ne pas être nommés.

Pour la plupart de leurs confrères, il s'agit là de charlatanisme. La méthode du docteur Niehans a pourtant de nombreux adeptes à l'étranger. Le docteur Niehans a été nommé en 1955 membre de l'Académie Pontificale du Vatican, succédant ainsi au professeur Fleming. La thérapeutique des « cellules fraîches » venait de transformer en quelques semaines le Souverain Pontife qui présentait un cas de sénilité simple : un cerveau jeune dans un corps vieilli.

Photographies

Dans le bureau de la clinique de Vevey où opère le docteur Niehans, 75 ans, mince, grand, d'allure jeune, on peut voir de nombreuses photographies aux dédicaces flatteuses : celles de Conrad Adenauer, Paul Reynaud, Jean Cocteau, Maurice Chevalier entre autres. Mais le docteur Niehans n'a pas que des vedettes pour clients. La première personne sur qui il expérimenta sa méthode fut une jeune femme de Vevey.

« *Le 1er avril* 1951, raconte le docteur Niehans, *un chef de clinique me téléphona qu'un jeune chirurgien avait par accident lésé les parathyroïdes de la malade au cours d'une opération du goître, et me demanda de lui greffer les parathyroïdes d'un animal (la malade souffrait de fortes crises tétaniques). Impossible de faire cette transplantation, la malade me serait restée entre les mains sur la table d'opération. En une sorte d'inspiration, je découpai en tout petits morceaux les parathyroïdes d'une brebis, ajoutai de la solution physiologique et injectai cette préparation à la patiente.* »

Quelques jours plus tard, la malade était sauvée ; elle vit encore à Vevey. C'était la naissance de la thérapie cellulaire. Jusque là, on croyait que l'injection d'albumines étrangères produirait un choc dangereux, sinon mortel.

« *Le Docteur Alexis Carrel,* précise le docteur Niehans, *a étudié l'influence des cellules saines sur des cultures de cellules malades et a observé que les cultures en voie de dépérissement reprennent une vie nouvelle par l'apport de cellules fraîches.* »

Dans son livre « Die Cellular Therapie », publié en 1951, à 3.000 exemplaires (actuellement introuvable), le docteur Niehans raconte 20 ans d'expériences cliniques : les cas et les réussites les plus extraordinaires s'y succèdent. Ces succès permettent de comprendre pourquoi 60 professeurs d'université enseignent en Allemagne la « thérapie cellulaire ».

Journées d'études

En France, une dizaine de médecins seulement, sous la direction d'un élève de Niehans, utilisent cette méthode. Ils ont pratiqué, en deux ans, près de 10.000 injections, soignant ainsi deux mille malades environ. Le 21 octobre, ils se sont réunis à Paris pour faire le point : ces premières journées d'études auxquelles assistaient des spécialistes de thérapie cellulaire de plusieurs pays les ont renforcés dans l'idée qu'il s'agissait d'une médecine de l'avenir.

Quatre indications pour la thérapie cellulaire : les maladies vasculaires (artérites), la maladie des hommes d'affaires (soucis, dépressions, grandes asthénies), les cas de mongolisme et d'arriérés psychomoteurs, et les troubles de la sénilité.

Avant de procéder dans leur clinique de Vaucresson aux piqûres de cellules fraîches, les spécialistes font subir à leurs patients un « check-up » complet, d'après la réaction d'Abderhalden.

Il s'agit d'un examen colorimétrique des urines, fait à Cologne, à l'aide de substrats prélevés sur des cadavres, moins d'une heure après le décès (ce qui est autorisé en Allemagne, et non en France).

Le prix des soins varie selon les glandes utilisées. Le placenta est le moins cher, l'hypophyse, la plus chère. Mais ce traitement revient rarement en France à plus de 50.000 francs, alors qu'il atteint souvent 300.000 francs en Allemagne.

— *Si* 1.000 *injections ne donnent pas* 1.000 *guérisons*, a déclaré justement le Dr Niehans, *nous pouvons tout de même procurer secours et améliorations à des malades considérés jusqu'ici comme incurables.*

Le scepticisme d'un grand nombre de médecins français quant à l'efficacité de cette thérapeutique ne peut pas, cependant, ne pas être pris en considération.

LA SEMAINE

TANDIS qu'une salle de répertoire exhume un film inédit d'Eric von Stroheim, vieux de vingt-sept ans, *Queen Kelly*, où jouait une jeune actrice nommé Gloria Swanson, un illustre débutant, Gérard Philipe, présente son premier film de metteur en scène, *Till l'espiègle* (que vous trouverez raconté en pages 18 et 19).

Les récents événements n'ont pas, dans l'ensemble, affecté les recettes des salles de cinéma et des théâtres. En exclusivité, *Gervaise*, de René Clément, poursuit une très brillante carrière. Ses recettes en sept semaines, d'après notre confrère *Le Film français*, ont dépassé 114 millions. Derrière *Trapèze* (81 millions) et *La Mousson* (80 millions), qui ont achevé leur sortie en exclusivité, *Le Bouffon du Roi* se hisse au quatrième rang avec 71 millions.

Au théâtre, la nouveauté de la semaine n'est rien de moins que l'ouverture d'un nouveau théâtre. Malgré les difficultés que connaissent actuellement les directeurs de salles, Jacques Fabbri, Jacques Mauclair, André Reybaz, Sacha Pitoëff et quelques autres jeunes metteurs en scène n'ont pas craint d'en créer une de plus, la cinquante-septième, située dans l'immeuble de l'Alliance française, boulevard Raspail, et qui a pris le nom de *Théâtre d'Aujourd'hui*.

Fabbri, qui a inauguré la salle avec *Misère et Noblesse*, de Scarpetta, cédera sa place à la fin du mois à un autre animateur du groupe. Son spectacle pourra alors être repris sur n'importe quelle autre scène vacante.

GLORIA SWANSON
Vingt-sept ans après, elle assiste à ses débuts

CINÉMA

Stroheim maudit

UN film vieux de vingt-sept ans sort pour la première fois en public cette semaine. Il s'appelle *Queen Kelly* et il est le dernier film qu'Eric von Stroheim ait mis en scène. Il est d'ailleurs inachevé, Stroheim ayant dû en interrompre les prises de vues, après en avoir seulement tourné douze bobines. C'était en 1929, en cette année-charnière du cinéma où s'achevait le règne du muet et commençait celui du parlant. Plutôt que de recommencer le film, les producteurs de *Queen Kelly* préférèrent arrêter les frais et tout abandonner.

Cette décision peut s'expliquer. Ce qui s'explique beaucoup moins est qu'ensuite Stroheim n'ait plus jamais eu la possibilité de tourner un seul film comme réalisateur, lui qui avec Eisenstein, Murnau et Chaplin, avait véritablement fait du cinéma le septième art. En fait ce n'est pas l'avènement du parlant qui a mis un terme à sa carrière, mais Hollywood seul qui depuis longtemps avait inscrit le nom de Stroheim sur ses listes noires.

Pourquoi cet ostracisme ? On a évoqué toutes sortes de raisons. L'insouciance avec laquelle le prodigue junker dépensait l'argent de ses producteurs : *Folies de Femmes* est le film qui avait coûté le plus cher depuis *Intolérance*, de Griffith. Mais l'esprit d'économie n'a jamais caractérisé Hollywood et *Folies de Femmes* rapporta d'ailleurs plus encore qu'il n'avait coûté. Grief plus sérieux : la longueur inusitée des films de Stroheim et son refus obstiné de les laisser mutiler par des mains étrangères (ce qui arriva pourtant avec les *Rapaces*).

Mais la vraie raison est plus profonde : elle tient à la matière même des films de Stroheim, à sa frénésie naturaliste, à son pessimisme insoutenable, à sa violence, à son érotisme surtout.

« L'érotisme, a écrit justement Denis Marion (1), est le véritable péché de von Stroheim ou, plus précisément, puisque le cinéma, surtout américain, ne vit que d'érotisme, le refus de déguiser sous les conventions sociales (en le représentant comme le prélude du mariage et à une nombreuse progéniture) ou bien sous les poncifs esthétiques (les jolies filles et les beaux garçons ne peuvent avoir que des sentiments, en dernière analyse, vertueux). »

Fureurs érotiques

Jamais sans doute Stroheim n'a donné aussi libre cours à ses épanchements érotiques que dans *Queen Kelly*. Ce palais d'un imaginaire royaume d'Europe centrale, aux interminables escaliers de marbre, aux tentures oppressantes, encombré de statues qui chantent tous les gestes de l'amour, semble arraché à l'univers d'un marquis de Sade. Mais le maître des lieux, étrange exception dans l'œuvre de Stroheim, d'ordinaire livrée aux caprices de militaires insolents et brutaux, est ici une femme.

C'est la reine, monstrueuse créature, au visage de poupée blonde, brûlée par toutes les fureurs du vice. Elle se promène nue sous d'extravagants manteaux de fourrure à travers les immenses couloirs du palais, devant des haies de domestiques faussement impassibles. Elle fait enfermer un jeune prince débauché dont elle a décidé de faire son mari, mais qui la veille des noces enlève une petite orpheline (Gloria Swanson) d'un couvent voisin. L'écume aux lèvres, elle s'empare d'un fouet et, dans une crise de démence, cingle jusqu'au sang la jeune pensionnaire en chemise de nuit, avant de l'envoyer rouler au bas de l'escalier monumental.

Vingt-sept ans après, on reste stupéfait devant l'extraordinaire impudeur de Stroheim, le seul homme peut-être qui ait osé se servir du cinéma pour se débarrasser totalement de ses obsessions les plus folles et qui ait accepté pour cela de voir briser sa carrière.

(1) Cahiers du Cinéma, n° 18.

Le cinéma et son double

DEPUIS des années, dans un laboratoire, Edgar Morin et ses collaborateurs classent ou subdivisent des visages de « stars », comparent des « plans américains », confrontent les diverses manières de pratiquer le baiser en « gros plan ».

Quand il ne met pas en fiches ses fantômes, Morin, soir et matin, se rend dans une salle de projection : il est en ce moment en France un de ceux qui connaissent le mieux le cinéma et son passé.

Pourtant, il ne veut pas en parler comme d'un « art » : son livre s'intitule « Le Cinéma ou l'Homme imaginaire » (1) et prétend ouvrir une voie nouvelle à la sociologie des spectacles. Pour cela, retrouvant l'obsession centrale de son ouvrage précédent sur la mort (2), il découvre dans l'image filmique un « ectoplasme vrai », le reflet du « Double éternel qui hante l'humanité depuis ses origines ». Le cinéma est comme le Mister Hyde d'un monde hypocritement rationaliste.

En montrant que spectateurs, auteurs, producteurs et technocrates du film participent à une formidable entreprise de démoralisation du réel par le rêve, Morin tente pour le cinéma ce qu'Antonin Artaud a réussi pour le théâtre (3) : un procès onirique de la vie apparente.

Notre commune négritude

Il y a de l'Audiberti chez Morin qui est un des rares écrivains de sa génération à posséder cette qualité singulière : l'imagination passionnée des idées. De cette exubérance résulte une indiscutable richesse. Morin ne veut pas s'enfermer dans un système. Pour faire une analyse spectrale du cinéma, il s'empare de tout ce qui peut lui servir chez les psychanalystes, les phénoménologues et les marxistes. S'il tente une synthèse, c'est une synthèse des résultats, non le stérile rapprochement des méthodes abstraites ou des statistiques.

Il s'agit pour lui de répondre à cette question qui dépasse l'objet même des sciences de l'homme : pourquoi, nous, spectateurs du cinéma, sommes-nous « des morts provisoires qui regardons les vivants » ?

Car il est proprement scandaleux de trouver « en notre siècle scientifique », comme dirait Pécuchet, une industrie et une machine mises au service de la part la plus archaïque de notre nature — celle qui forme les dieux. Mais le « milieu technique » du XXe siècle dont parle Georges Friedmann est façonné autant par notre travail que par nos rêves.

Or, cette machine, née dans les laboratoires, comment est-elle devenue le cinéma ? Comment a-t-elle inventé son langage, son espace et sa durée ? Comment est-elle devenue la grande entreprise magique du monde moderne ?

C'est qu'il existe, pense Morin, un besoin essentiel chez l'homme, une obsession de l'immortalité dont le Double en image incarne, depuis les plus anciennes légendes, les prestiges et les angoisses. « Dès son apparition sur terre, l'homme a aliéné ses images en les fixant sur l'os, l'ivoire ou la paroi des cavernes. Certes, le cinéma est de la même famille que les dessins rupestres des Eyzies, d'Altamira et de Lascaux, des griffonnages d'enfants, de fresques de Michel-Ange, des représentations sacrées et profanes, des mythes, légendes et littératures... mais jamais à ce point incarnées dans le monde lui-même, jamais à ce point aux prises avec la réalité naturelle. » Se souvenant du mot de Rimbaud, Morin assure que « notre négritude est notre humanité profonde ». Mais nous sommes les premiers à contempler cette « négritude » dans un miroir...

En décrivant cette lutte de l'humanité moderne avec son Double, Morin retrouve certaines intuitions de Georges Bataille et de Cl. Lévi-Strauss. C'est qu'il veut, lui aussi, mettre les sciences humaines au service d'une interrogation générale sur notre destin collectif.

Jean DUVIGNAUD.

(1) *Le Cinéma ou l'Homme imaginaire* (Essai d'anthropologie sociologique). Collection « l'Homme et la Machine », dirigée par G. Friedmann, éditions de Minuit (250 pages).

(2) *L'Homme et la Mort* (Corrêa, 1951).

(3) *Le Théâtre et son Double*. Collection « Métamorphoses », Gallimard, éd.

Cabarets Dancings

A la ROMANCE Espagne et Sud-Amérique 11, rue Monsieur-le-Prince

AMIRAL BALZAC 56-66 J. RICHARD

BOULE BLANCHE 33, RUE VAVIN MONTPARNASSE DAN 78-98
Sensualités 57!......

frede présente au CARROLL'S
3 spectacles de 23 h. à l'aube
TOT OU TARD VOUS ARRIVEREZ JUSTE !!!
36, rue de Ponthieu ELY. : 46-60

CLUB des CHAMPS-ELYSÉES THE tous les jours
Soirées : mercr., jeudi, vendr., samedi, dim.

F. RAYNAUD SULLY d' AUTEUIL 71-18

Le SEXY 68, rue Pierre- Charron BAL : 25-18 OH ... LA ... LA !!!

LA VILLA Strip tease parade Revue nue

Restaurants

LIDO ELY. 11-61 LIDO ELY. 11-62 LIDO
UN SPECTACLE UNIQUE AU MONDE
21 h. DINER DANSANT
23 h. LA REVUE
"VOULEZ-VOUS?"
Revue de Guérin & Froday

Le Ranelagh
5, rue des Vignes - AUT. 64-44
MOIS DU RIRE AMERICAIN
COMMENT L'ESPRIT VIENT AUX FEMMES (v. o.)

LA MAISONNETTE RUSSE DE PARIS
6, RUE D'ARMAILLE (ETOILE) - ETO. 52-49
PARKING FACILE - VODKA A VOLONTE
Les plus célèbres et succulentes spécialités russes :
ZAKOUSKIS, BORCHTCH, CHACHLIK, BŒUF STROGANOFF, etc.
font partie des déjeuners et diners à 1.500 francs avec VODKA A VOLONTE
avec BLINIS, SAUMON et CAVIAR - 2.000 francs

ELLE A TOUT POUR PLAIRE LA REVUE DES FOLIES - BERGERE

Mort dans l'après-midi

TARDE DE TOROS

Film espagnol de Ladislas Vajda, avec Domingo Ortega, Antonio Bienvenida, Enrique Vara. (Vendôme, Avenue.)

BIEN qu'essentiellement documentaire, le film de Ladislas Vajda respecte cependant les règles de la tragédie. Unité de temps, de lieu, d'action, le reportage prend ici les dimensions artistiques que la tauromachie décidément suggère.

Comme chez Hemingway, on meurt ici aussi dans l'après-midi. Un jeune novillado s'élance dans l'arène et périt d'un coup de corne. Pendant que les chirurgiens tentent de le sauver, trois matadors le vengent tour à tour. Intrigue ténue pour lier les mises à mort, mais la corrida suffit à emplir un écran.

Sur le sable jaune de la piste, comme sur les gradins, c'est la même tension et la même ardeur que Ladislas Vajda a rendues sans exagération et sans fadeur, en décortiquant assez bien, pour les amateurs comme pour les néophytes, le mécanisme et la psychologie des courses de taureaux.

★

Sans douleur

TROIS COURTS MÉTRAGES FRANÇAIS

(Cinéma d'Essai.)

ENCOURAGE par le succès d'un précédent programme composé uniquement de courts métrages, le Cinéma d'Essai joue quitte ou double avec trois nouveaux films français. Il mérite de gagner.

Kami Shibai (qui veut dire « Théâtre de papier ») est un intéressant reportage sur le vieux Japon, celui des légendes et des contes de fées. Il a été réalisé avec amour, sinon avec une parfaite assurance, par Gilles Boisrobert.

Lumière, de Paul Paviot, est une biographie filmée des « ancêtres » du cinéma, les frères Louis et Auguste Lumière. Paviot, plutôt que de se lancer dans des reconstitutions risquées, a fait appel autant qu'il a pu aux documents d'époque. Et c'est toujours avec le même attendrissement que nous voyons une fois de plus l'arroseur se faire arroser et le train arriver en gare de La Ciotat.

Mais le clou du spectacle est *L'accouchement sans douleur* d'Henri Fabiani. Tout au plus peut-on lui reprocher un certain côté romancé et la longueur des explications préliminaires faites à un parterre de petites filles. Une démonstration plus sèche aurait suffi à un public toujours friand de démystification scientifique.

Reste le document, dont nous avons déjà parlé, stupéfiant et admirablement photographié, qui à lui seul justifie le film.

A voir :

En exclusivité :

● **Queen Kelly** (un Stroheim inédit) ● **Grand'Rue** (une chronique espagnole) ● **La traversée de Paris** (à cause de Bourvil) ● **Arrêt d'autobus** (à cause de Marilyn Monroe) ● **Le ballon rouge** (un exercice poétique) ● **Gervaise** (Clément traduit Zola) ● **L'homme qui en savait trop** (un Hitchcock) ● **Place au cinérama** (une attraction).

Nous vous rappelons :

● **Elena et les hommes** (Gaumont-Théâtre, George V, Aubert) ● **La ruée vers l'or** (Royal Haussmann) ● **Un petit carrousel de fête** (Bonaparte) ● **Les enfants du paradis** (Studio 28) ● **La fureur de vivre** (v. o. Monte Carlo).

FRANÇOISE FABIAN
... Et autre chose aussi

THÉATRE

Un pâté d'alouette

L'OR ET LA PAILLE

Comédie en 3 actes de Barillet et Grédy, mise en scène de Jacques Charon, au théâtre Michel.

GERALDINE et Thierry sont deux jeunes et gentils faisans qui vivent comme des coucous dans un appartement prêté; à force d'expédients, ils portent beau comme des geais parés des plumes du paon. Pour préserver leur amour, elle décide de se faire grue auprès d'un vieil industriel et lui maquereau auprès d'une ancienne chanteuse de music-hall enrichie par un veuvage sud-américain. Las, ils n'ont pas le cœur d'aller tout à fait jusqu'au bout, les deux pigeons s'entendent pour ne pas être plumés, et il ne reste aux tourtereaux qu'à s'aimer ou à chercher d'autres dindons.

Il n'y a pas beaucoup d'humanité dans cette comédie, comme on voit, mais il y a de la bonne humeur et ce qu'il faut de gentillesse pour faire mousser le cynisme. Des mots faciles, des scènes adroites comme la parodie de la rencontre entre Célimène et Arsinoé, un peu de comédie de mœurs originale et beaucoup de comédie de boulevard traditionnelle, suivant la recette du pâté d'alouette : une alouette, un cheval. On rit facilement d'autant que c'est merveilleusement bien joué. Mlle Françoise Fabian a des yeux et autre chose aussi qui changent en or n'importe quel texte et enflamment les spectateurs comme de la paille. M. Jacques François ajoute son humour personnel un peu secret à tout ce qu'il dit, et il le dit avec ce quelque chose de souverain et de désinvolte qui est de la race des grands comédiens. Et M. Henri Crémieux est excellent de finesse et de mesure dans l'attendrissement bécasse ; Mme Parisys, de gouaille et d'entrain burlesque.

★

Les affreux, les vrais...

BISTOURI DE MON CŒUR

Fantaisie en 3 actes de Claude Bergerot au théâtre de Lutèce.

LES AFFREUX

Pièce comique en 5 actes de Michel Dubosc, à la Huchette.

LE théâtre d'essai est en train de mourir de la conjonction de la richesse et de la bêtise. A une époque où, après les Noctambules, le Théâtre de Poche vient de fermer ses portes, M. Claude Bergerot fait preuve d'un grand amour du théâtre en fondant une nouvelle petite salle. Mais il fait preuve en même temps d'un manque total de discernement en montant pour son premier spectacle une pièce plate et puérile. De M. Claude Bergerot, dans une mise en scène qui ne vaut pas mieux de M. Claude Bergerot.

Au théâtre de la Huchette, dont le dernier spectacle, *Les Hommes en trop*, de M. Candelier, était long et verbeux, mais enfin décent dans la forme et ambitieux dans un sens noble, M. Dubosc fait jouer maintenant, par une compagnie qui devrait s'appeler les insuffisants, une pièce dont les plaisanteries tombent à plat et dont les parties sérieuses déchaînent le rire.

Deux soirées perdues dans la vie des spectateurs professionnels qui assistent aux générales, ce n'est pas grave : que ces pauvres diables aient trouvé les moyens financiers pour se faire jouer et qu'ils y laissent des plumes, ce l'est encore moins. Mais il n'y a pas de moyen plus sûr de détourner le public des petits théâtres d'essai que de lui offrir, quand il tente l'expérience, des spectacles où l'incapacité atteint l'indécence, où les frontières de la nullité sont reculées à l'infini. Ce ne sont pas seulement des auteurs sans talent. Ce sont des affreux.

A voir

● **Requiem pour une nonne** (Faulkner et Camus) ● **Don Carlos** (un grand drame romantique) ● **Le mal court** (savoureux Audiberti) ● **Les oiseaux de lune** (Marcel Aymé poète) ● **Spectacle Marcel Marceau** (le monde du silence) ● **L'homme, la bête et la vertu** (Pirandello chez Létraz) ● **L'amour des quatre colonels** (les gaîtés de l'occupation) ● **Histoire de rire** (on ne rit pas seulement) ● **Cyrano de Bergerac** (pour les adultes aussi) ● **Adorable Julia** (Adorable Madeleine Robinson).

MUSIQUE

Lettres de condamnés

UN recueil de lettres de condamnés à mort politiques, allemands, italiens, russes, grecs, paru sous le titre

→

EXPOSITIONS

GALERIE RIVE GAUCHE, 44, r. de Fleurus
P. TCHELITCHEW - Peint. réc. jusq. 30-11

Galerie de France
3, Faubourg-Saint-Honoré - ANJ. 69-37
HARTUNG
Œuvres récentes
Vernissage le 9 novembre

Galerie SAINT-PLACIDE, 41, rue St-Placide
BRASILIER - CATHELIN - GUIRAMAND
« A la Cave » ALICE LOUIS
Vernissage le 10 nov. jusqu'au 23 inclus

Galerie MAEGHT
CHILLIDA
Sculptures
Vernissage le vendredi 9 novembre à 17 heures

HEIM 109, FAUBOURG SAINT-HONORÉ BAL. 22-18
2e Exposition d'Automne
ACQUISITIONS RECENTES
TABLEAUX
de Maîtres anciens
Jusqu'au 31 décembre

GALERIE ROQUE, 92, boulevard Raspail
BERTHOLLE GOUACHES
Vernissage le 10 novembre

Galerie J. BUCHER - 9 ter, boulevard Montparnasse
BERTHOLLE
Peintures - Vernissage 9 novembre

GALERIE « 93 »
93, Faubourg-Saint-Honoré
DOMELA
Du 9 au 30 novembre

GALERIE Marcel GUIOT
4, rue Volney - OPE. 87-97
DESNOYER
HOLLANDE
Vernissage le 9 nov. jusq. 30 inclus

Bruno BASSANO
9, rue Grégoire-de-Tours
DESTERNES
Peintures sur verre

237 RUE St-HONORÉ - PARIS
Boler
TOUS LES MAITRES
DE LA PEINTURE
REPRODUCTIONS
SUR TOILE
BREVET TRÉMOIS DE MUNTER
TOILES DE 4.000 à 24.000 F
POTERIES DE
PICASSO
TAPISSERIES MODERNES D'
AUBUSSON
OBJETS
DÉCORÉS
ET D'IMPORTATION ITALIENNE
SUISSE, ANGLAISE ET SUÉDOISE
LUMINAIRES

Alhambra
MAURICE CHEVALIER
Un immense
succès !
Maurice
Chevalier
Michel Legrand
et
sa grande formation

LOUEZ VOS PLACES
AGENCE LA MADELEINE
Tous les jours et Dimanches de 9 à 21 h.
OPE 97-93 LIVRAISON DOMICILE
14 BOULEVARD DE LA MADELEINE

PARAMOUNT - LUTETIA - PALAIS ROCHECHOUART - LES FOLIES - SELECT
en version française
WILLIAM HOLDEN · DEBORAH KERR
dans une production PERLBERG-SEATON
Paramount présente
Un Magnifique Salaud
VISTAVISION
également interprété par
THELMA RITTER · DEWEY MARTIN
avec WILLIAM REDFIELD
Production WILLIAM PERLBERG
C'est un Film Paramount
ÉLYSÉES-CINÉMA en version originale

→

Le Chant suspendu, a inspiré au jeune compositeur italien Luigi Nono une cantate pour ténor, soprano, chœurs et orchestre, que Hermann Scherchen vient de diriger pour la première fois lors d'un concert public de la radio de Cologne.

C'est une œuvre bouleversante dont le langage musical est d'une âpreté et d'une sévérité qui dépassent de loin le langage des textes eux-mêmes.

Ces textes, leurs auteurs les avaient écrits, à l'heure de la mort, à l'adresse d'êtres chers, parents, épouses, fiancées ; ils sont empreints d'une grande dignité, d'une sérénité cachant volontairement la détresse de jeunes hommes qui vont affronter la mort.

Cette détresse, qui transparaît parfois au tournant d'une phrase, la musique de Nono la découvre et la clame sans aucune complaisance. Musique ni sentimentale ni « généreuse » au sens habituel du terme, elle « n'élève pas l'âme », mais la place, bien plutôt, en face de sa misère et de son néant.

Sitar et tabla

PANDIT RAVI SHANKAR et Chatur Lal, deux grands musiciens de l'Inde, ont, deux soirs de suite, enchanté le public du musée Guimet.

Ravi Shankar joue du *sitar*. Imaginez une immense guitare, pourvue de deux boîtes de résonance : l'une en bas, à la place habituelle, l'autre en haut, sous le col de l'instrument. Ravi Shankar en tire des timbres d'une diversité étonnante. Il joue des *raga* — nom générique des états d'âme qui suscitent la musique — qui se fondent sur une échelle de sons immuable, à l'intérieur de laquelle le musicien, comme nos trouvères du moyen âge, ou encore comme les grands artistes du jazz, improvise avec un art d'une extraordinaire subtilité et une inspiration continuelle. Le rythme obéit, lui aussi, à des lois très précises, malgré d'innombrables variations.

C'est Chatur Lal, le joueur de *tabla*, qui en a la charge. Frappant de ses paumes et de ses doigts sur deux tambours, l'un grand, l'autre plus petit, il en tire non seulement les rythmes, mais aussi des timbres, des hauteurs, des sonorités qui répondent à ceux du *sitar*.

Toute la musique des deux hommes est un permanent dialogue : cela commence dans la nonchalance, dans la rêverie, pour finir avec une intensité et une précision de plus en plus grandes, une frénésie qui reste cependant toujours organisée. Musique envoûtante et qui vous fait atteindre également aux joies les plus pures de l'esprit ; c'est la conjonction de ces deux qualités en apparence inconciliables qui en assure, depuis des siècles, la pérennité.

★

Domaine musical

LE premier concert de la saison du Domaine Musical a lieu cette semaine. Dans le train-train des concerts parisiens, le Domaine est la seule entreprise courageuse en faveur de la musique contemporaine. Elle a acquis, cette année, droit de cité à la salle Gaveau, grâce à un public sans cesse plus nombreux, grâce aussi aux conditions généreuses que Marcel Gaveau a consenties aux organisateurs. Strawinsky et Webern figurent au premier programme, que présente Jean-Louis Barrault, entre ses tournées de Belgique et d'Angleterre. C'est ce même Barrault, ne l'oublions pas, qui a permis, il y a trois ans, à Pierre Boulez de réaliser son rêve : constituer, à Paris, un foyer de la musique contemporaine, en dehors de toute complaisance.

JAZZ

Ecoutez-moi ça !

QUI de mieux placés pour raconter l'histoire du jazz que ceux qui la font tous les jours : les musiciens américains ? Deux critiques musicaux, Nat Hentoff et Nat Shapiro, viennent de leur donner l'occasion de s'exprimer autrement que sur leurs instruments, en réunissant dans un même ouvrage (1) les déclarations de près de cent cinquante d'entre eux. Ce « chœur parlé » donne une assez bonne image anecdotique de l'évolution de la musique noire américaine, depuis sa naissance dans les *honky-tonks* de La Nouvelle-Orléans jusqu'à la révolution du *bop* et des écoles modernes. Il est agréable à lire, vivant et sans dogmatisme.

Il ne faut évidemment pas attendre des musiciens des textes d'une grande valeur littéraire. Ils se répètent, s'embrouillent dans leurs souvenirs et se contredisent souvent. Mais ces imperfections même donnent au livre le ton de l'authenticité. Chez certains, comme Louis Armstrong, le style parlé est argotique, la langue verte et savoureuse. D'autres confessions — celles, par exemple, de Bunk Johnson, de King Oliver et de Stan Getz — sont émouvantes par leur sincérité et la vraie détresse qu'elles expriment.

Bien que l'ouvrage ne prétende pas faire double emploi avec les études théoriques — par exemple, l'assez complète *Histoire du Jazz* de Barry Ulanov, parue l'an dernier chez le même éditeur — il n'en éclaircit pas moins certains points encore mal connus : la vie de Bix Beiderbecke, la grande prospérité de Kansas City et la naissance du style *bop*. Il aborde avec liberté les problèmes brûlants de la ségrégation raciale et de la drogue. Par là, il atteint un intérêt sociologique évident.

A la mémoire de Brown

Le grand trompettiste Clifford Brown s'est tué, cet été, dans un accident d'automobile. Il avait 26 ans. C'est pour le jazz une perte irréparable. Il avait su intégrer dans un style original la puissance de Dizzy Gillespie et la délicatesse de Miles Davis. Son jeu souple et vigoureux, son articulation impeccable, son phrasé subtil et sa grande intelligence harmonique faisait de lui un des musiciens les plus en vue de la jeune génération. Il était plus qu'un espoir : si jeune, il avait pourtant atteint une maturité réelle, qui s'exprimait dans l'équilibre déjà classique de son style.

Barclay vient de sortir le premier disque de la série *Emarcy* (2), un enregistrement d'août 1954, qui groupe quelques-unes des meilleures interprétations du célèbre quintette Brown-Roach : *Delilah, Parisian Thoroughfare, Daahoud, Joy Spring* et *Jordu*. Une preuve de plus, s'il en était besoin, que Brownie est vraiment irremplaçable.

(1) « Ecoutez-moi ça ! » Ed. Corrêa.
(2) Clifford Brown in memoriam (Clifford Brown - Max Roach - Mercury - 7084).

DISQUES

Le choix de la semaine

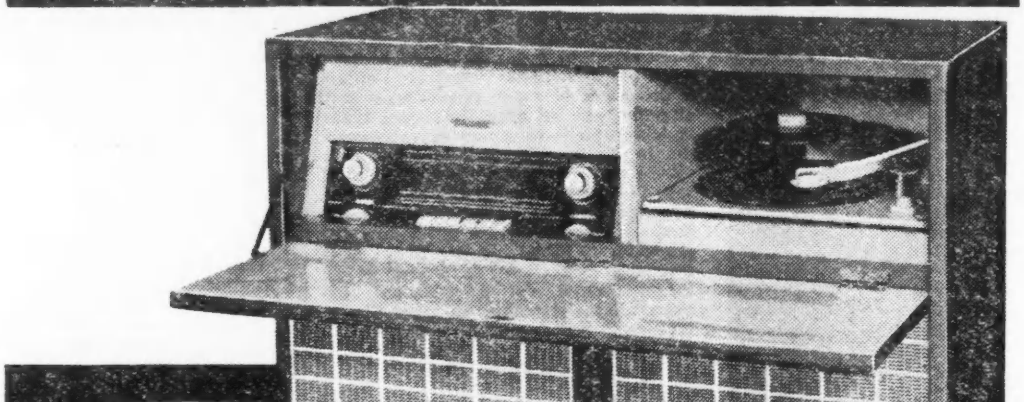
SCHUBERT

Quintette en ut majeur op. 163. Isaac Stern, A. Schneider, M. Katims, Pablo Casals, P. Tortelier. (1 d. 30 cm. 33 t. A. 01.188 L. Philips.)

DANS cette œuvre qui est un chef-d'œuvre, l'auteur donne à un quintette l'ampleur d'un orchestre sans enfreindre les lois de la musique de chambre. C'est un des aspects du miracle Schubert.

L'enregistrement frappe par la spontanéité des réactions des artistes et par leur discrétion : ils oublient qu'ils sont des solistes pour n'être plus que des musiciens.

Révélations sur le catalogue 1957



886 C - Meuble radio-combiné, noyer ou palissandre. 4 Haut-parleurs. Modulation de fréquence. Cadre orientable incorporé. Tourne-disques 3 vitesses. Suspension "Isoflex". Changeur automatique de disques 45 tours.

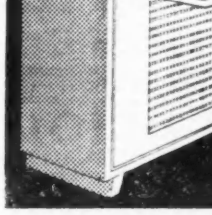
1055 C - Meuble secrétaire radio-combiné, ébénisterie palissandre. Modulation de fréquence. 3 vitesses. Changeur automatique de disques 45 tours.

La "technique RSI" est maintenant appliquée à tous les appareils

La technique "Relief Sonore Intégral" consiste en une conception spéciale du système d'amplification et en une disposition particulière des haut-parleurs. Toute nouvelle, cette technique donne une musicalité exceptionnelle et recrée la réalité sonore.

PUBLICIS

La Voix de son Maître



Choisissez le type d'appareil répondant parfaitement à vos désirs dans la gamme complète et variée des appareils LA VOIX DE SON MAITRE. Ce catalogue illustré vous est remis sur simple demande par le spécialiste LA VOIX DE SON MAITRE le plus proche de votre domicile.

LA VOIX DE SON MAITRE

PRODUCTION PATHÉ MARCONI

MQ Pa A1 O 56

POUR LES PRIX

Il n'y a pas d'étrangers

LES ADIEUX

par François-Régis Bastide. 316 pages. Ed. Gallimard. 750 francs.

« *IL n'y a pas d'étrangers* » : la formule est inscrite en lettres d'or sur marbre noir dans le vestibule de l'Institut international des Langues. Pour Choralita Brichs, philologue suédoise réfugiée à Paris et qui explique en douze leçons comment on vit et mange à Londres, Madrid ou Rome, c'est une formule de dérision et de souffrance, d'humiliation et d'étouffement. M. Lévêque, directeur de l'Institut, « *enseignait tout haut ce que les Français pensent tout bas, chaque fois qu'ils reviennent de voyage : il n'y a qu'un pays, la France* ».

Avant d'échouer dans cette boutique qui prépare à la haine plus qu'au tourisme, Choralita a descendu, en s'appliquant, en serrant les dents, les marches d'un escalier dont elle sait peut-être depuis toujours qu'il le conduira jusqu'à son propre néant. Occupation, famille française (et pour s'entendre traiter de « *malheureuse étrangère qui ne comprend rien à la santé morale d'une famille comme la nôtre...* »). Choralita est perdue : elle ne sera ni une jeune fille, ni une femme, ni rien : une étrangère.

Choralita n'a qu'un ami — et encore doit-elle cette amitié à une profonde ressemblance — le prince Alexis Vassilievitch Stellovski, réfugié russe, qui a été chauffeur de taxi et veilleur de nuit dans un garage avant de travailler dans une agence de presse interlope où il traduit les journaux soviétiques et fait profession d'anticommunisme non par conviction, mais par tragique humilité.

François-Régis Bastide raconte la vie de ces deux êtres. Et pourtant il n'y a rien à raconter. Car ils n'évoluent pas, ne changent pas, ne vont pas vers leur mort. Dès la première page, tout est dit. Quelque chose en eux est brisé : l'envie de vivre. Ecorchés vifs dont il faut montrer comment on les a écorchés, comment ils se sont écorchés eux-mêmes ? *Les Adieux* ne décrit pas, même quand il le feint, l'immersion de solitaires dans une société qui ne le reconnaît pas ; il exprime l'intolérable sommeil d'un homme et d'une femme qui ont rompu avec le monde depuis toujours et à qui le monde ne pardonne pas de jouer, maladroitement, misérablement, mais humainement, le jeu de la vie. F.-R. Bastide semble jeter les yeux pour la première fois sur des êtres qui, *jamais*, n'ont été regardés. C'est le roman de la lenteur qu'on met à parcourir le chemin qui sépare un exil d'un coup de rasoir ; et ce n'est pas un livre lent. C'est le roman d'un monde sans lumière, et ce n'est pas un livre gris. On aura rarement parlé d'un abandon avec tant de vigueur, décrit une faiblesse avec tant de force.

« *Ma vie est finie* — dit Choralita — *parce que je n'ai jamais cru à la vie, parce que j'ai toujours eu de grandes dispositions pour dire adieu.* »

Ce roman remarquablement écrit est à la fois bouleversant et elliptique : clair et sombre, à plusieurs voix : « *Une histoire déchirée dans tous les sens, avec des fils qui pendent...* » dit un personnage.

★

Le silence du stade

LA LIGNE DROITE

par Yves Gibeau. Ed. Calmann-Lévy. 300 pages. 590 francs.

CINQUIEME roman d'Yves Gibeau, *La Ligne droite* s'ouvre sur une suite d'images à la Plievier. Automne 1944, la boue, les arbres rasés, les caves qui seront des tombeaux : en Prusse orientale, un régiment allemand attend l'écrasement inutile. Le lieutenant Michaël, professeur de lettres et amateur d'athlétisme, essaie d'arracher à l'enfer le soldat Stefan Volker, vingt ans, espoir du 800 mètres. Le lieutenant Michaël est tué et Volker perd la moitié du bras droit. En 1947, Volker est retrouvé par son entraîneur Julius Henckel, alors qu'il vend des journaux à la gare de Munich. Il renoue peu à peu avec sa vie ancienne et redevient un champion.

Le prologue mis à part, le roman est tout entier dans la lente et difficile renaissance de Volker à la maîtrise de soi, à la volonté, au courage. Le vieux Julius Henckel — dont Gibeau a tracé un admirable portrait flamand, avec l'épouse et le chien Spitz dans le coin — est le responsable de la résurrection de Volker. Obstiné, coléreux, dur, Henckel agit dans le sens de la paternité : il redonne littéralement la vie à Volker et en refait un homme, en même temps qu'un grand coureur.

La Ligne droite aurait pu raconter simplement l'histoire du champion qui retrouve le stade, avec la foule, et le crépitement des pointes sur la piste. Une belle histoire, déjà. Mais, sans phrases, en tenant ses personnages et son lecteur par l'épaule, un peu comme un camarade quand on retourne au vestiaire, Gibeau a su montrer ce qui, dans le sport, peut être au-delà du sport. La renaissance de Volker se mesure en secondes gagnées, mais, au fond, c'est d'autre chose qu'il s'agit. Le 800 mètres — « la course la plus belle et la plus dure qui soit », dit Henckel — que Gibeau *filme* à la fin de son livre, réunit Henckel et Volker dans un triomphe où une certaine fraternité ne s'exprime pas parce qu'il n'est pas toujours nécessaire que les choses soient dites. Il y a peu de livres qui s'accordent au silence du stade. *La Ligne droite* en est certainement un.

YVES GIBEAU.
Un camarade.

FRANÇOIS-RÉGIS BASTIDE.
Une étrangère.

On vous en parlera : Le labyrinthe du temps

L'EMPLOI DU TEMPS

par Michel Butor, Ed. de Minuit, 304 pages, 900 francs.

MICHEL BUTOR.

UN jeune Français débarque en Angleterre, à Bleston, où il doit faire un stage d'un an. Tout de suite, il a le sentiment d'être tombé dans un piège et qu'une « sorcellerie insidieuse » s'exerce contre lui. Pour échapper à l'engourdissement dans lequel la ville — toute de brouillard, de fumées, de pluie — le plonge, il se met à raconter son séjour.

Ce récit est le sujet apparent de « L'Emploi du Temps », de Michel Butor. Le sujet réel est le temps luimême. Depuis que les plus grands romanciers contemporains l'ont tour à tour abordé, il est devenu périlleux d'évoquer un problème qui est pourtant le problème romanesque par excellence — tout roman n'étant finalement qu'une méditation sur le temps. Michel Butor le renouvelle avec audace.

Alors que dans la plupart des romans, le récit commence quand l'histoire est déjà finie — l'auteur ressassant après coup, pour la comprendre ou pour l'idéaliser, une aventure irrévocable — ici, c'est au contraire la pression d'une histoire en plein déroulement qui motive et déclenche le récit. Le narrateur se met à écrire sept mois après son arrivée, à la fois pour secouer sa torpeur et pour y voir clair. Il écrit parce qu'il se sent menacé et parce qu'il veut savoir d'où vient la menace. Il ne s'agit donc pas d'immortaliser le passé en le retrouvant, et Jacques Revel ne cherche nullement à donner à son tableau le « vernis des maîtres » dont parle Proust. Son ton est celui du témoignage : « Tel jour, à telle heure, je me suis rendu à tel endroit. »

Le but de l'entreprise est d'arracher au temps de tous les jours un secret que l'oubli risque d'ensevelir. Ce secret, naturellement, le narrateur ne le trouvera pas. Non pas que Michel Butor mette sa coquetterie à le cacher, mais parce qu'il est vain d'espérer détruire le temps avec le temps. Tandis qu'à chaque seconde de sa recherche s'ouvrent devant Revel de nouveaux labyrinthes, les heures qui s'écoulent pendant qu'il écrit — et le fait d'écrire l'empêche de vivre, c'est-à-dire lui fait perdre ce temps qu'il aurait précisément voulu conquérir — ajoute aux problèmes anciens de nouveaux problèmes. Jamais il n'arrivera à combler la distance de sept mois qui sépare son arrivée à Bleston du moment où il se met à écrire.

Au récit des événements anciens vient bientôt se mêler celui des événements présents, puis celui des événements proches. Le récit éclate, se disperse, et finit par ne plus trouver son unité que dans d'immenses phrases où le narrateur, partant de la feuille blanche qu'il a devant lui, remonte peu à peu, de circonstance en circonstance, jusqu'à l'origine de son aventure, qu'il s'efforce ainsi de faire tenir tout entière dans un discours unique. Ces phrases consacrent son échec dans la mesure même où elles prétendent enfermer un temps qui ne se laisse pas saisir.

« L'Emploi du Temps » n'est pas un livre brillant. Il faut de la patience pour le lire et beaucoup d'attention pour apercevoir ses subtilités. Ce n'est pas non plus un livre parfait : l'invention de Michel Butor n'est pas toujours à la hauteur de son intelligence, et l'intrigue qu'il a imaginée supporte mal les symboles dont il la charge. Mais comment ne pas saluer l'effort de renouvellement que marque ce livre au milieu d'une production où la facilité paraît être la loi du talent ? Il paraît vingt ou trente livres « brillants » par an. Mais combien de livres vraiment neufs ? « L'Emploi du Temps » est de ceux-là et l'on serait en droit de penser, devant le silence de la critique à son propos, que les critiques, eux aussi, vont au plus facile.

SURRÉALISME

Amour panique

LE LIS DE MER

par A. Pieyre de Mandiargues. 212 pages. Ed. Robert Laffont. 540 fr.

SUR la plage de Sainte-Lucie-de-Siniscola, en Sardaigne, il y avait une fois deux filles en vacances, Vanina et Juliette, la fine et la « brute », la flexible et la « garçon », dissemblables, mais grandes amies. Dans l'odeur violente des lis de mer, Vanina aperçoit un garçon inconnu qui la regarde gravement. Dès cet instant, elle décide qu'elle se livrera à lui, mais selon un cérémonial aussi calculé que s'il était sacré.

Tout a lieu comme prévu. Après le rite de l' « exposition », vêtue de rouge et de noir, Vanina marche vers l'inconnu, se donne à la froide folie et quitte Sainte-Lucie-de-Siniscola sans honte ni regret, à jamais au-delà de l'amour commun, ayant échappé aux « petites saletés ingénues » : « *Il est assez admirable,* se dit-elle, *que je n'aie pas eu la mauvaise idée de lui demander son nom.* »

Pour qui a lu *Soleil des loups* ou *Les Incongruités monumentales,* il est évident, dès les premières pages, que *Le Lis de mer* n'a pas été écrit pour

→

NADIA LEGRAND
L'ARC-EN-CIEL A SEPT COULEURS
roman
...Une entrée, comme on dit "sensationnelle"
ROBERT KEMP (Les Nouvelles Littéraires)
denoël

ACHAT d'Autographes et Documents historiques aux cours les plus élevés
Maison CHARAVAY
3, rue de Furstenberg - PARIS (6e)
Téléphone : ODEon 59-89

HANS HELLMUT KIRST
DIEU DORT EN MAZURIE
le meilleur roman de l'auteur de
Collection PAVILLONS Robert Laffont
08/15 (160.000 ex. vendus)

CHAQUE MOIS MONTEZ VOTRE BIBLIOTHÈQUE
Vous pouvez maintenant vous monter une véritable bibliothèque de grands auteurs classiques et contemporains, soigneusement présentés. Grâce au Cercle de la Bibliothèque Mondiale, chaque volume, d'une présentation raffinée, revient en moyenne à 125 francs.
Ecrivez à la Bibliothèque Mondiale, 8, rue de Berri, Paris-8e (serv. EX. 3). Contre 3 timbres de 15 francs, vous recevrez un ouvrage de 250 pages de notre collection et une documentation détaillée des volumes parus et à paraître.

→

assembler en un certain ordre beaucoup de sable, beaucoup de mer et beaucoup de soleil. Le lecteur averti surveille moins ce qui disent les mots que ce qui va survenir à leur arrière.

L'attente ne dure que quatorze pages : *« Vanina était depuis trois jours dans ce domaine panique. »* C'est Pan que veut la jeune fille et non un baigneur comme un autre ; c'est Pan qu'elle prie et invoque quand elle donne des moucherons aux cicindèles dévorantes, quand elle écoute la légende du pays disant que les mouettes sont des âmes à la recherche d'un corps ou se souvient qu'elle a voulu venir en Sardaigne à cause d'un coq ou encore éprouve un « bonheur inhumain » à respirer l'odeur d'un porc noir. Aussi se prépare-t-elle à l'amour comme un candidat à la chevalerie : elle fait retraite, exige d'avoir les bras liés, prévoit jusqu'au dernier détail le « cérémonial de la soumission », rêve aux femmes des îles se livrant à la brutalité des Blancs, aux corsaires, aux pirates et aime dans un creux de sable que Mandiargues appelle « arène » par une logique rigoureuse. Vanina s'est donc donnée à la « grande nature panique ». Son amant ne saurait être un mâle seulement. Elle lui appartient *par droit de Varech*, car il est le seigneur de la terre.

A cent et mille romans où l'amour répète ses images et ses significations, Mandiargues oppose un seul récit qui fait crouler leur pile. Cet unique récit ne dispose pas cependant d'une force plus grande. Il est d'une autre nature : splendidement païen.

MÉMOIRES

Un dominicain gastronome

VOYAGES DU PÈRE LABAT AUX ISLES DE L'AMÉRIQUE

adapté par Alain Gheerbrand. Club des Libraires de France. 23 gravures d'époque, 7 cartes, 1 portrait.

ALAIN GHEERBRAND, un des protagonistes de l'expédition Orénoque-Amazone, vient d'extraire des énormes Mémoires du Père Labat (1663-1738), tout ce qui concernait la colonisation des Antilles au XVII[e] siècle. A dire vrai, l'adaptation passe entièrement inaperçue, et c'est bien le meilleur hommage qu'on puisse rendre à Alain Gheerbrand, car l'étonnant récit qu'il nous offre ne lui était pas donné : il a construit ce livre comme on rassemble un puzzle, sans qu'apparaissent jamais les jointures.

Impossible de ne pas signaler que le Père Labat était dominicain, puisqu'il eut le bon esprit de profiter de cette situation pour se consacrer aux Missions *« comme à un emploi qui convenait tout à fait bien*, dit-il, *à ma profession »*. Missionnaire, en particulier et pour ce qui nous occupe, aux Isles de l'Amérique, à la Martinique et à la Guadeloupe pendant douze ans. Mais un missionnaire qui écrit : *« Il vint beaucoup de nègres à bord... beaucoup portaient sur leur dos les marques des coups de fouet qu'ils avaient reçus. Cela excitait la compassion de ceux qui n'y étaient pas accoutumés, mais on s'y fait bientôt »* ; et qui ne se rappelle à nous que par de brèves indications : *« ...Je publiai les bans de plusieurs mariages, dont les uns étaient à faire et les autres à perfectionner. »* Ce qui, du même coup, donne une idée du style.

Mais il était aussi, et plutôt, architecte, botaniste, médecin, soldat, corsaire, philosophe, gastronome, jardinier, explorateur, ethnographe... La liste n'est pas close. Croquemitaine même, nous dit Alain Gheerbrand, à la Martinique où son souvenir éveille paraît-il la frayeur, après trois cents ans, et où les feux-follets s'appellent aujourd'hui encore *« les chandelles du Père Labat »*.

Rien d'étonnant, donc, à ce qu'il ait été également écrivain. Et quel écrivain ! Vif, pénétrant, pittoresque, son talent est aussi divers que ses intérêts et son ton d'autant plus surprenant que le détachement et l'humour s'appliquent plus volontiers à la description des mœurs indigènes qu'aux choses de la cuisine qui bénéficie, elle, d'un respect lyrique. Mais quand les deux ne font qu'un et que les Caraïbes accommodent quelque prisonnier...

Les Voyages du Père Labat constitue, c'est certain, un très précieux document sur une époque, sur les Antilles et sur l'esprit de colonisation ; mais plus encore sur un homme dont la personnalité paraît extraordinaire, et qui écrit comme on ne savait le faire qu'aux XVII[e] et XVIII[e] siècles.

PROPAGANDE

Echec honorable

APRES quatre ans d'existence la revue *Profils* cesse de paraître. Tous ceux qui s'intéressent à la situation intellectuelle des Etats-Unis regretteront la disparition de cette publication qui, pendant seize numéros, a tenté de les informer avec intelligence et une bonne foi subjective certaine de l'état actuel de la littérature et des arts aux Etats-Unis.

Ils seront cependant obligés de s'interroger sur les raisons de cet échec au moins partiel et ils seront conduits à répondre que la propagande, même la plus intelligente, porte en elle-même sa propre condamnation.

Il n'est bien entendu pas question de comparer cette revue aux innombrables publications soviétiques où on louait d'autorité tous les Popov qui ont publié le moindre petit roman, quitte à les dénoncer quelques mois après, en les qualifiant de chacal puant ou de vipère lubrique.

Il convient cependant de comprendre le phénomène de propagande lui-même qui est au sens propre et originel du terme *totalitaire*. Par définition, tout ce qui est propagande doit vanter l'ensemble des performances — pour employer une terminologie sportive — d'une nation. Or si le lecteur français de *Profils* était tout prêt à se passionner pour la littérature des Etats-Unis, à s'intéresser à son architecture, il manifestait déjà plus de réserve à l'égard de sa musique et un scepticisme non dissimulé pour ses peintres.

Profils, par surcroît, fut une revue riche et luxueuse. Quand on nous expliquait que le peintre X avait rénové l'art de la peinture, on hésitait, mais après tout, on se disait que notre ignorance était due à une surestimation de notre propre peinture. Malheureusement, dans le même numéro, des reproductions en couleurs nous permettaient de constater que ce peintre prétendu révolutionnaire se contentait d'imiter les acquisitions de l'Ecole de Paris d'il y a vingt-cinq ans.

Espérons que James Laughlin, directeur de *« Profils »*, qui a publié aux Etats-Unis la littérature de l'avant-garde française, nous reviendra bientôt avec une nouvelle revue.

— C'est amusant, les auteurs communistes signent leurs œuvres avec des stylos au phosphore...

La Foire du C.N.E.

LA traditionnelle « foire » organisée au Vél' d'Hiv' par le Comité National des Ecrivains prend cette année une signification particulière. Le C.N.E. a été fondé durant l'occupation par d'authentiques résistants : c'était une sorte de « cercle Petöfi » (1) anti-nazi.

Depuis douze ans, l'histoire du C.N.E. n'est qu'une suite de ruptures. Officiellement, en effet, ce groupement d'écrivains « ne fait pas de politique » : il est tout à fait à l'image de ces institutions staliniennes russes où l'on entretient fort cher les écrivains pourvu qu'ils se cantonnent dans le conformisme.

A chaque nouvelle vilenie de la politique soviétique, de nouveaux écrivains se retirent de cette association : Mauriac, Cassou, Serge Groussard jalonnent l'histoire récente, de la condamnation de Tito par Staline au procès des médecins juifs. A force de recevoir des témoignages de mépris, ce pauvre M. Aragon, l'éminence grisonnante de l'association, finit par ressembler à ce personnage célèbre d'une pièce russe : « Celui qui reçoit les gifles. »

Cette année, les choses sont encore plus claires et le dernier numéro des « Lettres Françaises » révèle un certain affolement : après la rupture du plus grand écrivain noir de langue française, Césaire, on rameute précipitamment Oyono et quelques autres. Pourtant Le Porrier, Clancier, se laissent embarquer aux côtés de Wurmser, Courtade, Pagnol même, Kanapa. Mais les récents événements de Budapest au cours desquels l'armée rouge a écrasé les soviets ouvriers, liquidé le communiste libéral Nagy, les romanciers et philosophes hongrois (comme Lukacs dont on est sans nouvelles) posent un tout autre problème. Marc Beigbeder nous a fait savoir qu'il exigeait la convocation immédiate de l'assemblée générale du C.N.E. pour prendre position devant ces événements. Déjà Pierre Seghers démissionne avec éclat. Loys Masson se désolidarise...

M. Aragon a commis une imprudence avec Beigbéder : l'ayant chassé des « Lettres Françaises » parce qu'il avait rappelé dans un article privé certains passages du rapport Kroutchev, il n'a pas osé l'exclure du « comité directeur » du C.N.E. Beigbeder va tenter de contraindre certains écrivains et certaines « belles consciences » comme Vercors à comprendre des vérités très simples.

Quoi qu'il en soit, l'on saura bientôt s'il existe en France des écrivains capables de souscrire par leur présence aux fusillades d'ouvriers et de populations civiles innocentes. Breton, il y a quelques années, criait à Eluard refusant d'intervenir pour un de ses amis tchèques, innocent bien sûr, mais qui avouait être coupable : « Il y a des salauds parmi les poètes. » C'est un jugement que l'on pourra, samedi prochain, solidement étayer...

(1) Groupe de résistance des écrivains hongrois qui fut à l'origine de l'insurrection.

TRADUCTIONS

Cercles délicats

LES ANNEAUX TRANSPARENTS

Par Luise Rinser. Traduit de l'allemand par Clara Malraux. Ed. du Seuil. 188 pages, 450 francs.

EST-CE bien son enfance que décrit Luise Rinser, ou bien la genèse poétique d'une âme exceptionnelle, d'une sensibilité sans âge qui, dès l'abord, perçoit derrière le signe, toutes choses signifiées ?

De 5 à 15 ans, l'héroïne a déjà reconnu toutes les racines de la vie. A l'inverse des autres, c'est l'essentiel qu'elle perçoit d'abord pour remonter à la surface à 15 ans, sachant déjà que *« ce ne serait pas la confuse et sombre souffrance de la créature, mais la claire et précise loi de l'esprit qui conduirait sa vie »*.

C'est d'abord la paix insolite et douce de la vie monacale qui est le rythme de sa vie. Puis le goût de l'errance solitaire en communion révoltée avec la nature ; le mysticisme ; la communion humaine et, enfin, c'est la fin de l'enfance, l'éveil à la petite réalité qu'il faudra forger selon les grandes vérités découvertes à l'abri du monde.

« Ce que nous sommes n'est rien. Ce que nous cherchons est tout. » Avant d'avoir entendu cette phrase prononcée par l'être qu'elle aimait, la petite fille l'a toujours sue. Jamais elle ne s'est laissé enfermer par ses besoins ou ses désirs. Ni le mysticisme, ni le recueillement, ni la sensualité, ni l'amour, ni l'aventure ne l'entraîneront hors d'elle-même. Tou-

Un grand livre actuel !
Claude Roy
LE SOLEIL SUR LA TERRE
...Avec Claude Roy, à New York et à Rome, à Prague et à Paris, et surtout en TUNISIE, partout où des hommes refusent de prendre le monde tel qu'il est.
1 vol. 690 f.
JULLIARD

ROBERT GUILLAIN
600 MILLIONS DE CHINOIS
SOUS LE DRAPEAU ROUGE
1 vol. 780 f.
JULLIARD

jours menée par une mystérieuse exigence, elle va au-delà... pour revenir dix ans après à la vérité qu'elle pressentait en se livrant au jeu des *« anneaux transparents »* (qui consistait à faire naître à la surface de l'eau, en lançant un projectile, des cercles délicats). *« C'était là un jeu magique, secret. Il était tout ensemble loi, mesure, ordre, musique ; on ne pouvait guère l'expliquer. Sa puissance était plus forte que le chant confus de la terre inconsciente. »*

La traduction parfaite de Clara Malraux permet au lecteur de reconnaître à chaque mot la poésie profonde du langage de Luise Rinser.

HISTOIRE

Un homme inébranlable

60 JOURS QUI ÉBRANLÈRENT L'OCCIDENT
t. III. — La fin du régime (26 juin-10 juillet 1940) par M. Benoist-Méchin, Ed. Albin Michel, 685 pp. 1.200 fr.

UNE documentation impeccable ; une chronique implacable ; un exposé lumineux de la stratégie de Manstein et de Guderian, comme de l'activité du cabinet Reynaud : Benoist-Méchin semble avoir pris toutes les précautions pour écrire un monument classique et faire d'une chronologie un drame...

Ou plutôt une tragédie. Le rideau se lève lorsque, après les piétinements de la drôle de guerre, éclate l'orage du « Blitzkrieg », et que les machines infernales de la Luftwaffe et des Panzerdivisionen réveillent une Europe somnambule pour lui imposer un style accéléré, le style de l'*Armée Allemande* (1).

Troisième acte de la trilogie : de la signature de l'armistice à l'instauration de l'Etat français, *la fin du régime*, et à son chevet, l'auteur compose un long plaidoyer « pro domo » : *« La forme chronologique du récit nous a contraint à découper les événements suivant un ordre arbitraire... Faire surgir les grandes lignes de la bataille et recomposer la physionomie des principaux protagonistes, voilà le travail qui reste à faire. Alors, l'Histoire « prendra figure »*, la figure que lui veut Benoist-Méchin.

Voici Léopold III, le premier des grands diffamés, voici Churchill, gargantuesque et méchant loup, voici de Gaulle, le diviseur, le fossoyeur, voici Reynaud, otage de Downing Street. Puis, les réhabilités : Gamelin, victime d'une démocratie pourrie, Weygand *« la conscience du devoir accompli »*, Darlan, farouche défenseur de son fief naval ; et après Chautemps, Lebrun, Jeanneney et Herriot, après les minuscules, après les incapables, voici Laval, vêtu par l'auteur de probité candide et de lin blanc, voici le Maréchal-providence !

Ouvrage classique, en effet, mais aux pires sens du terme : banal et conventionnel.

Car ce n'est pas par fidélité à une école historique périmée que l'auteur, sacrifiant au culte du fait, puis au culte de la personnalité, limite son histoire aux frontières du politique et du militaire, juxtapose, comme dans les manuels d'autrefois, les événements politiques et les événements militaires, sépare la relation brutale des faits et le portrait psychologique des responsables. Benoist-Méchin est trop savant pour adopter une méthode traditionnelle en restant innocent.

Il sait que cet atomisme de la méthode a quelque chose d'accusateur, que soixante matins d'espoir et soixante soirs d'une défaite toujours recommencée sont plus accablants qu'une bonne débâcle. Il sait qu'une fois votée la Loi Constitutionnelle donnant pleins pouvoirs à Pétain, un trait tiré au soir du 10 juillet, c'est le moment de régler les comptes. Il sait qu'au lecteur docile ces soixante jours fulgurants apparaîtront comme le bilan de vingt années d'erreurs, la répétition, comme chez Racine, inutile et spectaculaire, d'un drame déjà consommé : la démocratie fatale.

En 1956, Benoist-Méchin n'a pas voulu comprendre les exigences d'une histoire sans frontières ; comme en 1940, il n'a pas compris les exigences d'une guerre qui, selon de Gaulle, devait *« s'annexer les grandes vitesses, les grands espaces, les alliances et les mers »*. Dans l'intervalle : seize ans qui n'ont pas ébranlé Benoist-Méchin, seize ans qui ont éteint les passions politiques, sauf celles de leur historien.

(1) Cf Benoist-Méchin, *Histoire de l'Armée allemande*, Albin Michel, 2 tomes parus.

Lointain, lointain Gobineau...

LE comte de Gobineau, qui a écrit pour la joie des gobinistes plus de quarante volumes — relations de voyage, essais historiques, politiques — et pour l'enchantement du monde *Les Pléiades* et quelques courtes nouvelles sur l'amour, est, dans ses meilleures pages, de la race très rare des écrivains romanesques.

Stendhal, Nerval, Radiguet ; on n'en connaît pas beaucoup d'autres.

Démodé, mais vrai

L'écrivain romanesque est celui pour qui l'amour est la plus sérieuse entreprise humaine, et être heureux la vraie vertu. Mais il l'écrit sèchement ; justement parce que c'est à ses yeux la seule affaire grave. (Il ne relâche le ton que lorsqu'il parle politique, mœurs, coutumes, guerres, religions et toutes nos grandeurs...).

L'intensité de Gobineau lorsqu'il décrit les menées de l'amour est prodigieuse. Peut-être n'est-ce pas dans *Les Pléiades* mais plutôt dans *Adélaïde, Mademoiselle Irnois* — les plus admirables des nouvelles rééditées par J.-J. Pauvert — qu'elle est à son comble. Gobineau écrit alors au plus serré ; comme étranglé d'émotion et de scrupules, mais dans un mouvement si emporté que tout est vif, étourdissant.

D'où vient que la froideur se mêle au plaisir d'une telle lecture ? Il y a des chefs-d'œuvre qu'on referme en pleurs tout en s'écriant : *« Ah ! c'est démodé, mais comme c'est vrai ... »* On quitte Gobineau les yeux secs sans songer un instant qu'il n'est pas du siècle, mais plutôt que nous ne sommes pas du sien.

Cette gêne, l'auteur semble la prévoir : *« Reste à savoir si l'amour d'Adélaïde ne nous ferait pas nous-même éclater comme une machine à vapeur mal construite. »* Et plus impérieux encore : *« Je n'aurais pas conseillé à des bourgeois de mener cette petite vie-là... »*.

GOBINEAU.
Au nom de l'amour.

Les préjugés de l'auteur de l'*Essai sur l'inégalité des races* ne sont pas en cause ici ; dans les pages où il est grand, un romancier n'a pas de préjugés ; c'est le lecteur face à lui qui montre les siens.

Or, pour le lecteur d'aujourd'hui, l'amour est un sentiment toujours absolu, mais anémiant ; c'est *« au nom de l'amour »* que l'auteur moderne excuse les faiblesses; « au nom du bonheur » que son héros révolté se soumet. Du reste, bonheur comme amour sont des mots dont le pouvoir s'est amoindri ; ils sonnent trop personnel. Dans les romans qui cherchent à s'élever on sacrifie à d'autres dieux — la collectivité, l'art.

Quelle différence attend ce même lecteur chez Gobineau ! Là, l'amour-entreprise, sentiment violent, énergique, hisse dans le bien ou le mal les héros au-dessus d'eux-mêmes et de tout. Comment le sacrifier, puisque c'est lui qui exige, le premier, tous les sacrifices ? Se rappelle-t-on, conté dans les *Pléiades*, l'histoire de Pierre de Luna, ce gentilhomme qui se fit misérable à cause d'un amour ? Celle qu'il poursuit si désespérément requiert contre lui l'aide du prince ; jugé coupable de persécution, Pierre de Luna est condamné aux galères. Or, c'est à cette minute que le rejoint l'apothéose : *« Sire*, dit subitement la jeune fille, présente au tribunal, *je serai la femme de cet homme. »*

Le bonheur nécessaire

Et au moment où les âmes patientes des Pléiades trouvent un couronnement pareillement sublime de leurs amours, au moment où Jean-Théodore obtient la main d'Aurora, après que Wilfrid eut épousé Harriet et Conrad enfin conquis Mme Tonska, Gobineau livre son secret : *« On n'est pas grand, on ne le devient pas, quelque effort qu'on y fasse, lorsqu'on n'est pas heureux ! »*

Pour les héros de nos romans, ils ne songent plus au bonheur, mais à diviser, en bonnes ou mauvaises strates, leur conscience ; l'amour leur est, comme le bon sens, universellement réparti ; il ne s'agit plus que de s'en passer. Combien de jeunes romans se terminent sur cet aigre cri : *« Enfin, je ne croyais plus à l'amour ! »*. Quant à la grandeur, elle ne gît plus dans la conquête, mais dans un idéal de platitude : le renoncement et même, si possible, le renoncement à renoncement.

Ordinaire, estimable, perdu dans la multitude : élimé, dur comme un caillou ! N'est-ce pas, dans bien des cas, le portrait du héros du jour ?

Lointain, lointain Gobineau...

Madeleine CHAPSAL.

1) Ed. J.-J. Pauvert, 370 pages, 750 francs.

LA FRANCE MARXISTE ?

QUANT à la France, on sait de reste qu'elle est gouvernée, depuis cinquante ans, par des marxistes. C'est ce que personne ne devinerait sur l'effet. Pourtant Viviani était marxiste, et Briand; Jules Guesde était marxiste, il était même marxiste de pure observance. Millerand était marxiste et Augagneur, et Pierre Laval (qui répliquait à la Chambre à quelque adversaire : « Vous feriez mieux d'aller lire Marx »). Léon Blum l'était aussi (avec quelques réserves) et Félix Gouin et Vincent Auriol. Comme on voit, les marxistes français sont très régulièrement devenus ministres d'Etat, présidents du Conseil, présidents de la République.

(Jean Paulhan dans la N.R.F., nov. 1956.)

A. GOUTARD
1940
LA GUERRE DES OCCASIONS MANQUÉES
Triste vérité... mais salutaire leçon !
HACHETTE

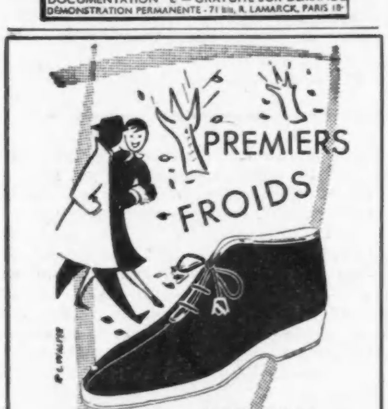
Cheikh Anta DIOP
NATIONS NÈGRES ET CULTURE
« De l'antiquité nègre égyptienne aux problèmes culturels de l'Afrique noire d'aujourd'hui. »
« Un livre ardent, riche, suggestif, qui contribuera efficacement à la résurrection de la grandeur nègre. »
Jean CZARNECKI (*Christianisme social.*)
Un volume de 392 pages in-8 raisin : 1.500 francs
Aux Editions PRESENCE AFRICAINE 17, rue de Chaligny - PARIS (12e) DOR. 38-39 C.C.P. Paris 69-36-28

ELSA TRIOLET - ROBERT DOISNEAU
POUR QUE PARIS SOIT
un album pas comme les autres
l'ex. 2.500 fr.
★
JEAN EFFEL
LE JARDIN D'EDEN
le roman d'Adam et Eve
l'ex. 600 fr.
Ces ouvrages seront dédicacés par leurs auteurs à la vente du C. N. E. le 10 novembre au Vél' d'Hiv'
ÉDITIONS CERCLE D'ART

SPRED .... 680 au lieu de 850
RIPOLIN .... 848 au lieu de 1.060
GERFLEX .... 800 au lieu de 1.000
LINO .... 820 au lieu de 1.020
20%
sur toutes les PEINTURES
LINOS - GERFLEX
BODY, 2, rue Cler - PARIS 7e

Mercey
SPECIALISTE DU
DAIM sur MESURES
CHOIX IMPORTANT DE PRET A PORTER HOMMES ET DAMES
50, avenue Victor-Hugo (16e) - KLE. 70-18
VESTE A 25.000 FRANCS
sélectionnée
par Mme EXPRESS (n° 273)

le moins cher des appareils de qualité
LA FAMEUSE TRICOTEUSE
Bernoroh
LICENCE TRICO-FIX
AUTOMATIQUE
• TOUTES LES COTES
• TOUS LES POINTS
LARGES FACILITÉS DE PAIEMENT
GARANTIE 5 ANS
ENTIÈREMENT MÉTALLIQUE
le maximum de qualité pour le minimum de prix
Les Laines du BERGER DU NORD
Ste An. TOURCOING
DOCUMENTATION E — GRATUITE SUR DEMANDE
DÉMONSTRATION PERMANENTE - 71 bis, R. LAMARCK, PARIS 18e



KATINKA
façon daim noir
1.390 Fr.

NAPOLI
Neo daim noir
1.890 Fr.
existe également en Nubuck blanc à 2.490 Fr.
...et toujours notre Guéritou pour pieds sensibles
PILLOT
CABINETS DE PÉDICURES :
88 rue de Rivoli Tél. ARC. 44-13 . 49-38
2 Boulevard Haussmann Tél. PRO 77-21
Magasin principal : 88 rue de Rivoli, Paris
Succursales :
88 Rue de Rivoli — 16 Pl. de la République
2 Bd Haussmann — 141 Boul. Sébastopol
13 Av. d'Italie — 11 Boul. Saint-Denis
109 Faub. Saint Antoine — 137 Faub. du Temple
107 bis Av. du Gén. Leclerc — 90 Av. Ledru-Rollin

COUPEZ vos ROBES
vous-même. Nos lectrices recevront GRATUITEMENT une brochure SPECIALISEE bien documentée pour apprendre toute seule à couper chez soi tous vêtements. Ecrire avec timbre-réponse à FEE DU LOGIS, X. B.P.88 Neuilly, Paris.
Communiqué.

Avec le Petit Concours de « L'EXPRESS »

10 JOURS AUX SPORTS D'HIVER

LE Petit Concours de « L'Express » est destiné à tous les enfants qui ont besoin de vacances à la montagne, à tous les parents qui voudraient leur offrir de belles et bénéfiques vacances de Noël.

C'est un concours sans piège, sans prix de consolation, sans histoire, car il n'a qu'un but : envoyer vraiment aux sports d'hiver dix enfants pour lesquels nous avons déjà retenu des places. Et, au lieu de les choisir arbitrairement, donner à tous leur chance.

C'est aussi un concours très simple.

Nous publions ici une liste de dix bonnes raisons pour lesquelles un enfant peut avoir envie de partir aux sports d'hiver. Il s'agit simplement pour les jeunes concurrents de classer ces dix raisons dans l'ordre de leur préférence.

Ces raisons sont numérotées de 1 à 10.

Dans le bulletin-réponse ci-dessous (qui doit obligatoirement nous être retourné par tout participant au concours) vous trouverez dix cases blanches.

Dans la première case *à gauche*, écrivez le numéro de la raison que vous classez première. Dans la seconde case, le numéro de la raison qui vient ensuite. Et ainsi de suite jusqu'à la dixième case.

Par exemple :

Si c'est « pour faire du ski » que vous avez le plus envie de partir pour la montagne, vous écrivez dans la première case à gauche le chiffre 3. Si c'est « pour prendre le train », ce sera le chiffre 9 que vous inscrirez en premier.

De l'ensemble de ces réponses sortira une liste-type. Chacune des réponses sera comparée à cette liste-type. Les gagnants seront ceux dont la liste se rapprochera le plus de la liste-type.

Pour permettre de départager éventuellement les ex æquo, le concours comporte une question subsidiaire: à ces dix bonnes raisons, chaque concurrent ajoutera une onzième raison qui lui semble importante à son point de vue.

Cette dernière raison doit être rédigée en plus de trois et moins de vingt-cinq mots.

Le jury qui décidera du meilleur argument, s'il y a lieu de départager des concurrents ex æquo, jugera soit sur l'originalité, soit sur l'humour, soit sur la sensibilité qu'exprimera cette réponse supplémentaire.

Les concurrents seront groupés en deux catégories :
1) 6 à 10 ans ;
2) 10 à 15 ans,
qui seront classés séparément.

Les cinq premiers de chaque catégorie recevront un bon qui leur donnera droit à un séjour, voyage compris, dans un hôtel très confortable à Valtourmanche, station de la vallée d'Aoste, en Italie, située à 1.550 m.

Les départs, organisés par le Comité d'accueil parisien, 10, rue de la Banque (GUT 29-80), ont lieu en groupes sous la surveillance de moniteurs spécialisés et d'un médecin.

Départ de Paris : le 22 décembre au soir. Retour : le 3 janvier au matin.

Bonne chance... et bonnes vacances.

Les bulletins-réponses doivent nous parvenir avant le lundi 19 novembre au soir à la boîte postale 190.08 Paris (8e).

RÈGLEMENT DU CONCOURS

1. Ce jeu est destiné à tous les enfants, garçons et filles. Deux catégories :
A. 6 à 10 ans.
B. De 10 à 15 ans.

2. Une liste de 10 bonnes raisons pour partir à la montagne pendant les vacances de Noël est proposée aux concurrents. Il s'agit pour eux de placer ces dix raisons dans l'ordre de leur préférence.

3. Une liste-type de réponses sera établie d'après les suffrages établis par chacune.

4. La liste-type sera constituée par les concurrents de la façon suivante :
— la première place à gauche sera celle de la raison ayant été la plus indiquée en première place par les concurrents ;
— la deuxième place sera celle de la raison qui aura été citée en première place par les concurrents un nombre de fois venant aussitôt après;
— la troisième place sera prise par la raison qui aura recueilli sur les listes des concurrents et en première place un nombre de suffrages venant aussitôt après et ainsi de suite.

Si plusieurs raisons n'avaient été placées par aucun concurrent en première place, ou avaient été placées le même nombre de fois en première place, leurs places sur la liste-type seraient départagées par le nombre de fois où elles auraient été placées par les concurrents en deuxième place à défaut en troisième place, et ainsi de suite.

5. Les gagnants seront déterminés de la façon suivante :

Seront d'abord placés en tête tous les concurrents qui auront indiqué la même première raison que celle de la liste-type. Ceux-ci seront départagés en mettant à nouveau en tête tous ceux qui auront mis la même seconde que celle de la liste-type et ainsi de suite.

Les concurrents ayant indiqué dans l'ordre et sans discontinuité le même nombre de raisons seront départagés de la façon suivante :

En tête de ceux-ci, ceux qui auront indiqué le plus de raisons à la même place que la liste-type.

S'il y a encore des ex æquo, ils seront départagés par le total des écarts de place des raisons non placées avec les places dans la liste-type, et en tête évidemment ceux dont le total des écarts est le plus minime.

S'il subsistait des ex æquo irréductibles, ils seraient départagés par la question subsidiaire à laquelle tous les concurrents seront tenus de répondre.

6. La décision du jury sera sans appel. Le fait de concourir implique l'acceptation du règlement.

7. Les concurrents doivent suivre strictement les indications du présent règlement et celles figurant sur le bulletin de participation, qui constitue une annexe audit règlement.

8. Chaque envoi devra comporter obligatoirement le bulletin de participation inséré dans « L'Express ».

9. Le concours est ouvert à partir de ce jour.

10. Les concurrents doivent adresser leur envoi sous pli suffisamment affranchi à « L'Express », boîte postale n° 190.08 Paris (8e). Tout envoi expédié ou déposé directement à nos bureaux sera exclu du concours.

11. Le concours sera clos le lundi 19 novembre. Les envois devront être postés en temps utile pour être parvenus au plus tard à la dernière distribution du lundi 19. Tout envoi ultérieur sera exclu du concours.

12. Les envois seront retirés par Me Agnus, huissier, et le dépouillement sera effectué sous son contrôle.

13. Le même candidat peut envoyer plusieurs réponses à condition de joindre à chaque envoi un bulletin-réponse. Il ne sera tenu compte dans ce cas que de la meilleure réponse.

14. Les résultats seront publiés dans « L'Express » avant le 8 décembre.

15. Les cinq meilleures réponses dans chacune des deux catégories seront dotées d'un prix identique : un voyage et un séjour gratuit aux sports d'hiver pour Noël.

Dix bonnes raisons pour partir aux sports d'hiver à Noël

J'AI ENVIE DE PARTIR :

1. ***Pour passer quelques jours comme un « grand » loin des parents.***
2. ***Pour voir de la neige.***
3. ***Pour faire du ski.***
4. ***Pour me faire du bien.***
5. ***Pour connaître d'autres enfants.***
6. ***Parce que je n'ai encore jamais pu y aller.***
7. ***Pour que l'on m'achète un pantalon et des souliers neufs.***
8. ***Pour pouvoir raconter mes vacances à mes petits camarades en rentrant.***
9. ***Pour prendre le train.***
10. ***Pour permettre à maman de se reposer un peu pendant ce temps-là.***

BULLETIN-RÉPONSE

A DECOUPER ET A NOUS ENVOYER

NOM ....

PRENOMS ....

ADRESSE ....

CATEGORIE

A — 6 à 10 ans

B — 10 à 15 ans

(Rayez la mention inutile.)

Répondez ici à la question subsidiaire :

....

....

....

UNE PAGE AU FÉMININ

ENFANTS

Loisirs efficaces

NOUS avons donné ici la semaine dernière la liste des ateliers de peinture et des académies de musique qui occupent les loisirs des enfants tout en leur inculquant une culture artistique ou musicale.

Voici les adresses de concerts et de conférences commentés et de clubs sportifs pour ceux qui n'ont pas de dispositions artistiques, ou qui préfèrent l'exercice physique.

Les concerts commentés

(Pour ceux qui ont déjà une petite culture musicale, même s'ils n'apprennent pas un instrument.)

● LES CONCERTS COLONNE, 13, rue de Tocqueville (17e). Wag. 18-03.

A partir de 10 ans, le dimanche matin. 400 *fr. la série de cinq concerts.*

● LES MUSIGRAINS, 11, rue Saint-Louis-en-l'Ile (4e). Odé 10-34.

8 à 15 ans, un concert par mois le jeudi après-midi. 800 *à* 1.200 *fr. pour six concerts.* Les grandes personnes peuvent accompagner les enfants.

● LES J.M.F. (Jeunesses Musicales de France), 45, rue La Boétie. Bal 43-62.

A partir de 12 ans. Un concert et une séance de cinéma musical tous les mois. 610 *fr. à Paris et* 410 *fr. en province pour s'inscrire* (délégation dans presque toutes les écoles).

Les « clubs » toutes activités

● CLAIRE-JOIE, 103, avenue des Ternes. Eto. 39-36.

De 6 à 14 ans. On y trouve : de la lecture, des promenades, des ateliers (céramique, photo, électricité, dessin), des sports (nage, cheval, football), du cinéma. 2.000 *fr. par trimestre et par activité. Cinéma seul :* 500 *fr.*

● JEUDI-CLUB, 129, rue Marcadet. Mon. 38-96 : 6 à 13 ans tous les jeudis après-midi. Jeux, atelier, marionnettes, cinéma, un petit goûter : 20 *fr. par séance.*

Les promenades-conférences

● HISTOIRE DE FRANCE POUR PETITS PARISIENS. — Mme Doumic, 48, rue de Vaugirard, Odé. 62-94, promenades commentées, illustrant le programme d'histoire. 7 à 12 ans. Les trois premiers jeudis de chaque mois. 2.500 *à* 3.000 *fr. par an.*

● HISTOIRE VIVANTE. — Caisse Nationale des Monuments Historiques, Service des visites-conférences, 3, rue de Valois (Ier). Gut. 05-45. Histoire de France et Histoire de l'Art. 10 à 15 ans. Tous les jeudis après-midi. 50 *fr. par séance.*

● L'ART ET LES JEUNES. — Mlle Brunhaunner. Pavillon de Marsan, 107, rue de Rivoli (Ier). Ric. 76-19. Causeries avec projections. 8 à 15 ans. Tous les jeudis à 14 h. 30. 100 *fr. par séance.* Droit d'inscription : 400 à 500 fr. selon la période historique choisie.

Les sports

Avant de faire pratiquer un sport particulier à un enfant il faut l'y préparer par un entraînement général, c'est-à-dire par de la gymnastique.

chez votre Tailleur
Jeunesse
de
LAJEUNESSE
la draperie qui tient

LE BOUILLON INDISPENSABLE EN CUISINE
SPEDIC V9

POUR LES TOUT-PETITS.

● LES ELFES, 215, boulevard Saint-Germain, Lit. 30-75, accepte les fillettes à partir de 3 ans et les garçons de 3 à 12 ans. Athlétisme, hébertisme, rythmique, natation, jeux de plein air, basket-ball, volley-ball, etc... Les prix varient selon les activités. Voici un exemple pour un enfant de 7 ans :

— 1.750 fr. jusqu'à fin décembre 1957 pour le « stade » ;

— 750 fr. supplémentaires pour aller à la piscine.

Pour s'inscrire, se présenter muni d'un short tous les jeudis à 14 h. 30 au stade Suffren, avenue de Suffren (7e).

A L'AGE SCOLAIRE.

Tous les enfants des écoles publiques font de la gymnastique en classe. Il peut être contre-indiqué de leur en faire faire en supplément. C'est une affaire de constitution. Mais tous ceux qui peuvent et désirent pratiquer un sport peuvent s'adresser à l'U.F.O.L. E.P. (Union Française des Œuvres Laïques d'Education Physique), Ligue de l'Enseignement, Fédération de la Seine, 3, rue Récamier, Paris (7e). Lit. 42-15.

A PARTIR DE 10 ANS.

En adhérant au *Groupe de Jeunes de Touring-Club de France,* 65, avenue de la Grande-Armée (17e), Pas. 62-65, on peut faire du ski, des randonnées à bicyclette, du canoë, de l'équitation très bon marché. *Adhésion :* 1.000 *fr.*

ATTENTION. — *Toutes les activités ne sont pas prévues pour tous les âges, garçons ou filles.*

TRAVAIL

Un médecin se prononce

« IL n'y a pas d'argument médical sérieux à opposer au travail de la femme française, à l'époque actuelle, même quand elle est mariée, même quand elle a des enfants. »

Telle est du moins la conclusion que le docteur Serin, psychiatre à la Salpêtrière, a donnée à son exposé sur *« Les problèmes de la femme mariée travaillant au dehors et leurs effets sur le bien-être physique et mental du groupe familial. »* Cette affirmation a suscité des réactions diverses parmi les représentantes des vingt-quatre pays participant au dernier Congrès des femmes-médecins réuni récemment en Suisse.

Rapporteur pour la France, le docteur Serin a limité ses recherches au seul plan médical : santé physique et psychique :

1) De la femme ;
2) Du conjoint ;
3) Des enfants.

La santé des femmes

La France, avec 34,6 %, vient au troisième rang des pays dont la population active (non agricole) présente le pourcentage le plus élevé de femmes — après la Finlande (41 %) et le Danemark (37,7 %). *Mais elle est au premier rang* — et c'est le point qui nous intéresse le plus — avec 39,3 %, après la Finlande (30 %) et le Danemark (27,7 %) *en ce qui concerne le pourcentage des femmes mariées dans la population active féminine.*

En fait, si dans certains milieux, on semble s'émouvoir à nouveau de la question du travail féminin, c'est à la suite d'une modification survenue non dans le nombre de travailleuses (qui est resté sensiblement le même depuis un demi-siècle), mais dans les activités exercées et les classes sociales auxquelles elles appartiennent.

D'une part, il y a augmentation des salariées (500.000 unités de 1906 à 1936) au détriment des indépendantes, donc accroissement du travail hors foyer. Parmi les salariées, le nombre des employées s'est considérablement accru, alors que l'effectif des ouvrières est resté relativement stable. Particulièrement sensibles chez les femmes mariées, ces constatations s'expliquent du fait que celles-ci cherchent de préférence des emplois sédentaires et stables.

D'autre part, il y a un accroissement du travail des femmes ou des jeunes filles dans la bourgeoisie. Dans les classes laborieuses, au contraire, une diminution due, pour les jeunes filles, au prolongement de la scolarité, et pour les femmes mariées (surtout en 1954), à l'allocation de salaire unique.

Au point de vue médical, le risque majeur pour la travailleuse mariée est celui du *surmenage,* la fatigue du travail professionnel se surajoutant au travail ménager et aux soins des enfants.

→

PAS CHER

LA robe que Madame Express vous signale cette semaine est en velours, matière sur laquelle vous trouverez, en tournant la page, beaucoup de renseignements utiles. Il s'agit d'un velours milleraies Velcorex existant en bleu roi, rouge vif, vert bouteille et chocolat. Elle est simple et bien coupée et du 36 au 44 ne coûte que 8.900 francs. Elle est typiquement la robe toutes heures. (Aurore, 195, Faubourg Saint-Honoré.)

UNE INNOVATION Lilor!
La CUISINIÈRE "tous gaz"
Lilor 30
est équipée d'un véritable ALLUMAGE AUTOMATIQUE
• plus de veilleuse
• plus d'allumette
• plus d'allume-gaz
4 BRULEURS
Thermostat sur demande

ses qualités techniques et l'élégance de ses lignes sont consacrées par les labels "QUALITÉ FRANCE" et "BEAUTÉ FRANCE"
Lilor
LILOR, 22, rue de Lorraine - PARIS 19e

AURORE
195, FG SAINT-HONORÉ (ANGLE RUE BALZAC
Couture pour jeunes filles de 15 à 20 ans
présente actuellement
SA COLLECTION COMPLETE
de MANTEAUX
de 10.000 à 30.000 francs

Vous la porterez en toutes saisons
LA ROBE DE CHAMBRE CANDLEWICK
CRÉE PAR
Everwear Candlewick

LAVABLE
INFROISSABLE
NE SE REPASSE PAS
Tailles 40 à 48 5700f
SE FAIT EN
Cerise - Bleu vif
Banane - Vert - Gris
Parme - Bleu Paon
SE FAIT POUR ENFANTS
EN VENTE AU BHV
BAZAR DE L'HOTEL DE VILLE
VISITEZ NOTRE STAND DEMONSTRATION

Changez
le décor de votre vie,
en une matinée.
nutex
la peinture murale
au
caoutchouc,

• mate, veloutée, moderne,
• s'applique sur tout,
• sèche en moins d'une heure,
hiver comme été.
C'est un produit NOVEMAIL

Toutefois, compte tenu de ces conditions, les observations faites dans les hôpitaux permettent d'affirmer que le travail n'est en aucune façon cause chez les travailleuses mariées de troubles mentaux. On signale seulement que les heures supplémentaires (en dehors de l'horaire normal des usines), le travail à la chaîne et à domicile provoquent chez les femmes un certain nervosisme. Mais la pratique psychiatrique en clientèle et à l'hôpital tend à prouver qu'il est impossible d'établir un rapport entre l'activité professionnelle et les troubles mentaux des femmes.

La santé du mari

Dans un cas de maladie de longue durée du mari, le salaire de la femme devient un facteur favorable pour le couple. Un phtisiologue signale que les rechutes sont beaucoup moins fréquentes et la mortalité très réduite, quand l'homme convalescent ne se sent pas contraint par la nécessité de reprendre trop tôt son travail. Mêmes observations pour les cardiopathies et les troubles mentaux. Le salaire double apporte non seulement une amélioration matérielle dans les milieux modestes, mais aussi une sécurité morale, une garantie contre l'imprévu.

D'après les rapports médicaux, la stabilité du ménage demeure inchangée. La proportion des divorces est la même.

Par contre, surtout dans les milieux modestes, la fécondité serait sensiblement diminuée dans les ménages où la femme travaille. Il s'agirait d'ailleurs de restrictions volontaires — le nombre des avortements accidentels n'étant pas augmenté.

La santé de l'enfant

Très controversé, le problème de l'enfant fournit les principaux arguments aux zélateurs de la politique de *« la femme au foyer »*.

Pourtant, si l'on se réfère aux observations médicales, on constate que les troubles caractériels chez l'enfant ne sont nullement déterminés par le travail de la mère. Bien qu'on ait fait état de l'importance de la présence maternelle, certains auteurs remarquent que, quelle que soit la personne qui s'occupe de l'enfant (nourrice, grand-mère, etc.), *l'essentiel est qu'elle ne change pas dans les deux ou trois premières années.*

D'autre part, l'amélioration des conditions matérielles du fait du double salaire est un facteur d'élévation sociale. Il permet aux enfants de continuer leurs études après 14 ans, de faire un apprentissage.

Sur le plan de la mortalité infantile, signalons que :

— Dans les ménages de manœuvres, ouvriers, ouvriers qualifiés, la mortalité est nettement moins élevée lorsque la femme travaille. Ce phénomène pouvant s'expliquer du fait que les femmes qui travaillent bénéficient d'une aide sociale plus développée, d'un contrôle médical plus suivi et d'un supplément d'information.

— Dans la catégorie commerçant-artisan, où l'activité de la femme est identique à celle du conjoint, le taux de mortalité est plus fort que dans le groupe où la femme ne seconde pas son mari. Dans la catégorie employées, il n'y a pas de différence de mortalité, que la femme travaille ou non.

En ce qui concerne la délinquance juvénile, le fait que la mère travaille ou non n'a aucune incidence.

Enfin, conclut le docteur Serin, il n'est pas de problèmes médicaux suscités par le travail de la femme mariée qui ne puissent être résolus par des mesures sociales tout à fait réalisables : aménagements des horaires, aides familiales, formation professionnelle féminine, crèches, etc.

La mode velours est décolletée (ALGO).

COUTURE

Une matière délicate

La mode est au velours. Malheureusement, ce tissu si flatteur au visage est difficile à travailler, et les femmes qui font elles-mêmes leurs robes hésitent souvent à l'utiliser. Pour éviter des déboires, il faut savoir que :

● Le velours doit se travailler toujours du côté « noir », c'est-à-dire les poils dans le sens remontant, de bas en haut.

● Les différences de ton étant très sensibles suivant le sens du tissu, en aucun cas, même pour une ceinture ou un col, il ne faut placer les morceaux d'un patron tête-bêche.

● Les velours lourds, comme le velours de coton, ou le velours de Lyon, se travaillent comme un lainage, mais le point de la machine ne doit pas être trop serré sous peine de voir les coutures « grigner ».

● Les velours très légers, certains velours de soie ou de rayonne ont tendance à glisser lorsque l'on pose deux morceaux l'un sur l'autre. En dehors d'un bâti bien régulier, on peut, pour faciliter le travail des coutures, placer de chaque côté de celles-ci une bande de papier de soie que l'on faufile, et sur laquelle on pique à la machine.

La piqûre une fois terminée, on

PETIT-BATEAU
Petit-Bateau présente le slip qui vous avantage. Grâce à sa ceinture Bateaulastic pur para, ses coutures extra-plates, sa coupe incurvée, vous aurez l'allure sportive de l'homme moderne.

VELOURDIN POILUX
tissus idéals
POUR VÊTEMENTS ET AMEUBLEMENT
Gros : TISSUS NOUVO
24, RUE DU SENTIER, PARIS
ESCALIER B GUT. 10-73
VENTE AU DETAIL : GRANDS MAGASINS ET TOUTES BONNES MAISONS

Vous désirez certainement moderniser votre intérieur en utilisant les nouvelles techniques de
REVÊTEMENT DE SOLS
caoutchouc, bulgomme, plastiques, dallages, etc.
Consultez alors :
PARIS-RUBBER
111, rue Lemercier (17e) - MAR. 32-79
Conseils et devis gratuits
PRIX SPECIAUX AUX LECTEURS DE « L'EXPRESS »

La robe de velours est éternelle (DIOR).

déchire le papier, destiné à faciliter le travail.

● La trace d'une piqûre défaite se voit presque toujours dans du velours. Mieux vaut faire un essayage de plus, et ne piquer que lorsqu'on est sûre qu'aucune rectification ne sera plus nécessaire.

● Pour un manteau ou un tailleur, les couturières sages font d'abord une toile, qu'elles essayent et mettent au point, et sur laquelle elles coupent ensuite le vêtement de velours qui n'a plus besoin que d'un essayage. On évite ainsi presque complètement les rectifications.

● A l'exception de certains velours de nylon et du velours « miracle », ce genre de tissu ne se repasse JAMAIS à plat sur une table (voir essais).

Il existe des planches spéciales, utilisées par les professionnelles, qui ressemblent à une grande éponge métallique, destinées au repassage du velours. Si l'on ne veut pas faire les frais de cette planche, deux personnes sont nécessaires pour repasser ce tissu. L'une tient en l'air, bien tendue, la partie à repasser ; l'autre, utilisant une patte-mouille très humide, l'effleure avec le fer. C'est le côté extrêmement délicat du travail de couture dans ce tissu.

Le défroissage d'une robe de velours se fait de la même manière, toujours à la vapeur.

A moins de savoir parfaitement bien s'en servir, il convient, pour ce travail du moins, de se méfier des fers électriques à réservoir d'eau.

Deux trucs Express

● La solution idéale quand on possède une baignoire est de suspendre une robe de velours au-dessus d'un bain très chaud, en la suspendant assez solidement pour être sûre qu'elle ne risque pas de tomber dedans.

● Pour brosser du velours, surtout s'il est de coton, utiliser un tampon de tarlatane ou une brosse en nylon.

ESSAIS

MME EXPRESS a essayé pour vous cette semaine deux nouveaux velours :

Le Rhovylco

● PRESENTATION : velours côtelé d'aspect très sec. Ce tissu contient 30 % de rhovyl (fibre synthétique) et 70 % de coton. Tous les articles en rhovylco portent une étiquette de garantie avec conseils d'entretien.

Se fait dans tous les coloris classiques : gris, brun, rouge, noir, etc.

● EMPLOI : nous avons essayé une salopette d'enfant. Elle a été portée à l'extérieur et à la maison par un petit garçon de deux ans. Ni lui ni nous n'avons réussi à la déchirer. Portée pendant quatre jours consécutifs, elle n'était pas froissée et l'enfant n'a pas eu froid.

Lavée une première fois à la main avec du savon ordinaire, puis passée à la machine à laver lors du second lavage, elle ne s'est pas déformée et n'a pas déteint. Lavée le soir, elle était sèche le lendemain matin à 7 heures et a pu être remise sans repassage. La fibre semblait s'être resserrée au lavage, mais le pantalon n'avait pas rétréci.

Une tache de graisse demeurée après lavage a totalement disparu sans auréole une fois traitée à l'essence minérale, comme l'indiquent les conseils d'entretien.

● REMARQUES : le rhovylco n'est pas vendu actuellement au mètre. Notamment parce qu'il ne supporte pas le repassage très chaud et qu'aucun vendeur de tissu au mètre ne peut garantir la remise d'une étiquette « conseils » avec chaque métrage. On ne trouve donc que des articles confectionnés, surtout pour les enfants. Son aspect de tissu mat, assez dur au toucher, ne permet guère d'en faire des vêtements habillés. Une salopette d'enfant taille 2 ans coûte 1.400 francs environ dans les grands magasins. Nous le notons 18 sur 20.

Le velours miracle

● PRESENTATION : velours de coton traité aux silicones, qui lui confèrent des propriétés assez extraordinaires : lavabilité, imperméabilité, possibilité de le repasser. Se fait dans une gamme de coloris très jolis : noir, vert, bronze, bleu roi, rouge rubis, etc.

Ce velours a l'aspect d'un beau velours de Lyon classique, il est brillant et chaud au regard.

● EMPLOI : nous avons mis à l'épreuve les propriétés particulières de ce velours sur un morceau d'un mètre.

Nous avons vérifié les quatre points sur lesquels portait le dépliant joint à chaque métrage :

1) il ne « marque » pas : ce velours, essayé sur une chaise cannée sur laquelle nous sommes restées assises pendant plus d'une heure, n'a absolument pas « marqué » ; il a suffi d'un geste de la main pour lui redonner son aspect velouté ;

2) l'eau glisse : des gouttes d'eau vaporisées sur le velours ne l'ont effectivement pas pénétré, ni neuf ni après les différents lavages. Il ne faut cependant pas le mettre sous une averse ;

3) il se lave : lavé à l'eau froide et au Lux, il a légèrement déchargé dans l'eau sans que la couleur ne passe cependant. Il n'a guère rétréci et il a séché assez rapidement.

4) il se repasse à l'envers comme à l'endroit : c'est évidemment là le problème essentiel, puisque le velours jusqu'à présent était absolument impossible à repasser. Après le premier lavage, nous l'avons repassé des deux côtés, puis brossé énergiquement dans les deux sens. Les résultats n'ont pas été entièrement satisfaisants : si la majeure partie du tissu avait retrouvé son aspect original, il restait cependant quelques marques disgracieuses.

Après le deuxième lavage, nous ne l'avons repassé qu'à l'envers, puis brossé à nouveau sur l'endroit, les résultats étaient bien meilleurs, mais, malgré tout, il n'avait plus exactement l'aspect « neuf ».

● REMARQUES : ce velours présente sur les autres de très gros avantages, mais il n'est pas encore idéal. Il est à recommander soit pour des vêtements d'enfants, soit pour des vêtements d'usage, pantalons, robes de chambre, etc., mais nous ne prendrions pas le risque d'en faire une robe habillée.

Un avantage : il est actuellement très bon marché: environ 1.500 francs le mètre. Nous le notons 15 sur 20.

MODE

...Et les robes se vendent

DANS le climat de ces semaines noires, il semble impossible de penser « robes », de penser « mode ».

Pourtant, la vie continue, les magasins ressentent l'habituelle accélération des ventes qui se produit à cette époque, les fabricants préparent « les écarte aujourd'hui jusqu'à l'idée, elles fêtes », dont ils savent que, si l'on en arriveront et provoqueront à la dernière minute l'habituelle frénésie. Et puis, il y a les enfants, alibi ou volonté réelle de les protéger d'une atmosphère de drame — et il y aura les arbres de Noël.

Les robes « qui marchent », imperturbablement, chez les couturiers comme dans les magasins, sont soit en mousseline, soit en velours, ces deux matières correspondant bien à deux styles que l'on porte rarement avec un égal bonheur, deux styles qu'en couture on appelle le « flou » et le « tailleur ».

Un détail à considérer : la robe de mousseline sera l'an prochain « de l'année dernière » mais elle restera portable en été. La robe de velours est éternelle, mais elle n'est plus portable dès avril.

De tous les âges, seyante à 16 ans, avec un col blanc, à 76 avec des cheveux blancs, la robe de velours noir a un entre-temps, un charme essentiel : le décolleté.

Les deux modèles que nous avons photographiés, choisis l'un chez un couturier, l'autre en prêt à porter, illustrent la mode velours de l'année : jupe modérément large, hanches rondes, décolleté doux.

RECETTE

La tarte aux pommes de Strasbourg

1 paquet de pâte brisée, 1 livre de pommes, 2 œufs, 1/2 litre de lait, 100 grs de sucre en poudre, 1/2 cuillerée à café de cannelle en poudre.

● Garnir un moule à tarte de pâte brisée ● Couper les pommes en lamelles et les disposer dans ce moule ● Faire cuire à four chaud ● Une fois les pommes cuites, retirer du four et ajouter les deux œufs battus dans le lait, aromatisé à la cannelle ● Poudrer le tout de sucre en poudre et repasser au four cinq minutes.

[LES RENSEIGNEMENTS CONTENUS DANS CES PAGES SONT LIBRES DE TOUTE PUBLICITÉ.]

NOUVEAUX MEUBLES
NOUVEAUX SIÈGES
MEUBLES EFA
66, rue de Rennes
(entre la rue du Four et rue du Vieux-Colombier) PARIS
Tél. : LITtré 69-56
32, rue Hôtel-des-Postes
Tél. : 828-41 - NICE

DERNIER CONSEIL: L'élégance de la chaussure n'est obtenue qu'avec le
• MOJAU •
SURNOMMÉ : Le miracle en tube
Avec ses 40 teintes, la mode est satisfaite
Création des Laboratoires MAXI

LE BLOC-NOTES DE FRANÇOIS MAURIAC

Ici, chaque semaine, François Mauriac commente librement l'actualité politique et littéraire.

5 NOVEMBRE

MA signature au bas d'un manifeste rédigé par d'autres aurait eu, à mes propres yeux, moins de sens que cette démission envoyée à « France-U.R.S.S. ». C'est me donner beaucoup d'importance ? Peut-être. Mais un journaliste doit d'abord chercher en lui-même et pour lui-même à voir clair avant de s'adresser aux autres. Pourquoi le nier ? La confusion qui règne autour de nous se prolonge dans nos pensées. Jamais la politique ne fut à ce degré le « brouillamini d'erreurs et de violences » dont parle Gœthe. Ces mêmes hommes qui encensaient Mussolini et Franco, qui commentaient par des caricatures immondes le martyre de l'Abyssinie, que le sort de Guernica laissa froids et que l'écrasement du peuple espagnol combla de joie, je les regarde aujourd'hui : on voudrait se couvrir la figure du pan de son manteau et ne plus rien savoir du monde... Mais quoi ! Le monde, nous lui appartenons encore. Nous ne pouvons pas ne pas parler, nous ne pouvons pas ne pas crier, ne posséderions-nous qu'une « vieille gorge sans glotte », pour reprendre une allusion délicate du « Journal du Parlement ».

Mon adhésion à « France-U.R.S.S. », qui choqua beaucoup de gens, puis cette démission marquent deux moments qui compteront dans l'Histoire : celui où l'Occident, quand Staline fut mort, recommença d'espérer, et ce 5 novembre 1956 où les ténèbres refluent.

Nous ne pouvons mesurer qu'aujourd'hui ce que signifiait pour le monde le changement qu'un néologisme désignera dans l'Histoire : la déstalinisation. Je ne m'étais inscrit à « France-U.R.S.S. », après en avoir été une première fois exclu, que parce que chacun de nous, croyais-je, à sa place grande ou petite, devait vaincre ses répugnances et élargir la brèche dans le mur qui, à l'est, nous séparait de tant de peuples amis. C'était une chance à courir et qu'il fallait courir, si faible que fût notre foi. Aujourd'hui, nous nous retrouvons plongés dans la nuit oppressante. Quel éclair livide la traverse ! Et nous reconnaissons l'ourse blessée, dont je parlais dans mon dernier « Bloc-Notes » : elle se tient debout sur ses pattes énormes, et elle nous fait face tout à coup.

6 NOVEMBRE

ELLE a beau jeu, malgré le charnier au-dessus duquel nous la voyons se dresser, comme si elle allait charger. Oui, elle a beau jeu et grâce à nous. Oh ! je l'accorde à M. le Ministre des Affaires étrangères : il n'y a pas de commune mesure entre l'écrasement du peuple hongrois sous les blindés et sous les bombes et la réponse qu'Israël, l'Angleterre et la France ont fini par donner, après de longs atermoiements, aux provocations du dictateur égyptien. Mais nos raisons et nos excuses, si valables qu'elles soient, ne peuvent rien contre le fait que nous nous sommes reconnu le droit de nous faire justice nous-mêmes en ayant comme la Russie recours à la force, et qu'ainsi nous n'avons pas craint de rendre manifeste le peu de cas que nous faisons de l'Organisation des Nations Unies.

Dédain mérité ? Qui le niera ? Ce soir, notre confrère Maurice Duverger note dans « Le Monde » que « les décisions de l'O.N.U. traduisent un rapport de forces plus encore qu'un jugement moral. Les nations qui jugent appliquent aux autres des principes qu'elles ne suivraient pas si elles étaient dans une situation semblable ». Cela dit tout. Mais cette pesante machine a beau être mue par des intérêts qui se combattent, elle ne s'en interpose pas moins, et seule, entre nous et la guerre atomique : rien d'autre n'existe à quoi nous puissions recourir. Dès que les passions des empires ne sont plus « traitées », assouplies, refroidies à travers les organismes de l'O.N.U., et qu'elles s'épanouissent librement, se mesurent, s'affrontent, alors il ne s'agit plus de se rassurer en se disant : « Ni l'U.R.S.S. ni les U.S.A. ne désirent la guerre... » Car que signifie le mot volonté, dans les conflits de nations ? Défendre la paix, c'est d'abord éviter coûte que coûte de créer les conditions de cet état redoutable où les joueurs ne sont plus les maîtres du jeu politique et où le bluff devient l'Histoire.

CES hommes d'Etat français et anglais ont dû pourtant faire entrer dans leurs calculs la rage, certes prévisible, de la Russie soviétique menacée par ses satellites, insultée par toute la presse de l'Occident, et qui déjà en Pologne a perdu la face, et qui en Hongrie a été si près de la perdre. Il y va de tout, pour elle, de nous montrer sa force demeurée intacte. Ou vous céderez ou elle cédera. Sinon...

Gagneraient-ils dans l'immédiat, je ne serais certes pas près d'absoudre ces joueurs qui n'ont pas l'air de voir l'enjeu de la partie qu'ils mènent, sous les regards indignés et terrifiés des nations. Je me souviens du mot de M. Teitgen : « Tout plutôt que Mendès France ! » Eh bien ! ce « tout », il va peut-être l'avoir, et nous allons être servis.

7 NOVEMBRE

LE pire n'arrive pas toujours. La guerre de l'atome n'aura pas lieu et le soleil se lèvera demain. Qui a perdu ou qui a gagné, l'Histoire ne le dit pas encore. Ce qui rassure, c'est que chacun a de quoi se rengorger : Israël tout de même a vaincu. La Russie n'a eu qu'à parler de ses fusées pour être obéie dans les douze heures. Nasser, pour un colonel battu, n'a pas trop mauvaise mine. L'O.N.U. a le dernier mot et y va gagner une petite armée à ses ordres. Et nous ? Si l'O.N.U. y consent et si la Russie ferme les yeux, nos techniciens auront la permission de retirer du canal les bateaux que Nasser a coulés : ce sera joindre l'agréable à l'utile et être là encore tout en n'y étant plus.

Mais voici le meilleur de l'aventure : MM. Mollet, Lacoste, Bourgès-Maunoury, Max Lejeune se souviendront d'avoir eu chaud, durant cette nuit du 5 au 6 novembre 1956, qui pourtant était fraîche. Ces hommes d'Etat doivent commencer à comprendre quel est ce temps où nous sommes, et que dans l'ère atomique il n'appartient plus à aucune nation de faire ce qu'ils ont fait. Peut-être laisseront-ils les bourreaux de la Hongrie supporter seuls, désormais, la réprobation du monde.

F. M.

(Copyright « L'Express ».)

L'EXPRESS

DIRECTION, REDACTION : 91, Champs-Elysées, Paris-8e
Tél. ELY. 88-61

Abonnements (1 an)

France, Union française : 3.000 francs

Etranger : 3.500 francs

PAR AVION

3.800 fr. - Algérie, Tunisie, Maroc.
4.400 fr. - Allemagne, Autriche, Belgique, Danemark, Espagne, Finlande, Grande-Bretagne, Grèce, Irlande, Italie, Norvège, Pays-Bas, Pologne, Portugal, Suède, Suisse, Turquie, U. R. S. S., Yougoslavie.
5.100 fr. - A.-E. F., A.-O. F.
5.800 fr. - Egypte, Iran, Irak, Israël, Liban, Syrie, Libye.
6.400 fr. - Congo Belge, Ethiopie.
7.200 fr. - Guyane française, Guadeloupe, Indochine, Madagascar, Martinique, Océanie, Afrique du Sud.
8.500 fr. - Canada, Etats-Unis.
9.500 fr. - Bolivie, Brésil, Chili, Chine, Colombie, Cuba, Guatemala, Inde, Indonésie, Japon, Pérou, Porto-Rico, Venezuela.
12.700 fr. - Australie, Nouvelle-Zélande.

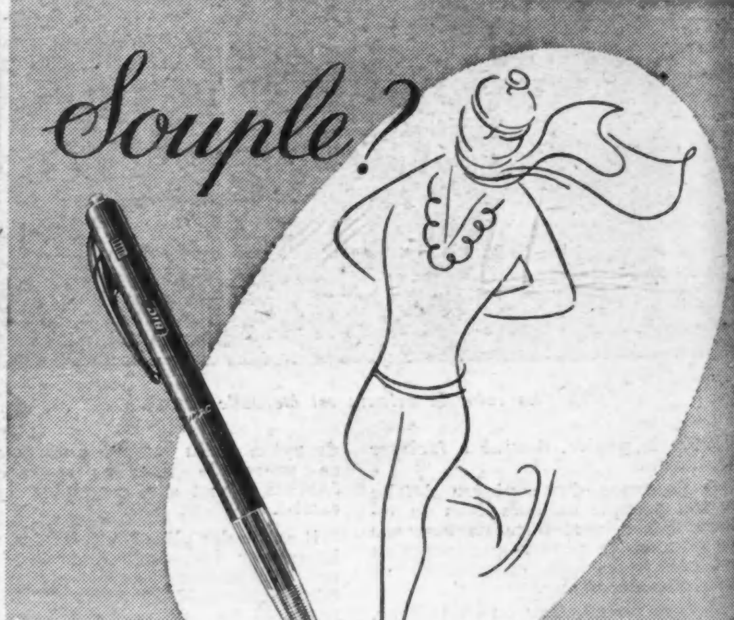
Etudiants, Rappelés, Maintenus : 3 mois, 750 francs

Administration, publicité, vente : 37, Champs-Elysées, Paris-8e
Tél. BAL. 19-68

Administrateur J.-F. Coblence

FOURRURES
GALUZ
71, av. Victor-Hugo, Paris

HERVÉ RICHARD
22, CHAMPS-ELYSÉES ★ OUVERT LE LUNDI
LA PLUS IMPORTANTE COLLECTION
INÉGALABLE
PAR SA QUALITÉ ET SES PRIX.
PARDESSUS.
DEPUIS... 13.500 Fr
LODENS.
DEPUIS... 16.500 Fr



BIC
Ecrivez plus Souple avec le nouveau
" monté sur amortisseur "
Vous aussi, essayez-le : vous serez surpris d'obtenir : une écriture aussi souple, aussi personnelle,
"avec pleins et déliés"
Le nouveau BIC rétractable M. 10 vous fournit un long usage ; vous n'avez pas à le recharger : à quoi bon ? Il ne coûte pas plus cher qu'une cartouche-recharge : seulement 75 fr.
ATTENTION ! Tout ce qui roule sur bille n'est pas BIC. Seule la vraie pointe BIC vous assure une fabrication et un contrôle irréprochables. Regardez bien, si vous voyez la marque de garantie BIC